

Le Mouvement



ouvrier '57



La photo couverture est celle de Madame
Pierrette Marcotte, élue Madame Magazine
1956, au Cap-de-la-Madeleine. — C'est une
photo réalisée par le studio Clément Photo
du Cap-de-la-Madeleine.

le mouvement ouvrier

1957

l'almanach des familles ouvrières

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



Les Editions de la L.O.C.

6723, rue St-Denis,

Montréal — CR. 4-2667

Equipe du magazine

R.P. Clément Rousseau, o.m.i.

Jean Blais

Thérèse Vigeant

Madeline Dionne

Roger Aubé

*Avec l'autorisation
de l'Ordinaire.*

Votre collaboration

L'an dernier, la rédaction posait une question à ses lecteurs: elle désirait connaître leur opinion sur le Mouvement Ouvrier. Cette question lui a valu plusieurs réponses. Ces réponses se ressemblaient sur deux points: elles étaient constructives, et chacune était animée par le désir d'aider le Mouvement Ouvrier. Malheureusement, nos moyens - surtout financiers - n'ont pas permis la réalisation de certaines suggestions. Elles sont remises à l'année 1958.

En préparant cette publication, il nous est arrivé souvent de nous interroger sur le but poursuivi par le Mouvement Ouvrier. Infailliblement nous arrivions à la conclusion: le Mouvement Ouvrier doit apporter une lumière, un point de vue chrétien, aux problèmes de la vie. Pour bien réaliser cet idéal, il faut partir de la vie et non de nos rêves. Cette condition suppose la collaboration de chacun. Dans le choix des problèmes, chacun doit mettre la main à la pâte. Cette collaboration est essentielle pour la réalisation de son but: montrer la vie sous un jour vrai et suggérer des remèdes possibles à ses problèmes, à ses difficultés.

En achetant ce livre, vous avez choisi, vous vous êtes compromis. La question est de savoir combien de temps vous suivrez cette voie. En le lisant, vous aurez une opinion. Allez-vous la taire ou nous la faire connaître? Vous avez peut-être dépensé cinquante sous dans l'espoir de trouver une solution, une réponse à une difficulté. Hélas! on n'en parle pas!... Allez-vous écrire aux responsables pour leur dire ce que vous espériez trouver? Ils n'y ont probablement jamais pensé. Engagé dans cette voie, mais jusqu'où?

Votre collaboration peut être également – non pas de vendre cet almanach – de répandre les points de vue qu'il vous apporte. Elle peut se manifester par les suggestions et les critiques que vous NOUS enverrez. Cette façon d'agir nous aidera à mieux travailler, parce que l'on travaille toujours mieux pour un ami que pour un inconnu. D'ailleurs, l'idéal serait que nous soyons là devant vous, pour discuter ensemble les différents sujets abordés, pour nous expliquer et surtout pour mieux voir les besoins de toutes les familles ouvrières... Pour vous dire combien de collaborateurs-amis ont dû refuser pour des raisons très sérieuses, comment ceux qui ont écrit ces articles étaient heureux de le faire gratuitement pour vous. Pour vous dire aussi toute notre pensée, en choisissant tel sujet plutôt que tel autre.

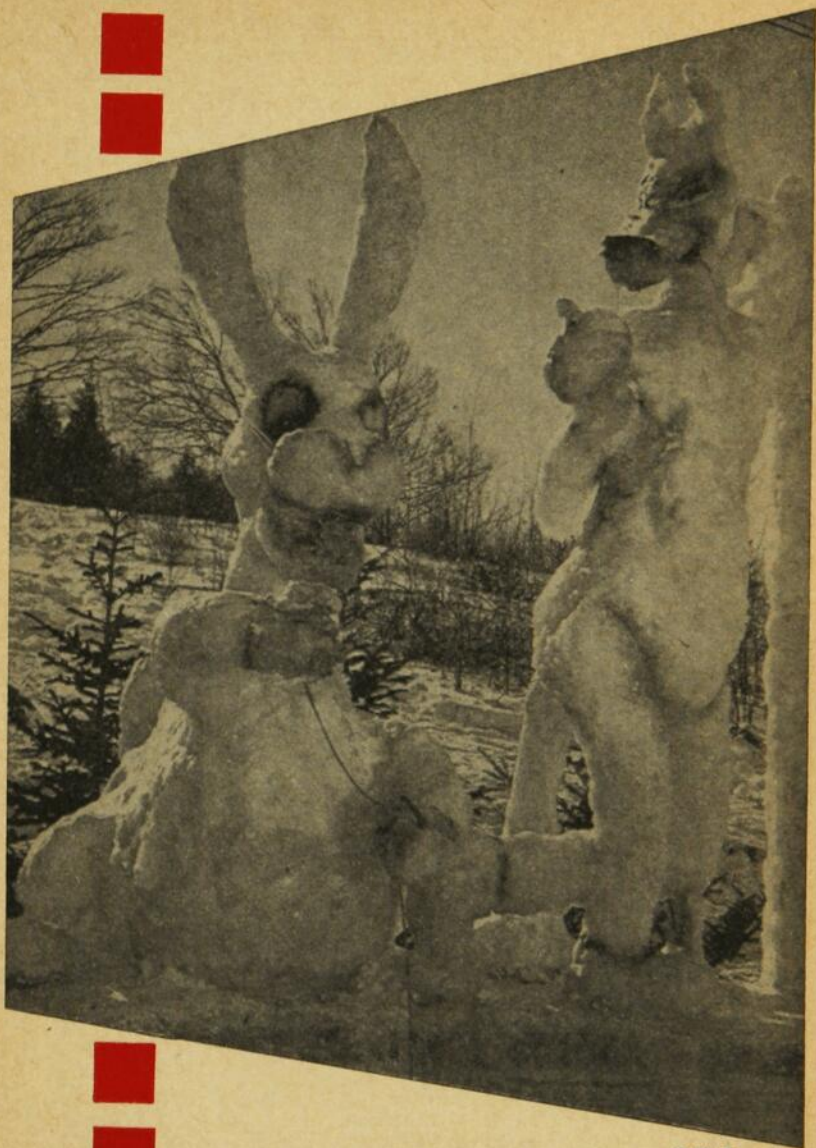
Mais ce n'est là qu'un rêve. La réalité est que nous sommes des amis inconnus, un mot, un coup de téléphone peuvent combler une partie de ce fossé, en nous aidant à mieux vous aider.

Nous apprenons le décès de Dom Flicoteaux, o.s.b. Malgré ses nombreux travaux, il a daigné rédiger quatre commentaires sur des fêtes liturgiques pour la présente édition. Nous nous réunissons aux membres de son Ordre et à ses nombreux amis pour demander à Dieu de le récompenser pour son inlassable dévouement.

La Rédaction.

N.D.L.R. — Les articles qui sont publiés dans le « Mouvement Ouvrier » expriment les opinions de leurs auteurs et ne représentent pas nécessairement celles de la L.O.C.





O.N.F.

Calendrier 1957

SAISON HIVER

JANVIER

1 M	La Circoncision	13 D	La Sainte Famille	22 M	SS. Vincent et Anastase
2 M	S. Nom de Jésus	14 L	S. Hilaire	23 M	S. Raymond de Penafort
3 J	Ste Geneviève	15 M	S. Paul, ermite	24 J	S. Timothée
4 V	S. Eugène (1er vendredi)	16 M	S. Marcel	25 V	Conversion de S. Paul
5 S	S. Téléphore (1er samedi)	17 J	S. Antoine Abbé N.-D. de Pontmain	26 S	S. Polycarpe
6 D	L'Épiphanie	18 V	Chaire de S. Pierre à Rome	27 D	S. Jean Chrysostome 3e D. ap. l'Épiph.
7 L	S. Canut	19 S	Bse Marguerite Bourgeois	28 L	S. Pierre Nolasque
8 M	S. Séverin	20 D	SS. Fabien et Sébastien — 2e D. ap. l'Épiphanie	29 M	S. François de Sales
9 M	S. Vital	21 L	Ste Agnès	30 M	Ste Martine
10 J	S. Agathon			31 J	S. Jean Bosco
11 V	S. Hygin				
12 S	S. Zotique				

Il faut avoir travaillé sur une machine, lutté de cette façon, pour ainsi dire corps à corps avec une machine, pour connaître la terrifiante puissance d'un engin que toute votre énergie, toute votre force désespérément arc-boutée ne ralentit même pas d'un tour, et qui vous entraîne avec la même régulière et impitoyable indifférence.

(M. Van Der Meersch
Le cœur pur)

JANVIER

LUNE

Premier quartier.....	9
Pleine lune.....	16
Dernier quartier.....	22
Nouvelle lune.....	30

TEMPÉRATURE

1-4	Froid — vents légers
5-7	Nuageux — Neige probable
8-13	Neige fondante — très humide
14-16	Plus froid
17-21	Clair et froid
22-25	Neige et grésil
26-29	Menace de pluie
30-31	Plus froid — Temps clair

FÉVRIER

1 V	S. Ignace, m. (1er vendredi)	10 D	Ste Scholastique 5e D. ap. l'Épiph.	19 M	S. Julien
2 S	Purification B.V.M. (1er samedi)	11 L	N.-D. de Lourdes	20 M	S. Eleuthère
3 D	S. Blaise 4e D. ap. l'Épiph.	12 M	7 SS. Fondateurs Servites	21 J	S. Fortunat
4 L	S. André Corsini	13 M	S. Etienne	22 V	S. Pierre à Antioche
5 M	Ste Agathe	14 J	S. Valentin	23 S	S. Pierre Damien
6 M	S. Tite	15 V	SS. Faustin et Jovite	24 D	Sexagésime
7 J	S. Remuald	16 S	S. Porphyre	25 L	S. Mathias
8 V	S. Jean de Matha	17 D	Fuite en Egypte Septuagésime	26 M	S. Alexandre
9 S	S. Cyrille d'Alexandrie	18 L	Ste Bernadette Sou- birous	27 M	S. Gabriel
				28 J	S. Théophile

Sans aller jusqu'à ce matérialisme total, les chrétiens pratiquants ont gravement, eux aussi, perdu le sens de Dieu. L'assistance à la messe du dimanche, souvent même la réception des sacrements est, chez eux, une routine dont ils se contentent et dans laquelle ils s'installent comme dans un privilège. La religion, à leurs yeux, c'est une assurance contre le risque, un certificat de bonne éducation. On s'acquiesce de ses obligations comme d'une formalité ennuyeuse, mais nécessaire, à laquelle on sacrifie, comme aux autres convenances de la vie en société.

Son Em. le Cardinal Suhard
Le Sens de Dieu

FÉVRIER

LUNE

Premier quartier.....	7
Pleine lune.....	14
Dernier quartier.....	21

TEMPÉRATURE

1-2	Très froid
3-6	Neige et poudrière
7-10	Nuageux, plus doux
11-15	Bourrasques
16-20	Vents violents — Plus froid
21-23	Beau — Très froid
24-26	Tempête de neige — Pluie probable
27-28	Nuageux — Modérément froid



MARS

1 V	Ste Eudoxie (1er vendredi)	10 D	Les Quarante Mar- tyrs	19 M	S. Joseph
2 S	S. Lucien (1er samedi)	11 L	1er Dim. du Carême S. Constantin	20 M	S. Cuthbert
3 D	Ste Cunégonde Quinquagésime	12 M	S. Grégoire le Grand	21 J	S. Benoît
4 L	S. Casimir	13 M	Ste Euphrasie Quatre-Temps	22 V	Ste Catherine de Suède
5 M	S. Adrien	14 J	Ste Mathilde	23 S	S. Victorien
6 M	Stes Perpétue et Fé- licité — Les Cendres	15 V	S. Longin Quatre-Temps	24 D	3e Dim. du Carême
7 J	S. Thomas d'Aquin	16 S	S. Cyrilaque Quatre-Temps	25 L	Annonciation
8 V	S. Jean de Dieu	17 D	S. Patrice 2e Dim. du Carême	26 M	S. Ludger
9 S	Ste Françoise Ro- maine	18 L	S. Cyrille de Jérusa- lem	27 M	S. Jean Damascène
				28 J	S. Jean Capistran
				29 V	S. Second
				30 S	S. Jean Climacque
				31 D	4e Dim. du Carême

« Vos enfants expieront le retard apporté à soulager le sort inhumain des centaines de millions de travailleurs des pays sous-développés. La solidarité ouvrière ne peut être ni nationale, ni raciale; elle doit être humaine et s'étendre à toute humanité, aussi bien aux travailleurs de couleur qu'aux travailleurs blancs. »

Mgr Cardijn

MARS

LUNE

Nouvelle lune.....	1
Premier quartier.....	9
Pleine lune.....	15
Dernier quartier.....	23
Nouvelle lune.....	31

TEMPÉRATURE

1-5	Doux — Pluie ou neige
6-9	Temps plus clair — un peu plus froid
10-17	Tempêtes de neige — Vents violents
18-21	Très humide — Plus froid
22-25	Modérément froid
26-28	Nuageux — Plus doux
29-31	Pluie probable



La royale

Epiphanie

Dom FLICOTEAUX, o.s.b.

la signification véritable du mystère lui-même.

Tandis qu'en la fête de Noël l'Eglise nous faisait saluer avec joie la naissance ici-bas de notre Sauveur, le jour de l'Epiphanie, elle nous invite à reconnaître dans l'Enfant, que la Vierge Marie vient de mettre au monde le Souverain Roi, dont le règne était annoncé depuis des siècles par les prophètes comme devant s'étendre à tout l'univers. Car l'Epiphanie, comme son nom l'indique, est la manifestation du Christ en tant que Seigneur et Roi, et, par là même, elle marque l'inauguration, dès ici-bas, de ce règne de Dieu dont nous demandons sans cesse l'avènement définitif dans l'oraison dominicale (*adveniat regnum tuum*), et qui se développe présentement dans l'Eglise, en attendant de pouvoir s'épanouir dans la gloire de l'éternité.

* * *

L'Epiphanie, qui suit immédiatement, ou presque, la joyeuse Nativité du Seigneur, se présente à nous comme la conclusion de ces « fêtes » que nos aïeux célébraient avec une allégresse vraiment chrétienne. Malheureusement, le sens du mystère qui fait l'objet de l'Epiphanie, une des plus importantes solennités de l'année liturgique, est trop oublié de nos jours. Car, aux yeux de l'Eglise, la venue des mages à Bethléem pour adorer le Christ est bien autre chose qu'un fugitif et gracieux épisode de l'enfance du Seigneur, plus ou moins enjolivé par d'aimables légendes qui, trop souvent, nous masquent

Lorsqu'ils se rendirent à Bethléem dans les circonstances que nous connaissons, les mages, selon le plan divin, représentaient tous les peuples de l'univers qui, tôt

fête de

l'adoration

ou tard, avec les progrès de l'évangélisation, devaient se ranger docilement sous le sceptre du Christ-Roi. C'est ainsi que, chaque année, la fête de l'Épiphanie est devenue pour l'Église l'occasion favorable de renouveler, d'étendre et de prolonger à travers les siècles le geste des mages adorant le Seigneur. Du reste, l'incomparable liturgie de cette solennité vraiment royale, est bien faite pour exciter en nos cœurs ces mêmes sentiments de foi et d'amour que les mages exprimèrent en déposant leurs dons mystérieux aux pieds du Souverain Roi. Car l'Épiphanie est une fête d'adoration. Mais adorer le Christ, c'est reconnaître la dépendance totale où nous sommes envers lui, c'est lui faire l'hommage de nous-mêmes comme à notre Seigneur et notre Roi. Si, le jour de Noël, nous honorons le Christ selon qu'il se donne à nous pour se faire sur la croix de notre Sauveur, ne convient-il pas qu'en la fête de l'Épiphanie, et par un juste retour, nous offrions au Christ tout ce que nous avons reçu de lui, et jusqu'à notre corps ?

* * *

Inutile de dire qu'à une époque où tant d'hommes, hélas, se refu-

sent à reconnaître la royauté du Christ, il importe de profiter de la fête de l'Épiphanie pour nous renouveler liturgiquement dans l'esprit d'adoration et de louange. N'est-il pas vrai que notre génération, utilitaire à l'excès, ne fait plus assez large la part qui revient aux formes les plus élevées de la prière ? Rien n'est plus légitime, certes, quand nous nous adressons à Dieu, que de lui exposer nos propres besoins et de solliciter son secours, mais à condition toutefois de ne pas oublier que le but principal de la prière est de lui rendre hommage, et de reconnaître humblement qu'il est l'auteur de tous les biens. C'est pourquoi nous ne devons pas, comme le font les incroyants et, malheureusement, trop de chrétiens, méconnaître l'excellence d'une vie consacrée à la prière, et regarder comme des êtres inutiles ces religieux et ces religieuses qui, dans l'obscurité de leurs cloîtres et au nom de l'Église tout entière, se vouent plus spécialement à l'adoration et à la louange divine.

* * *

Cependant, comprenons bien que, pour glorifier le Seigneur, l'adoration ne se traduit pas seulement par des formules et des gestes extérieurs, mais qu'elle comporte avant tout le don généreux que chacun doit faire de soi-même, tous les jours de sa vie, en accomplissant avec fidélité ses devoirs civiques, familiaux et professionnels. Nous ne pouvons entrer dans le mystère de l'Épiphanie que dans la mesure où nous coopérons effectivement à l'extension du règne de Jésus-Christ autour de nous, par l'exemple d'une vie chrétienne, et par une charité sincère envers tous ceux que Notre-Seigneur a rachetés au prix de son sang.

1957

Devant nous une étape inconnue est à franchir. Elle marquera nos vies de peines et de joies, de déceptions et d'espoirs nouveaux. Elle marquera la vie des travailleurs et celle du monde, d'esclavage ou de liberté.

Nous n'avons rien à attendre de 1957 si nous ne portons pas, solidement accroché au cœur, un imbattable désir de justice et de fraternité. Travailler à détruire tout ce qui n'est pas juste. — Voir les peuples délivrés du double mal de la faim et de l'égoïsme. — Voir les gens s'aimer et vivre heureux !

1957 sera ce que nous la ferons par notre vie personnelle et collective : dans nos familles, nos milieux de travail, nos sanatoriums, nos hôpitaux, partout. — C'est là que « Le Mouvement Ouvrier » vous rejoint, chers amis lecteurs. Qu'il apporte à chacun en particulier et à tous ceux que vous aimez, nos vœux si sincères de santé et de bonheur. — Qu'il nous apporte à tous ensemble, la certitude d'une amitié profonde, nous entraînant à la conquête d'une année magnifiquement remplie par tout ce que nous saurons désirer de beau et de grand !

De tout cœur, nous vous souhaitons : Bonne Année !

L'équipe.

Voyez-vous la vie en rose?

1. — Lorsqu'une voiture freine brusquement, derrière vous, pensez-vous aussitôt à un accident ?
2. — Le péril des « soucoupes volantes » vous a-t-il paru stupide ?
3. — Les films de Laurel et Hardy vous semblent-ils parfaitement ridicules ? Sont-ils incapables de vous faire rire ?
4. — Vous méfiez-vous des gens au premier abord ?
5. — Traitez-vous d'insouciantes les personnes gaies ?
6. — Le 24 juin est-il pour vous une fête « vieux-jeu » dont vous vous moquez un peu ?
7. — Avez-vous tendance à présenter les événements quotidiens (faits politiques, faits divers, etc.) sous un angle dramatique ?
8. — Oubliez-vous parfois de fermer à double tour la porte de votre appartement ?
9. — Avez-vous toujours l'impression que l'on cherche à vous rouler ?
10. — Avant de vous coucher constatez-vous toujours si tout est bien fermé ?
11. — En décachetant votre courrier, craignez-vous d'apprendre une mauvaise nouvelle ?
12. — Etes-vous persuadé que la jeunesse actuelle est promise à une existence pénible, voire même malheureuse ?
13. — Vous surprenez-vous parfois à chanter dans la rue ?
14. — Les réunions « où l'on rit » vous ennuiant-elles ?
15. — Quand le temps est sombre, refusez-vous de prendre un parapluie ou un imperméable en disant que : « Ça va se passer ! »... ?
16. — Etes-vous parfois tenté de vous divertir avec des jeux d'enfants ?
17. — Pensez-vous que l'homme soit naturellement bon ?

Marquez un point à chaque fois que vous aurez répondu « oui » aux questions suivantes : 2, 8, 13, 15, 16, 17.

Marquez un point à chaque fois que vous aurez répondu « non » aux autres questions : 1, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 14.

Faites le total. Entre douze et dix-sept points, vous débordez de confiance en vous et de confiance en général ! Vous êtes un compagnon charmant, entraînant. Votre insouciance risque pourtant de vous jouer de vilains tours. Méfiez-vous davantage ! — Entre six et douze points, votre caractère s'adapte facilement aux circonstances. Vous êtes « facile » à vivre, sans être toutefois un boute-en-train. — Au-dessous de six points, vous nagez dans le pessimisme noirâtre. La vie n'est pas si désagréable que vous voulez le croire. Demain matin, en vous levant, essayez donc de partir du pied droit !...



L'Evêque,

Bienveillant lecteur, ne cherche pas dans ces lignes écrites à la hâte, entre une visite pastorale et une réunion des Evêques à Québec, un exposé doctrinal de la paternité de l'évêque résidentiel.

Peut-être sera-t-il plus avantageux pour toi d'entendre dire, en termes très simples, improvisés, ce que comporte ce beau titre : l'Evêque, le père de la famille diocésaine.

A l'exemple et à la suite de Notre-Seigneur, dont il continue la mission, il est à la tête de son diocèse pour communiquer la vie, « ut vitam habeant », la vie de l'esprit et la vie de l'âme.

Par la vie de l'esprit, tu dois entendre ces vérités de la foi chrétienne que le Fils de Dieu, fait homme, est venu faire connaître aux pauvres

créatures que nous sommes, il y a bientôt deux mille ans.

Le péché d'origine avait tellement embrouillé les idées des hommes qu'ils ne savaient plus d'où ils venaient, où ils allaient, ce qu'ils étaient.

Par la vie de l'âme, comprends la vie divine, une participation à la nature de Dieu, « participes naturæ divinæ », la grâce sanctifiante qui fait entrer dans la famille de Dieu, dans son amitié, et qui est le commencement de la vie éternelle où le bienheureux connaît Dieu comme il se connaît, et l'aime comme il s'aime.

Cette vie de l'esprit, cet esprit chrétien ; cette vie de l'âme, cette sève chrétienne ; l'Evêque ne peut avoir de repos tant qu'il n'a pas épui-

sé tous les moyens, tous les meilleurs moyens, pour les faire pénétrer dans toute l'activité humaine et tous les milieux de vie du peuple diocésain qu'il a la charge d'engendrer à la foi et à la charité du Christ Jésus.

* * *

Il n'en faut pas plus pour justifier une paternité, non pas simplement figurative, symbolique, mais réelle, celle qu'affirme saint Jean, en parlant de Jésus, dans le prologue de son évangile : « nous l'avons vu plein de grâce et de vérité ».

Saint Pierre, le premier évêque des douze premiers évêques dont tous

XII, dans son allocution aux Eminentissimes Cardinaux, en 1946, est aussi l'Eglise et, à ce titre, peut exposer ses vues, dont la hiérarchie décide en dernier ressort.

Lecteur bienveillant, tu entends là un faible écho de la parole de Pierre à laquelle je faisais allusion, il y a un instant, et qui, dans sa première épître, exhorte à paître le troupeau, non par contrainte, mais de bon gré ;... non en dominateur des Eglises, mais en devenant le modèle du troupeau.

Si l'évêque, parce que le père de la famille diocésaine, doit gouverner son diocèse en dehors de la contrain-

le père de la famille diocésaine

les autres, depuis deux millénaires, ont recueilli la glorieuse et lourde succession, n'a-t-il pas dit, en des termes qui défieront l'usage des siècles, la façon dont l'Évêque doit exercer sa paternité ?

Puisqu'il est « père », il ne peut se comporter comme un maître sévère, encore moins comme un dictateur. Compréhensif, sympathique, il sera capable d'engager et de poursuivre jusqu'au bout ce dialogue que les catholiques d'aujourd'hui désirent et attendent de plus en plus. Il ne faut pas qu'en sa présence, celui qui a demandé une audience, sente trop fortement que d'un côté c'est l'Eglise enseignante et de l'autre l'Eglise enseignée. Bien que la hiérarchie ait, de droit divin, le magistère de l'enseignement, le fidèle, comme l'a dit explicitement Pie

te et sans esprit de domination, il doit tout de même le gouverner ; tout en étant le père, il est le chef ; il est législateur, juge et administrateur.

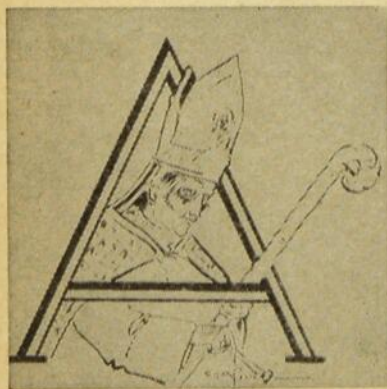
Ces fonctions exigent, surtout dans certaines circonstances particulières, de la fermeté. Une autre formule de nos saints livres se présente dès lors spontanément à nos esprits — formule, bien connue, parce que souvent citée — « suaviter et fortiter », avec douceur et force ; trop de bonté est en effet une faiblesse et finalement une cruauté. « Par la force de la charité », voilà la voie royale de la vraie paternité. Cette voie doit être celle de l'évêque.

* * *

Lecteur bienveillant, tu as reconnu, avec moi, que l'évêque est le père

de la famille diocésaine, parce qu'il est le générateur de la vie spirituelle du peuple qui lui est confié ; tu as aussi compris qu'il ne peut être vraiment le père de la famille diocésaine sans en être en même temps le chef bienveillant ; je voudrais maintenant souligner une troisième et dernière idée, à savoir, la source, l'origine de cette paternité et qui se trouve dans cette prérogative de l'évêque, la plénitude du sacerdoce et le mandat apostolique qui l'attache à son église diocésaine.

Désormais tout l'enseignement religieux, sous toutes ses formes, dispensé par les prêtres ou les laïcs ; toute sanctification des âmes, toute activité apostolique, toute la liturgie, toute consécration et toute bénédiction, se font sous sa juridiction et sa responsabilité. Il ne peut être question de rappeler ici, dans le détail, toutes les occasions où cette plénitude du sacerdoce et ce mandat apostolique manifestent la paternité diocésaine universelle de l'évêque. Pour illustrer cette idée maîtresse touchant la mission de l'évêque, ne suffit-il pas d'ailleurs d'évoquer deux visites, la visite pastorale et la visite « ad limina » ?



A l'occasion de la visite pastorale, non seulement l'évêque prend con-



tact avec monsieur le curé et les paroissiens, recevant leurs hommages comme ceux de fils bien-aimés, mais il se rend compte personnellement de la situation matérielle de l'église paroissiale et surtout de de la vie spirituelle de cette communauté de fidèles.

Quand tous les cinq ans, après s'être agenouillé, non sans émotion, dans les imposantes basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, il se rend au Vatican, pour rendre compte au Saint-Siège de l'administration de son diocèse, il sent, peut-être plus qu'en toute autre occasion, la force du lien de paternité spirituelle qui le rattache à toutes les âmes dont il a la charge, de droit divin et en dépendance, pour l'exercice de son autorité de pasteur et de père, du souverain pontife, son frère dans l'épiscopat, mais son chef, en tant que Pasteur suprême de l'Eglise universelle.

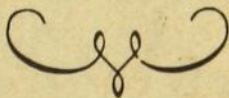
Ainsi la visite « ad limina » qui donne à l'évêque une impression très vive de paternité diocésaine, lui fait saisir plus vivement, par un admirable retour des choses, que sa paternité n'existe que pour mieux rattacher ses ouailles au Vicaire du

Christ en qui se réalise le vœu de la prière sacerdotale de Jésus, formulé après la « consécration » des premiers évêques, le jeudi saint, un seul troupeau, un seul Pasteur.

Bienveillant lecteur, je veux, en guise de brève conclusion, te dire ce que sans doute tu as expérimenté toi-même, à savoir que l'un des fruits les plus savoureux de l'Action catholique, parce qu'elle est une collaboration à l'apostolat de l'évêque, a

été de te rapprocher de lui, de te le faire voir de plus près, de t'aider à mieux le connaître, de sentir que les battements de son cœur sont à l'unisson des tiens, que tes angoisses et tes joies sont les siennes, bref de te le rendre plus intime et plus cher, de te le manifester comme le père de la famille diocésaine.

S.E. Mgr Percival Caza,
Évêque coadjuteur de Valleyfield.



Se résigner à vivre un peu sur le rivage,
Tandis que les jeunes vogueront sur les flots hasardeux ;
Craindre d'être importun sans devenir sauvage ;
Se laisser oublier tout en vivant près d'eux.
Voguer sans bruit aux soins que tout départ réclame ;
Prier et faire un peu de bien autour de soi.
Sans négliger son corps, parer aussi son âme,
Chauffant l'un aux tisons, l'autre à l'antique foi.
Puis, un beau soir, discrètement, souffler la flamme
De sa lampe et mourir parce que c'est la loi.

(Extrait de *La Joie* d'Yvonne Estienne)



Photo Radio-Canada.

L'heure : 8 h. 58 p.m. Le jour : mardi soir. Le lieu : le studio 43 de Radio-Canada à Montréal. Dans deux minutes donc, l'émission « Le Survenant » entrera sur les ondes du canal 2 et s'animera sur les écrans de télévision dans les milliers de foyers français des régions de Montréal, Québec et Ottawa.

De la salle de contrôle, d'où il vient de lancer son premier « *stand by* », le réalisateur assiste imperturbable au spectacle familial de tous les mardis soirs. De tous les coins du studio, il voit surgir les quelques soixante membres de son équipe qui se dirigent sans précipita-

tion vers les positions qui leur ont été assignées au cours des répétitions.

Le régisseur — représentant du réalisateur sur le plateau — s'est coiffé de ses écouteurs et, pour être bien sûr que le signal a été entendu de tous, le lance à son tour de sa voix la plus forte à deux ou trois reprises.

Cameramen et boom-men (opérateurs de micros) avec leurs assistants ont pris place derrière leurs appareils qu'ils vérifient une dernière fois. Dans la salle de contrôle, les ingénieurs du son et de l'image par le truchement du système d'intercommunication, leur donnent les dernières directives, dans

un jargon électronique, mi-anglais, mi-français, connu d'eux seuls.

Caché derrière sa batterie, dans un coin reculé du studio, le bruiteur essaie une dernière fois ses effets sonores : musique de scène sur disques, ronronnement d'une locomotive au loin, gloussements de poules, etc., retentissent dans le haut-parleur du contrôle en une cacophonie indescriptible. Le préposé aux effets visuels spéciaux fait actionner ses machines à vent et à fumée. Et les machinistes-accessoiristes à leur poste se tiennent prêts à intervenir au moment prévu. Au-dessus de leur tête, les projecteurs s'allument et s'éteignent au gré des éclairagistes qui, sur leur passerelle, éprouvent eux aussi leur matériel.

Les comédiens des premières scènes, installés dans les décors, répètent leur texte à mi-voix tandis que maquilleuses et habilleuses s'affairent autour d'eux pour les dernières retouches. Dans les coulisses, les autres comédiens attendent patiemment leur entrée en scène. L'un repasse son texte ; l'autre s'amuse à endosser et à enlever un paletot, s'exerçant à un changement rapide de costume ; un autre, appuyé sur un mur, fait mine de dormir debout ; un autre, enfin, qui jusque-là se tenait immobile dans un coin, se précipite tout à coup vers les loges, comme s'il venait d'oublier quelque chose d'important, s'arrête net au beau milieu du plateau, et revient tranquillement dans son coin.

Un article de MAURICE LEROUX
réalisateur du "Survenant"



Photo Radio-Canada.

Une minute, longue et pesante, s'est à peine écoulée depuis le premier « *stand by* ». Déjà les bruits s'éloignent comme en un crescendo réglé. Sur le plateau, comédiens et techniciens se sont immobilisés en un garde à vous presque militaire. On entend à peine un murmure de voix — sans doute le régisseur qui rectifie un détail avec un comédien — ou le froissement d'une feuille de papier — c'est la script-assistante qui replace une feuille de son texte.

pour l'instant, respirant à peine, mais prête à entrer en action à son moindre commandement. Il sait bien qu'elle ne lui fera pas défaut, elle le lui a prouvé tant de fois. Et pourtant, il ne peut s'empêcher de craindre le pire.

Si tel acteur de métier et de tout repos allait sauter une page de texte comme à la générale ? Si le cameraman de la « deux » allait s'aviser de changer de lentille sur l'air, ainsi qu'il lui est déjà arrivé sur une autre émission ? Si la machine à fumée n'allait pas fonctionner



Photo Radio-Canada.

Une autre minute va suivre, plus lourde que la précédente, la plus intense de toutes. Cette minute pendant laquelle le réalisateur ne pourra empêcher son coeur de battre à lui fendre les tempes. Cette minute suprême d'attente, il sent bien qu'il la partage avec toute son équipe autour de lui immobile

lors de l'arrivée du train en gare ? Si le bruiteur allait se tromper de disque ? (un meuglement à la place d'une volée de cloches !) Si... Si... Si... !

Chaque « si » rebondit dans la tête du réalisateur avec chaque battement de coeur, accompagné du « toc... toc... » obsédant de l'horloge au-dessus de

lui. L'horloge !... Il lève soudain les yeux et aperçoit la fine aiguille des secondes qui marque vingt-sept. Instinctivement, il attire le micro vers lui et, d'une voix qu'il s'efforce de rendre calme, il laisse partir un « *Stand by ! 30 secondes !* » qui se répercute dans le studio, suivi pour toute réponse d'un léger frémissement chez toute l'équipe. A ce frémissement, presque imperceptible, il a compris que toute son équipe est prête et qu'il peut compter sur tous et chacun.

Il jette alors un regard à sa droite vers le directeur technique qui le lui rend par un

clin d'oeil, à sa gauche, vers sa script-assistante qui se contente de sourire. Il n'entend plus le « toc... toc... » des secondes. Il ne sent plus dans sa poitrine les mouvements saccadés de son coeur. Il n'y a plus de « si » qui tienne. Il y a une émission à réaliser, avec au bout la joie d'avoir apporté un peu de bonheur au public. Plus que jamais confiant dans son équipe, il lance : — « Attention ! Téléciné... Musique !... — *Fade in téléciné... musique !* »

Maurice Jéroux

Entrevue avec

Louis Armstrong

— La musique que vous créez joue un rôle dans la vie de vos contemporains, vous en rendez-vous compte ?

— Oh ! fait-il, en avalant une gorgée de bière, j'ai un exemple ! C'était un soir à New-York, après un concert. Un homme et une femme sont venus me voir et ils m'ont dit : « Nous sommes mariés, mais nous vivons séparés. Votre musique nous a touché dans notre cœur et nous avons compris notre erreur ! » Et Armstrong ajoute, avec cette naïveté spontanée qu'il serait bien difficile à un blanc d'atteindre : « Quand je joue, j'essaie de flanquer le diable à la porte ! »

(Témoignage Chrétien, 23 décembre 1955.)

"J'vais m'bâtir une maison"

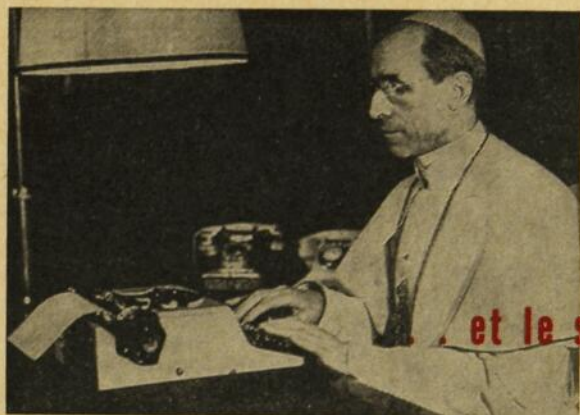
*J'vais m'bâtir une maison — j'sais pas avec quoi
Parce que de l'argent, j'en ai pas beaucoup moi,
Mais j'vais bâtir une maison, s'il le faut avec un toit de chaumière
Avec une pierre pour seuil, une porte fermée avec du cuir en lanière
Oui, j'vais m'bâtir une maison, bâtir ma maison
Avec des billots ou des madriers, des briques ou des moellons
Parce qu'une maison, j'en veux une, fut-elle finie en plâtre ou en bois
Ça importe peu avec quoi, pourvu qu'elle soit à moi.*

*J'vais bâtir une maison, tiens, p't-être sur une colline
Ou plus bas dans un col, si c'est la volonté divine
Mais j'vais m'bâtir une maison, sur des terres hautes ou basses
Pour la femme et les p'tits, une ou deux poules grasses
Certain que j'vais m'bâtir une maison, parce qu'un humain c'est pas un
humain
Si d'une manière ou d'une autre, y est pas capable d'avoir un terrain
Pour s'bâtir une maison, petite ou immense
Parce qu'la grandeur, ça n'a pas bien d'importance.*

*J'vais m'bâtir une maison, j'le veux bonghenne
J'suis tanné du loyer, malade dans ma gébenne
J'vais m'bâtir une maison, qui n'sera p't-être qu'une chaumière
Mais j'serai propriétaire du terrain et roi derrière la barrière
J'vais m'bâtir une maison, parce que l'oiseau, lui, a sa cabane
Un chien son trou où il peut s'retirer loin des chicanes
Quelconque trou aussi, à la souris est sa maison
J'peux être pauvre, mais j'vais m'bâtir une maison.*

PAUL LETHIECQ

(Traduction libre d'un poème écrit par un auteur
anglais inconnu.)



par

M. ROLAND DORIS, P.S.S.

Il y a quelque temps, les journaux annonçaient en gros titres que le Pape allait condamner la boxe professionnelle. Cette nouvelle (d'ailleurs prématurée et probablement sans fondement sérieux) fit sensation, alarma bien des milieux même non-catholiques ; et se posa alors de façon peut-être plus aiguë à la conscience de nos chrétiens la question de la moralité non seulement de la boxe, mais du sport en général.

Y a-t-il un enseignement chrétien sur le sport ? Et le Souverain Pontife actuel s'est-il prononcé à ce sujet ?

La réponse à ces questions est affirmative, comme nous allons l'exposer brièvement. A plusieurs reprises, Pie XII a rappelé l'enseignement de l'Eglise à ce propos ; que ce soit à un congrès scientifique du sport tenu à Rome en 1952, ou à des groupes de coureurs, de cyclistes, d'alpinistes, de routiers, chaque fois, il donna des directives claires et opportunes. Ce sont ces directives que nous rappelons ici.

« Quel est le premier office et la fin du sport sainement et chrétiennement compris ? Cultiver la dignité et l'harmonie du corps humain, en développer la santé, la vigueur, l'agilité et la grâce. — Quand on a respecté soigneusement le contenu religieux et moral du sport, celui-ci est appelé à prendre sa place dans la vie de l'homme comme un élément d'équilibre, d'harmonie et de perfection, et comme une aide efficace dans l'accomplissement de ses autres devoirs. »

Ainsi compris, le sport n'est pas une fin, c'est un moyen. Comme tel, il est et doit rester orienté vers sa fin, c'est-à-dire vers la formation et l'éducation parfaite, équilibrée, de tout l'homme, qui trouve dans le sport une aide pour l'accomplissement prompt et joyeux du devoir, tant dans sa vie de travailleur que dans sa vie familiale. — Pour le sportif chrétien, le sport ne peut pas être le suprême idéal, le but dernier : il doit servir à tendre vers cet idéal, à atteindre cette fin. Si un exercice sportif réussit à être une récréation,

un stimulant pour remplir hardiment et avec ardeur ses devoirs, son travail, on peut dire qu'il se révèle dans sa vraie signification et sa vraie valeur, qu'il réalise heureusement son objet propre.

Il y a plus encore : le sport, convenablement dirigé, développe le caractère, rend l'homme courageux, le fait généreux dans la défaite et aimable dans la victoire ; il affine les sens, donne plus de pénétration intellectuelle, arme la volonté d'endurance. Alors, ce n'est pas uniquement un développement physique. Le sport, bien compris, est une occupation de l'homme tout entier et bien que perfectionnant le corps comme instrument de l'esprit, il rend l'esprit lui-même instrument plus affiné pour la recherche et la transmission de la vérité. Il aide ainsi l'homme à remplir cette fin à laquelle toutes les autres sont subordonnées, le service et la gloire de son Créateur.

Tel est donc, selon Pie XII, le sens chrétien du sport. Il y a pourtant dans cette forme de l'activité humaine des excès possibles, excès qui rendent le sport ou dangereux ou même malhonnête. Quels sont ces excès ou déformations ? Une attention trop unique au sport, une surestime qui en fait le but de la vie, l'élève au-dessus de l'ordre moral, ou le transforme en culte du corps.

« Par un renversement lamentable de l'ordre naturel, certains, passionnés pour les réunions et manifestations sportives, ne trouvent d'intérêt que là ; ils consacrent toute leur activité à s'entraîner pour les concours, ils mettent tout leur idéal dans la conquête d'un championnat. Mais ils ne prêtent qu'une oreille distraite, ennuyée, aux exigences importunes de l'étude par exemple ou même de la profession. Le foyer domestique n'est plus pour eux qu'une auberge où ils s'arrêtent en passant comme des étrangers. Il y a une conception chrétienne du sport qui est bien éloignée du maté-

rialisme grossier pour qui le corps est tout l'homme ; conception également bien éloignée de cette folie d'orgueil qui, avide de conquérir la palme dans un concours de pugilat ou de vitesse, n'hésite pas à miner par un surmenage insensé les forces et la santé du sportif, parfois jusqu'à l'exposer témérairement à la mort. Le sport digne de ce nom rend l'homme courageux en face du danger présent : il ne l'autorise pas, car la morale l'interdit, à braver un risque grave sans motif proportionné. »

« Dans l'usage et l'exercice intenses du corps, il faut tenir compte de ce fait. De même qu'il y a une gymnastique et un sport qui, par leur austérité, concourent à refréner les instincts, ainsi il existe d'autres formes de sports qui les réveillent, soit par la force violente, soit par les séductions de la sensualité. Il y a parfois dans le sport et dans la gymnastique un certain nudisme qui n'est ni nécessaire ni convenable. Ce n'est pas sans raison qu'il y a quelques décades un observateur tout à fait impartial devait avouer : ce qui dans ce domaine intéresse la masse, ce n'est pas la beauté de la nudité, mais la nudité de la beauté. A une telle manière de pratiquer la gymnastique ou le sport, le sens religieux et moral oppose son veto. L'expérience des dernières années est sur ce point fort instructive ; elle l'a bien montré : seule, l'estimation chrétienne du sport est capable de s'opposer efficacement aux fausses conceptions, aux tendances pernicieuses, et d'en annuler la mauvaise influence. »

C'est à la lumière de ces principes qu'il faut juger certaines manifestations sportives, boxe, lutte ou autres... si ces exercices peuvent être légitimes et récréatifs, cependant dans la façon dont ils sont organisés ou pratiqués, ils deviennent souvent déformateurs et pour les participants et pour les assistants ; le sport fait pour récréer peut être l'instrument du matérialisme le plus grossier, au dire de Pie XII.

Résumons dans les quatre principes qui suivent la doctrine du Pape, suprême docteur de l'Église :

① Pas plus que le soin du corps dans son ensemble, le sport ne doit être une fin en soi ; il ne doit pas dégénérer en culte de la matière ; il est au service de l'homme tout entier ; il doit donc, loin d'entraver son perfectionnement spirituel et moral, le promouvoir, l'aider et le favoriser.

② Quant à l'activité professionnelle, travail de tête ou travail de mains, le sport a pour but de procurer un délassement pour permettre de retourner à la tâche avec une vigueur de volonté renouvelée, avec des ressorts détendus. Ce serait un non-sens si le sport venait à prendre la première place dans les occupations personnelles, en sorte que l'exercice de la profession ou du métier finirait par donner l'impression d'une fâcheuse interruption dans l'affaire principale de la vie.

③ Le sport ne devrait pas compromettre l'intimité entre les époux, ni les saines joies de la famille. La vie de famille est tellement précieuse qu'on ne doit pas lui refuser tout ce qui est nécessaire à son épanouissement.

④ Le même principe vaut, à plus forte raison et avec une plus grande importance, lorsqu'il s'agit des devoirs religieux. Dans la journée du dimanche : à Dieu la première place. L'Église ne défend pas le sport dominical, et même, elle le considère avec bienveillance, à condition qu'il ait égard à ce que le dimanche reste le jour du Seigneur et le jour du délassement corporel et spirituel.

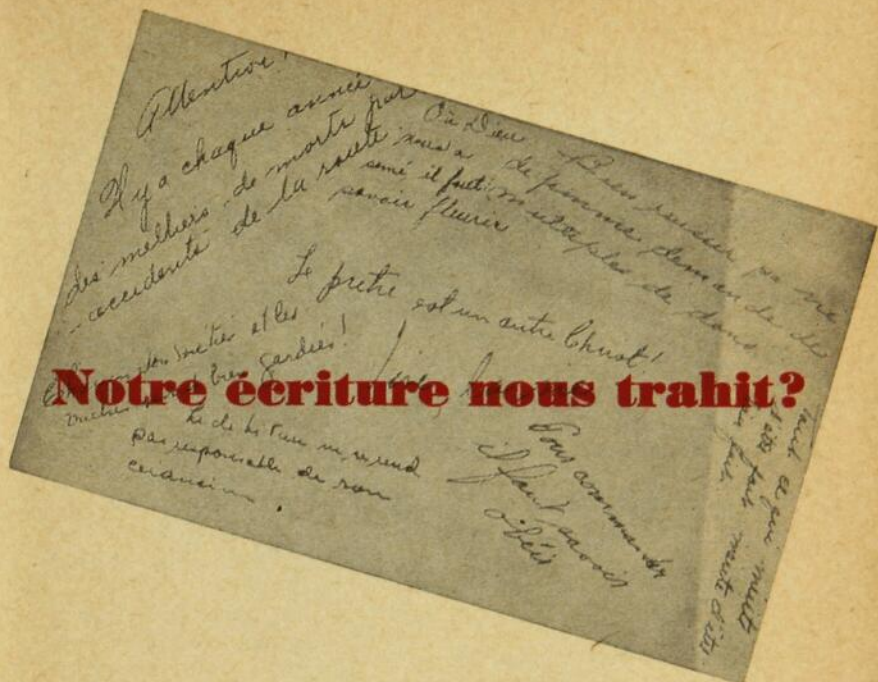
le problème
de l' ouvre-boîte



Certains, devant le problème du milieu populaire, échafaudent des plans, discutent, envisagent, projettent, hésitent, recherchent la meilleure formule, le moyen idéal et... recommencent, mais jamais ne s'engagent.

Ils ressemblent à celui-là qui, pour ouvrir la boîte, veut absolument choisir l'instrument le plus adéquat... Le plus simple conviendrait, mais... ils justifient ainsi leur inertie en protestant de leurs bonnes intentions.

Le milieu populaire lui, n'a que faire des éternels discuteurs et hésitants. Il avance, il recule, il vit.



- Un inconnu vous écrit...
Vous aimeriez savoir à qui vous avez à faire, rien qu'en regardant sa lettre !
- Vos enfants grandissent...
Vous avez besoin de connaître leur caractère dans ses tendances les plus spontanées !
- Vous avez bonne opinion de vous...
Mais on vous reproche quelque travers.
Qui a tort?... Qui a raison?
Amusez-vous à lire le caractère dans l'écriture :

FAITES DE LA GRAPHOLOGIE

Examinez toujours une page complète: on ne peut pas déduire le caractère de quelques lignes.

Ce qui saute aux yeux :

1. L'aspect de la page :
 - a) des grandes marges, des mots espacés dénotent un esprit clair ; un blanc au bout des lignes : ten-

dance à la générosité, voire à la dépense exagérée ;

de petites marges, des mots resserrés : il y a déjà moins d'intelligence ;

les mots ratatinés pour finir la ligne : tendance à l'avarice...

b) une écriture penchée à droite, avec beaucoup de courbes : la personne a du coeur ;

l'écriture penchée à gauche : c'est peut-être de la méfiance, on ne veut pas se livrer ;

c) les lignes vont en montant : il y a de l'enthousiasme ;

elles descendent : on se décourage facilement ;

d) l'écriture est fine : la personne est délicate ; l'écriture est appuyée : la personne sait ce qu'elle veut ;

l'écriture est grasse : elle a des tendances grossières ;

l'écriture est tantôt grasse, tantôt fine, tantôt droite, tantôt montante, tantôt penchée, tantôt descendante : personne changeante, peu équilibrée. Méfiez-vous !

2. Les signes caractéristiques :

a) *les majuscules* :

— très surélevées par rapport au texte : orgueil ;

— à peine surélevées : personne simple ;

— tarabiscotées, avec des enroulements : personne repliée sur elle-même, qui s'analyse trop ;

— le premier jambage part de loin : enthousiasme, imagination.

b) *les « t »* :

— la barre est plaquée au-dessus du t : on aime à commander, à dominer ;

— la barre traverse le t de façon égale : la volonté est ferme, précise ;

— la barre est inexistante (ou même omise) : peu de caractère, personne négligente ;

c) *les « i »* :

— tous les points sont sur les i : personne soigneuse, ordonnée ;

— la plupart sont abstraits : c'est le contraire ;

d) *les mots* :

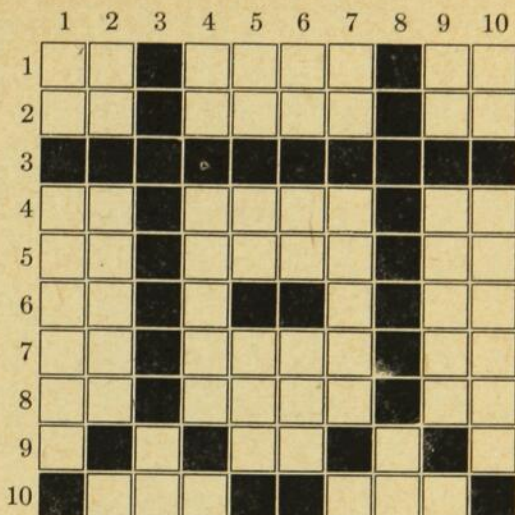
— toutes les lettres s'enchaînent : esprit de suite, persévérance ;

— les lettres sont coupées les unes des autres : nous sommes peut-être en face d'un grand esprit!...

Et voilà ! Au moins pour quelques principes de base... Si le coeur vous en dit : Amusez-vous !

MOTS CROISÉS

Problème no 1



Horizontalement :

1. Abrév. de Notre-Seigneur — Grains du chapelet — Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste.
2. Lie les parties du discours — Carton garni de toile blanche qui couvre le calice — Note de musique.
3. ————
4. Note de musique — Vase qui servait aux anciens à renfermer les cendres des morts — Prép. latine.
5. Du verbe être (angl.) — Réunion où l'on invite des personnes du monde (angl.) — Adj. possessif.
6. Adjectif possessif — Pronom personnel.
7. Conjonction — Boutique de boucher — Adverbe de lieu.
8. Deux voyelles — Pénétrer quelque chose de caché (fig.) — Deux consonnes.
9. Symbole chimique du cérium.
10. Allez en latin — Priez en latin.

Verticalement :

1. Venu au monde — Livre contenant les prières de la messe.
2. Abréviation de saint — Conseiller du roi Ezéchias.
3. Conjonction.
4. Abréviation latine — Ange dont le nom signifie : « Lumière de Dieu ».
5. Impératif du verbe aller — Lettre grecque — Habitude ridicule.
6. Article espagnol — Lettre grecque — Mesure agraire.
7. Pronom personnel — Ornement sacerdotal qui signifie l'immortalité recouvrée du Christ.
8. Infinitif.
9. Patrie d'Abraham — Linge blanc qui couvre les épaules du prêtre.
10. Règle double — Vase sacré.

(Solution à la page 187)

Pourquoi une moue ? Sommes-nous par hérédité de gros mangeurs de viande ? Il serait certes malséant de le nier : le fumet qui s'échappe d'un succulent pot-au-feu ou encore du populaire « T. Bone » ont eu souvent raison de plus d'un appétit capricieux.

Les principes alimentaires nécessaires à la vie et à la santé ont plus de chance d'être fournis par un régime varié. La diététique moderne recommande les aliments que l'on a nommés « protecteurs » et qui sont : le lait, les légumes — particulièrement ceux de couleur et frais — puis les fruits, surtout les agrumes : oranges, citrons, pamplemousses, tomates.

Or, ne sont-ce point les jours où la viande est en tout ou en partie prohibée que nous faisons plus large la place à ces bienfaisants produits de santé ? Car, la fatigue, la nervosité, l'irritabilité peuvent résulter d'une alimentation médiocre.

On a prétendu longtemps que cela rendait intelligent de manger du poisson ! Ce dicton est fantaisiste, mais c'est faire preuve d'intelligence que d'en manger, puisque cet aliment est riche en phosphore qui est un des éléments indispensables du système nerveux. En voici quelques variétés de chez nous : truite, brochet, perchaude, saumon, éperlan, achigan, morue, aiglesin, anguille, hareng, ouananiche, esturgeon, flétan, doré, etc.

C'est maigre ●

par

ANGÉLINE SYLVAIN

Croquettes de poisson :

Cuire ensemble 1 tasse de poisson et 3 tasses de pommes de terres découpées en morceaux. Ecraser le tout et ajouter un œuf, assaisonnements. Façonner de petites galettes, rouler dans des miettes de pain ou de la farine et frire à la poêle ou dans la grande friture.

Morue à la mode :

1 tasse de morue fraîche ou dessalée. Déchiqueter et mêler à 2 tasses de pommes de terre. Lier avec deux œufs battus, 2 tasses de crème à 15%. Déposer dans un moule, parsemer de quelques noisettes de beurre et cuire au four à 375°.

(suite à la page 38)

Jean-Louis

père de famille

Jacques BELLEAU,
psychologue.

Jean-Louis n'est pas un grand personnage, il est employé par une usine de Montréal et sa journée, comme celle de tout le monde, est partagée entre son foyer et son travail. Lui qui a voulu organiser sa vie de famille d'abord, il est aux prises avec des responsabilités de plus en plus grandes et des problèmes de plus en plus nombreux.

Il aime sa femme et ses trois enfants et il a été tout naturel pour lui de centrer sur eux sa vie toute entière. Jean-Louis est complètement engagé, chacune de ses actions est marquée de ces liens étroits qui l'unissent à Pauline et aux enfants. Il est le chef de famille, le père qui aime, qui guide, qui nourrit, qui soutient.

Lorsqu'il pense à sa vie, il se pose souvent des questions, surtout depuis le dernier cercle d'étude auquel il a participé. Il se demande si l'organisation actuelle du travail permet aux travailleurs de remplir réellement leurs responsabilités d'époux et de père. Il a commencé à réfléchir et à examiner son propre cas et il s'étonne de ce qu'il découvre.

Est-il assuré de pouvoir remplir ces obligations ? Est-il certain de son emploi ? Jean-Louis est renversé, il réalise tout à coup que cette tâche qu'il accomplit, pour laquelle des années d'expérience l'ont préparé, est quelque chose de bien fragile. Point n'est besoin d'une crise économique ;

un simple caprice du client, un perfectionnement technique, un désir d'économie ou une réorganisation de la production pourrait décider de son renvoi. Il serait chômeur... Ce n'est pas si rare, il y a un mois à peine, plusieurs de ses amis employés chez Leblanc & Frères ont perdu leur emploi de cette façon. Un d'entre eux est encore à se chercher du travail et il est menacé de perdre la maison qu'il avait achetée à force d'économies.

Sa maison ! Ce désir bien légitime semble même exagéré si l'on pense à l'incertitude du lendemain. Mais alors, que deviendront les enfants, où seront-ils logés, où grandiront-ils ? Le patron, tous les patrons, devraient connaître cette incertitude. N'ont-ils donc jamais pensé que l'insécurité est un cauchemar qui ébranle les travailleurs les plus solides et les fait « jongler » comme jamais ils ne l'avaient fait ? Ils sentent de façon aiguë leur impuissance et l'inhumain de leur situation.

Même si la position était assurée, pourrait-il espérer en l'avenir ? Sa famille augmente, ses responsabilités se multiplient avec les années. Cette promotion, cette occasion de constater qu'il a réussi, que son travail et ses qualités d'homme ont été reconnus, viendra-t-elle jamais ? Ne serait-il pas mis de côté ? Rien ne le protège, souvent on ne pense même pas au plus qualifié lorsqu'il faut choisir, il est un inconnu dans le groupe et rien ne peut attirer l'attention sur lui. Tout se fait sans système. Très peu d'usi-

nes ont les moyens de juger avec précision le capital humain qu'elles possèdent. Il n'est pas rare de voir les pires injustices commises par négligence ou pour satisfaire des amitiés ou des rancœurs. Ce sont là de bien sombres pensées et il lui faut faire un effort pour retrouver son entrain habituel.

Malgré tout, Jean-Louis est heureux à la pensée des avantages que l'organisation industrielle lui a donnés. Il ne travaille plus que cinq jours chaque semaine et ses heures sont raisonnables. Lui qui tient tant à ses petits, que de joies il en a retirées. Il peut les avoir avec lui le soir durant quelques heures avant leur coucher. Il a donné à Yves le coup de main dont il avait besoin pour comprendre ses mathématiques, et à Monique, il a dévoilé les secrets de l'analyse. Et que dire des longues fins de semaines, que de petits travaux pour eux : la pente pour la traîne sauvage, le carré de sable et la balançoire, et surtout les beaux contes racontés ces samedis de pluie, et les excursions des journées de soleil. Voilà des choses qu'il n'aurait pu faire il y a cinq ans, car alors, il travaillait toute sa journée du samedi et n'avait à lui que son dimanche.

Cela ne réussit pas à effacer toute son inquiétude. Lors de sa fameuse réunion du cercle d'étude, il a remarqué que plusieurs écoutaient discuter les autres presque sans rien dire, ils évitaient toutes les décisions et ne se prononçaient jamais. Il se demande pourquoi ?

Germain était un de ces auditeurs passifs. Il le connaît depuis longtemps et il lui semble que Germain a changé. Passant devant la maison, l'autre soir, il est entré et ils ont jaser ; ce qu'ils en ont découvert des choses !

Germain a déjà connu une vie très active. Il était scout, chef de patrouille, il commandait avec facilité, mais aujourd'hui si Françoise lui demande son avis, il ne répond pas, il fait comme aux réunions, il écoute. Les enfants lui parlent mais ne le consultent pas, ils vont voir maman qui a réponse à tout. Françoise semble tout organiser et Germain la laisse faire. La chose a frappé Jean-Louis, il se demande comment un tel changement a pu se produire. Toute la soirée s'est passée en discussions et ils sont certains d'avoir trouvé la réponse.

Germain n'est qu'un de ceux que le travail en série est en train de perdre. Lui qu'on a connu si dynamique et plein d'initiative, passe sa journée à agir en automate.

Il n'a plus besoin de penser, il lui suffit de surveiller un signal, toujours le même ; d'exécuter un geste, toujours le même et le tour est joué. Rien à modifier, rien à choisir, rien à décider, rien à organiser, tout est réglé d'avance. S'il doit y avoir un changement, on lui donnera un ordre, un ordre indiscutable, venu de haut et qu'on n'a pas à comprendre mais à exécuter. Petit à petit, Germain a appris à ne plus penser, à ne plus organiser, à ne plus décider. Revenu à la maison, il n'a fait

que continuer sa routine. Sans y prendre garde, il a laissé à sa femme la charge de diriger le foyer.

Françoise qui s'était jointe à eux les approuve. Elle avait bien remarqué le changement chez son mari et elle est toute heureuse de voir qu'ils ont trouvé le mal.

« Et voilà, se dit Jean-Louis, en retournant à la maison, voilà ce qu'est devenu notre travail. Nous avons cessé d'être des hommes et nous sommes devenus des machines un peu plus perfectionnées que les autres. Et tout cela s'est produit sans même qu'on s'en rende compte. Quand donc redeviendrons-nous des hommes ? »



DU CALME

Dans un jardin public, papa promène bébé dans sa voiture. Et bébé pleure, crie, hurle.

Le père continue de pousser la voiture en répétant sans cesse :

— Fernand, sois calme... Fernand, sois calme... Fernand, sois calme.

Une bonne dame compatissante et minauda, s'adressant au bébé, dit :

— Voyons mon petit Fernand, sois calme... fais risette à la dame...

Alors le père :

— Pardon, lui, c'est Henri... Fernand, c'est moi !

La

FAIM

Michel QUOIST

Tous les hommes sont nos frères. Le sang du Christ a fait de nous les fils du même Père. Or quand dans une famille un membre souffre et meurt, les autres membres sont dans la peine. Nous savons maintenant que des milliers d'hommes meurent de faim, chaque année, dans le Monde. Nous ne pouvons plus vivre comme avant. Même si les moyens financiers le permettent, vivre selon un autre train de vie que le correct nécessaire — et nous le répétons une fois de plus — vivre sans lutter de toutes nos forces, à notre place, pour un Monde plus juste, est un péché.

« Il y avait un homme riche qui s'habillait de pourpre et de lin fin, et qui chaque jour faisait brillante chère. Et un pauvre, du nom de Lazare, gisait à sa porte, tout couvert d'ulcères. Il aurait bien voulu se rassasier de ce qui tombait de la table du riche... Bien plus, les chiens eux-mêmes venaient lécher ses ulcères... »

(Luc, XVI, 19-21)

Jésus dit à ses disciples : « Faites-les s'étendre... » Prenant alors les cinq pains et les deux poissons, Jésus leva les yeux au ciel, les bénit, les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer à la foule. Tous mangèrent à satiété.

(Luc, IX, 14-17)

J'ai mangé,
J'ai trop mangé.
J'ai mangé pour faire comme les autres,
Parce que j'étais invité,
Parce que j'étais dans le monde et que le monde n'aurait pas
compris ;
Et chaque plat,
Et chaque bouchée,
Et chaque gorgée avaient du mal à passer.
J'ai trop mangé, Seigneur,
Tandis qu'au même moment, dans ma ville, plus de 1,500 personnes
— boîte de conserve en main — faisaient la queue à la soupe
populaire,

Tandis que cette femme mangeait dans sa soupente, ce qu'elle avait ramassé le matin dans les poubelles,
 Tandis que ces gosses, dans leur blockhaus, se partageaient les restes froids du maigre repas des vieux de l'Hôpital,
 Tandis que dix, cent, mille malheureux, à l'instant même, dans le Monde, se tordaient de douleur, mouraient de faim devant leurs proches désespérés.

Seigneur, c'est atroce, car je sais,
 Les hommes savent maintenant.
 Ils savent que non seulement quelques malheureux ont faim, mais des centaines à la porte de chez eux.
 Ils savent que non seulement quelques centaines de malheureux, mais des milliers ont faim aux frontières de leur pays.
 Ils savent que non seulement des milliers, mais des millions ont faim, à travers le Monde.
 Les hommes ont dressé la carte de la faim ;
 Les zones de mort sont là, qui s'imposent, terribles.
 Les chiffres dressent leur implacable vérité.
 Pour plus de 800 millions d'êtres humains, le minimum mensuel du Français représente le maximum annuel.
 Un tiers de l'humanité est sous-alimenté.
 Plusieurs millions d'hommes meurent de faim au cours d'une seule famine aux Indes.
 Les Hindous vivent en moyenne à peine 26 ans.

Seigneur, Tu vois cette carte, Tu lis ces chiffres,
 Non comme le statisticien calme en son bureau,
 Mais comme un Père de famille nombreuse penché sur le front de chacun de ses fils.

Seigneur, Tu vois cette carte, Tu lis ces chiffres depuis toujours.
 Tu la voyais, Tu les lisais quand Tu racontais pour moi l'histoire du riche attablé et du pauvre Lazare affamé ;
 Tu la voyais, Tu les lisais quand tu racontais pour moi le Jugement dernier.

« ... J'ai eu faim... »

Seigneur, Tu es terrible !
 C'est Toi qui fais la queue à la soupe populaire,
 C'est Toi qui manges les reliefs des poubelles,
 C'est Toi qui agonises torturé par la faim,
 C'est Toi qui meurs seul dans un coin à 26 ans,
 Tandis que dans l'autre coin de la grande salle du Monde — avec quelques membres de notre famille — je mange sans avoir faim, ce qu'il faudrait pour Te sauver.

« ... J'ai eu faim... »

Tu pourras toujours me dire cela, Seigneur, si j'arrête un seul instant de me donner.

Je n'aurai jamais fini de servir la soupe à mes frères, ils sont trop nombreux,

Il y en aura toujours qui n'auront pas eu leur part.

Je n'aurai jamais fini de lutter pour obtenir la soupe pour tous mes frères.

Seigneur, ce n'est pas facile de donner à manger au Monde.

J'aime mieux faire ma prière, régulièrement, proprement,

J'aime mieux faire maigre le vendredi,

J'aime mieux visiter mon pauvre,

J'aime mieux donner aux kermesses et aux orphelinats ;

Mais ce n'est donc pas assez,

Ce n'est donc rien, si un jour Tu peux me dire : « J'ai eu faim ! »

Seigneur, je n'ai plus faim,

Seigneur, je ne veux plus avoir faim.

Seigneur, je ne veux plus manger que ce qu'il me faut pour vivre, pour Te servir et lutter pour mes frères.

Car Tu as faim, Seigneur,

Car Tu meurs de faim, tandis que je suis rassasié.

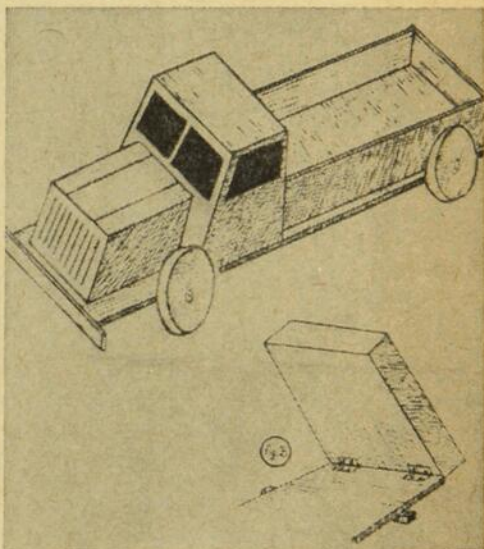
(Extrait de « Prières » de Michel Quoist
Les Editions Ouvrières).



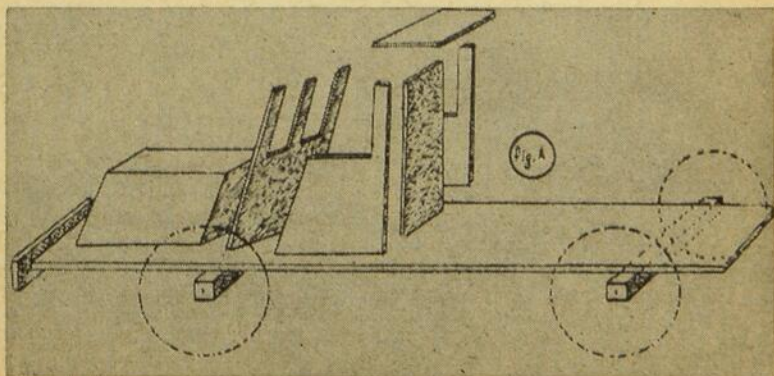
Camion à benne basculante

Nous vous ferons grâce des détails de construction, estimant qu'un coup d'œil sur la figure A vous suffira pour comprendre la marche à suivre.

Nous vous conseillons cependant comme dimensions de la planche de base un morceau d'environ 15 pouces de long, par 6 pouces de large, de $\frac{3}{8}$ de pouce d'épaisseur. Le moteur sera scié dans un bloc de bois massif. Les parois de la cabine du conducteur seront découpées dans une planchette de $\frac{3}{16}$ de pouce d'épaisseur. Les roues se fixeront sur l'extrémité des petits essieux passant sous le châssis, par des vis assez longues mais fines. Placez entre la roue et l'essieu une petite rondelle en fer qui facilitera le roulement. Construisez ensuite une petite caisse en bois qui fera office de benne et pour ce, vous la fixerez par l'extrémité à deux charnières vissées à l'extrême bord du châssis.



Une fois votre ouvrage terminé, polissez-le au papier de verre très fin et peignez-le de couleur attrayante.





Nappe à motif d'ananas ★ Mesurant 54 x 68 pouces

Modèle No P.D. 7775-F

Ce modèle est aussi très effectif comme couvre-lit. Pour lit simple, faire 16 x 24 motifs. Pour lit double, faire 20 x 24 motifs.

Fournitures : Fil à crocheter Coats Mercer-Crochet, 6 brins, no 30 : 24 grosse balles de blanc ou écru, ou 37 balles de toute autre couleur. — 1 crochet en acier *Milward's SHIP*, no 10. Chaque motif mesure 4 1/2 pouces carrés.

Premier motif : Commençant au centre, faire une chaîne de 10 mailles. Unir par pms pour former le rond. *1er rang :* 3 m, 23 md dans le rond. Pms dans la 3e m. de ch-3. *2e rang :* 6 m, * sauter 1 md, md dans la md suivante, 3 m. Répéter de * autour. Pms dans la 3e m de ch-6 (12 esp.). *3e rang :* Pms dans la m suiv., ms dans l'esp. (7 m, ms dans l'esp. suiv.) 11 fois ; 3 m, br. dans la 1ère ms. *4e rang :* Ms dans la boucle ainsi formée, * 7 m, ms dans la boucle suiv., 2 m, 12 br. dans la boucle suivante, 2 m, ms dans la boucle suivante. Répéter de * autour. Unir. *5e rang :* Pms dans les 2 m suiv. de la boucle de Ch-7 3 m, dans la même boucle faire md, 2 m. et 2 md (coquille) ; * (br. dans br. suiv. 1 m) 11 fois ; Br. dans la br. suiv., dans la boucle de ch-7 suiv., faire 2 md, 2 m et 2 md (autre coquille). Répéter de * autour. Unir. *6e rang :* Pms dans la md suiv. et dans l'esp., 3 m, dans le même esp. faire md (2 m, 2 md) 2 fois ; * 4 m, ms dans l'esp. suiv. de ch-1, (3 m, dans l'esp. suiv.) 10 fois ; 4 m, dans l'esp. de la coquille suiv., faire (2 md, 2 m) 2 fois et 2 md. Répéter de * autour. Unir. *7e rang :* Pms dans la md suiv. et dans l'esp., 3 m, dans le même esp. faire md, 2 m et 2 md ; une coquille dans l'esp. suiv., * 4 m, ms dans la boucle de la ch-3 suiv. (3 m, ms dans la boucle suiv.) 9 fois ; 4 m, coquille dans les 2 esp. suiv. de ch-2. Répéter de * autour. Unir.

Premier ananas : *1er rang :* Pms jusqu'à l'esp. de la 2e coquille, 3 m, dans le même esp., faire md, 2 m et 2 md ; 4 m, ms dans la boucle de ch-3 suiv.,

(3 m, ms dans la boucle suiv.) 8 fois ; 4 m, coquille sur coquille. 5 m, tourner. *2e rang :* Coquille sur coquille, 4 m, ms dans la boucle de ch-3 suiv., (3 m, ms dans la boucle suiv.) 7 fois ; 4 m, coquille sur coquille. 5 m, tourner.

Travailler de cette façon en diminuant d'une boucle à chaque rang jusqu'à n'en avoir qu'une seule sur le crochet. 5 m, tourner. *Rang suivant :* coquille sur coquille, 4 m, dans la boucle de ch-3, 4 m, 2 md dans la coquille suiv., 1 m, pms dans l'esp. de la dernière coquille, 1 m, 2 md au même endroit que les 2 dernières md. Couper le fil.

Second ananas : A l'endroit attacher le fil à l'espace de la coquille suiv., 3 m et finir comme pour le premier ananas.

3e et 4e ananas : Travailler comme le second ananas. — Puis travailler les contours comme suit : — Attacher le fil au tournant de la boucle de ch-5 qui précède les coquilles à la pointe de l'ananas, * 15 m, ms dans la boucle suiv. au tournant de la chaîne, 7 m, ms dans la boucle suiv., 7 m, md dans la boucle suiv., (7 m, br. dans la boucle suivante) 2 fois ; 7 m, md dans la boucle suiv., (7 m, ms dans la boucle suivante) 2 fois. Répéter de * autour. Unir.

Deuxième motif : Travailler comme pour le premier motif jusqu'à ce que 4 ananas soient complétés. *Dernier rang :* Attacher le fil à la boucle qui précède les coquilles à la pointe de l'ananas, 7 m, pms dans le coin de ch-15 du Premier motif, 7 m, ms dans la boucle de ch-5 suiv. du Second motif, 3 m, ms dans la boucle de ch-7 suiv. du Premier motif, 3 m, ms dans la boucle de ch-5 suiv. du Second motif. Continuer comme pour le dernier rang du Premier motif, unissant aux boucles de ch-7 du Premier motif, comme auparavant jusqu'à ce que 7 boucles de ch-7 soient unies. 7 m, pms dans la boucle du ch-15 du Premier motif, 7 m et compléter comme pour le Premier motif (ne plus unir).

Faire 12 rangs de 15 motifs et unir les côtés comme le Second motif est uni au Premier motif — en omettant de travailler le dernier rang au contour extérieur des derniers motifs.

C'est maigre!

(suite de la page 28)

Poissons des chenaux :

Nettoyer, laver et essuyer 2½ lbs de petits poissons. Placer dans un pyrex. Dans une casserole fondre ½ tasse de beurre, 1 tasse de champignons coupés, un jus de citron, poivre, sel, fines herbes. Verser sur les poissons et cuire au four 20 minutes.

Roulé au poisson :

Préparer une pâte à biscuit légère. Etendre et recouvrir comme un gâteau le mélange suivant : 1½ tasse de poisson cuit (mis en flocons), un petit oignon haché, un piment vert haché, sel et poivre. Mouiller avec un peu de lait. Rouler la pâte. Tailler à ½ pouce d'épaisseur, cuire à un four de 400°.

Mousse à l'aiglefin (haddock) :

Mêler : 1½ tasse de poisson cuit au four ou à la vapeur.

½ tasse de cornichons sucrés ou sûrs — hachés.

¼ tasse d'amandes moules.
1 c. à tb. d'oignon émincé.

Faire gonfler 2 c. à tb. de gélatine sans saveur (2 enveloppes) dans 2 c. à tb. de jus de citron et dissoudre dans 2 c. à tb. de crème chaude prélevée sur une chopine de crème à 35%. Ajouter la gélatine fondue à 1 tasse de mayonnaise puis au mélange de poisson. Incorporer délicatement le tout à la crème fouettée. Faire prendre au frais. (Cette recette peut s'appliquer aux autres poissons.)

Pain aux fèves de Lima :

1 tasse de fèves trempées toute la nuit et cuites dans l'eau du trempage, jusqu'à ce qu'elles puissent être écrasées. Ajouter une tasse de céleri coupé finement de même qu'un petit oignon. 1½ tasse de pain trempé dans une tasse de lait. Lier le tout avec 2 œufs. Cuire à 350° jusqu'à ce qu'il soit ferme. Servir avec une sauce épiciée.

Pain doré :

2 œufs battus — 2 tasses de lait — 1 c. à thé de muscade — ½ tasse de sucre. Y passer le pain tranché à ¾ de pouce d'épaisseur. Dorer à la poêle dans un mélange égal de shortening et de beurre. Tenir au chaud jusqu'au moment de servir.

Soufflé aux navets (ou carottes ou autres légumes de son choix) :

A 2½ tasses de purée de navets ajouter 1 c. à tb. de sucre — 4 c. à tb. de beurre, sel, poivre ; un oignon haché finement. Joindre les jaunes de deux œufs et monter les blancs en neige et incorporer délicatement au premier mélange. Cuire dans un plat graissé à 375° — 20 minutes environ. Servir en retirant de la chaleur avant qu'il ne s'affaisse.

Tomates farcies (ou autres légumes tels : aubergines, etc.) :

Enlever une tranche sur les tomates. Les vider, saler, poivrer, déposer au fond une noisette de beurre, puis casser un œuf et le verser dans chaque tomate. Déposer sur une tôle beurrée et cuire à four de 350°. (Ce qui est enlevé du légume ira avec avantage dans une soupe.)

Sauce épiciée aux tomates :

Faire revenir l'oignon et ¼ de gousse d'ail écrasé dans quelques cuillerées à table de gras (huile) — 2 tasses de tomates — une feuille de laurier — 3 clous de girofle — quelques gouttes de Tabasco (sauce de commerce) — sel et poivre. Cuire 10 minutes.

Sauce blanche (Béchamel) :

2 c. à tb. de beurre fondu avec 2 c. à tb. de farine et délayé avec 1 tasse de lait. — Cuire jusqu'à épaississement au bain-marie.

Piments farcis aux pâtes alimentaires (peut se faire au riz) :

Couper en deux des piments verts — enlever les graines — les cuire quelques minutes à l'eau bouillante. Egoutter. — Cuire le macaroni ou toute autre pâte alimentaire à l'eau bouillante également. Préparer une sauce blanche et l'ajouter aux pâtes. Assaisonner. Remplir les cassolettes de cette préparation. Recouvrir de fromage râpé et gratiner au four 10 minutes.

Crêpes au gruau (peut se faire au riz, etc.) :

$\frac{1}{2}$ tasse de farine — 1 c. à thé de poudre à pâte — $\frac{1}{2}$ tasse de lait — 1 œuf — 2 c. à tb. de sucre. — Ajouter une tasse de gruau (pour avoir une tasse de gruau, il faut cuire $\frac{1}{4}$ de tasse d'avoine dans 1 tasse d'eau bouillante salée). — Un reste peut être employé avec avantage. — Cuire quelques cuillerées à la fois dans un poêlon graissé.

Aspics de légumes :

2 c. à tb. de gélatine sans saveur gonflée dans $\frac{1}{2}$ tasse d'eau froide — 3 tasses de jus de tomates — 1 c. à thé de sucre — 1 c. à thé de moutarde préparée ; joindre à 6 c. à tb. de mayonnaise 9 onces de fromage en crème. Assaisonnements. — Chauffer 1 tasse de jus pour fondre la gélatine. Mêler au tout pour que la gélatine soit dispersée dans tout le mélange ; puis joindre 1 tasse de macédoine de légumes. Faire prendre au frais.

Oeufs farcis :

6 œufs cuits dans la coquille. Ecailler, couper dans le sens de la longueur. Enlever une tranche mince en dessous juste pour qu'ils ne penchent pas. Enlever les jaunes, les passer au tamis à main en s'aidant d'une cuillère. Saler et poivrer. Ajouter 1 c. à tb. de beurre ramolli, 2 c. à thé de persil haché, 4 c. à tb. de lait, une tranche d'oignon finement coupé. Une pâte de poisson (ou de jambon, un jour gras) à raison de $\frac{1}{2}$ tasse peut-être de la préparation. Farcir les œufs de ce mélange. Déposer dans un plat allant au four. Verser $1\frac{1}{2}$ tasse de sauce au goût. Cuire 5 minutes dans un four de 350°.

Pâte à biscuits pour préparation salée (poisson — viande) :

$1\frac{1}{2}$ tasse de farine à toute fin — 1 c. à tb. de poudre à pâte — sel — 1 c. à thé de crème de tartre — $\frac{1}{2}$ tasse de gras divisé dans ce mélange à l'aide de deux couteaux et verser $\frac{1}{3}$ de tasse de lait pour réunir la pâte : enfariner et étendre.

Curiosités

Un ingénieur, voulant démontrer l'influence des couleurs dans la vie courante, organisa récemment un dîner original. Les mets, comme les boissons, étaient de premier choix, mais des ampoules spéciales supprimaient toutes les couleurs, sauf le vert et le rouge.

Les invités arrivèrent pleins d'entrain. Les biftecks qu'on leur présenta étaient d'un gris blanchâtre, les céleris d'un rose vif, les salades d'un violet sombre et les petits pois noirs comme du caviar. Le lait était rouge sang et le café d'un jaune écœurant.

La majeure partie des invités ne put rien avaler. Ceux qui mangèrent furent malades...

L'expérience, sinon le dîner, fut un succès complet.



Par Jean-Marie MASSÉ, M.A., L.S.P.

répond à cette question :

les enfants doivent-ils

Que de réponses ont été données à cette question ! « Des oui, des non, des « oui-non », des « non-oui », etc. ; « les enfants ne savent rien faire ; ils cassent tout ; ça va plus vite tout seul... » entend-on souvent répéter. Ou encore : « Il faut que les enfants travaillent, ils coûtent assez cher, etc. »

Toutes ces expressions d'opinions, émises au hasard des conversations souvent à bâtons rompus et sans la prétention d'être définitives, présentent le problème sous un aspect faux et rendent parfois toute solution impossible.

Les uns semblent avancer que les enfants ne doivent pas aider, le mot « aide » étant pris dans le sens de « travail » réservé aux adultes ; les autres affirment que les enfants doivent aider, le mot « aide » étant pris dans le sens de « rendement monnaie ».

On oublie qu'il ne s'agit pas de ce que les enfants « savent faire » ou « ne savent pas faire » et qu'il ne peut pas s'agir et qu'il ne s'agit pas non plus de « rendement ». Et même si cela devait entrer en ligne de compte un tant soit peu, la question n'est pas là et elle s'avère plus importante parce qu'elle s'élève au palier de l'éducation.

Pour éduquer un enfant, il faut le connaître. Pour le connaître, il faut observer ses diverses « activités ».

Or, toutes les activités de l'enfant contribuent à sa formation et à son

éducation, et « l'aide » à la maison n'est rien d'autre qu'une « activité », soit spontanée, soit imposée et ordinairement dirigée, et c'est assez improprement qu'on la désigne sous le nom de travail. Quoi qu'il en soit, cette « aide », cette « activité » ou ce « travail » nous permet de « saisir » sur le vif : les réactions, les réflexes, le comportement et les tendances de l'enfant. Sans ces renseignements, comment pourrions-nous l'orienter vers l'acquisition progressive d'un « Moi » bien équilibré, harmonieux et pleinement conscient de ses responsabilités envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables ?

En conséquence, les parents ont non seulement le droit, mais le devoir strict d'exiger l'aide de leurs enfants.

Et maintenant, s'il est clairement établi que les enfants doivent aider à la maison, il peut être pratique de se demander : « A quel âge et comment ? » Ces deux questions peuvent se fondre l'une dans l'autre, tant il y a corrélation entre ces deux termes, au stade de la pré-adolescence.

Ajoutons cependant qu'il serait illusoire de fixer un âge précis tant sont nombreuses et souvent importantes les différences individuelles. Disons, pour établir une moyenne, que cette « aide » peut commencer vers l'âge de deux (2) ans, et même avant.

Oh ! ne criez pas au scandale, mais souvenez-vous plutôt de cette parole : « Certain âge accompli, L'étoffe est imbibée, l'étoffe a pris son pli ».

Il n'est donc jamais trop tôt pour commencer l'éducation d'un enfant.

Un exemple illustrera cette assertion.

Bébé a deux ans à peine. Il n'est ni sourd, ni muet. Il comprend ce qu'on lui dit. Ce soir, à table, il échappe ou il jette sa cuillère par terre.

Allez-vous vous précipiter pour la ramasser ? quitte à ne rien dire, à le réprimander ou même à lui infliger une

dre « aux autres » (habitude que même des adultes conservent depuis leur enfance) au lieu de lui apprendre à reconnaître ses torts.

Parfois aussi, la curiosité de l'enfant le pousse à examiner les objets sous tous leurs aspects et ceci l'amène à détruire et à briser. Il n'y a pas là méchanceté. Souvent, au contraire, cette curiosité peut devenir très précieuse. Aussi, faut-il, si l'on est fâché parce qu'il a brisé quelque chose, éviter les « absolus » : « Tu es ceci, tu es cela, tu n'auras jamais plus rien, etc. » L'enfant doit faire son expérience et « l'ex-

aider à la maison ?

correction ? Ou encore, allez-vous lui faire ramasser sa cuillère ?

Croyez-le bien, la question n'a rien de banal et la réponse n'est pas si facile. Pour agir sagement, il faut connaître cet enfant, savoir comment il a agi, pourquoi il a agi ainsi, et quelle sera la portée du geste que vous allez poser, étant donné le caractère de l'enfant, sa sensibilité, son comportement habituel, etc.

Sur ce, disons quelle aide nous pouvons attendre de l'enfant :

A) — Qu'il *s'aide lui-même*.

B) — Qu'il *aide les autres*.

A) — Qu'il *s'aide lui-même*

C'est sans contredit, la première opération qu'il faut enseigner avec patience et bonté, et c'est aussi la première opération qu'il faut *exiger* avec fermeté et ténacité.

L'enfant doit *s'aider lui-même* :

a) ne pas briser ce qui lui appartient.

Parfois, l'enfant brise des choses pour se « venger ». Se frappe-t-il sur une chaise, il veut la « taper ». Il faut montrer à l'enfant que c'est lui, et lui seul, qui est responsable de l'accident. La chaise n'a pas bougé. Agir autrement, c'est habituer l'enfant à s'en pren-

dre à ceux qu'elle brûle ».

Cette tolérance et cette compréhension ne doivent cependant pas exclure la nécessité d'expliquer à l'enfant son erreur. En plus, il faut que l'enfant subisse les effets de sa maladresse, afin qu'il apprenne à être plus habile. Ne nous empressons donc pas de remplacer le jouet brisé, et n'allons surtout pas dire, si l'enfant pleure : « Ce n'est pas ta faute, s'il est brisé ; ça ne valait rien... ton père va t'en acheter un plus beau ! »

b) se laver, se peigner, prendre soin de ses dents, prendre son bain.

Autant d'opérations que les mamans accomplissent jusqu'à un âge avancé. Evidemment, ça va plus vite, l'on est pressé, et puis, l'enfant le fait mal, etc.

Non. L'enfant doit s'habituer le plus tôt possible à être propre, non par le soin des autres, mais par son propre soin. Que l'enfant s'habitue à avoir de l'ordre, cette qualité fondamentale qui supprime ou prévient la perte de temps, le gaspillage...

c) ranger son linge, broser ses habits, faire son lit ;

d) couvrir ses livres et en prendre soin ;

e) ranger ses jouets et remettre en place tous les objets dont il s'est servi ;

f) chercher ce qu'il a perdu ;

g) se procurer lui-même ce dont il a besoin et qui est à son usage et à sa portée ;

h) en somme, ne pas être dans la maison le monsieur « Je-Ne-Peux-Pas » qui n'a pas le dessein de se bouger tout seul sans appeler sa maman ; qui vous ennuie pour un verre d'eau ; qui n'est pas capable de s'apporter une chaise ; qui ne sait jamais où sont ses choses ; qui est incapable de lacer ses souliers ; qui perd tout ; qui oublie tout ; qui vous redit à la journée longue : « Je ne savais pas, je n'y ai pas pensé », etc., etc.

B) — *Qu'il aide les autres*

On pourrait énumérer tous les petits travaux que l'enfant peut faire, mais nous nous attarderons plutôt à exposer « comment » on peut procéder pour obtenir de l'enfant une coopération consentie, intelligente et formatrice, et c'est peut-être, ici, le point le plus délicat et le plus personnel, tant les méthodes peuvent et doivent varier suivant les individus (enfants et parents), suivant les circonstances (d'âge et de temps) et suivant le milieu où l'on évolue.

Fixons un cadre.

a) *âge de l'enfant*

Il est inutile d'insister sur ce point. Toutefois, comme l'âge, le développement physique et la tâche à accomplir doivent entrer en ligne de compte, il est bon de rappeler que les possibilités d'attention de l'enfant sont à la fois limitées et de courte durée. Un travail soutenu de plus de dix minutes est contre-indiqué avant l'âge de sept ans. L'enfant a constamment besoin de détente. (Essayez, vous, adultes de tenir un poids, de cinq livres seulement, suspendu au bout de votre bras pendant dix minutes.) Si l'enfant peut parcourir des milles et des milles en jouant, essayez de le faire vous suivre sur une distance d'un mille, sans arrêt, et vous constaterez comment il sera fourbu.

b) *éviter les caprices et les sautes d'humeur*

On ne demande pas à un enfant de mettre ordre à ses « choses » parce qu'aujourd'hui, on est de mauvaise humeur, quitte à ne pas s'occuper de lui quand on est de bonne humeur. Non. On doit demander à un enfant d'avoir de l'ordre *tout le temps et toujours*.

Je me souviens un jour d'avoir vu un enfant briser une assiette à la suite d'une désobéissance. Pensez-vous que la maman l'a puni ? Non. « Heureusement que l'assiette ne valait que cinq sous », lui a-t-elle dit. Puis elle ajouta : « Mais si tu m'avais brisé mon plat en porcelaine, tu aurais vu ce que je t'aurais fait ».

Mauvais procédé. L'enfant ne connaît pas la différence et sa faute eut été la même, quel que fût l'attachement de la maman à l'objet brisé. Agir ainsi, n'est pas éduquer un enfant, mais nous « venger » en quelque sorte selon le degré de notre frustration, et non suivant le degré de culpabilité de l'enfant.

Non, ce n'est pas par caprice que l'on doit exiger l'aide de l'enfant et c'est encore moins par caprice qu'il faut lui imposer telle ou telle tâche. « Tu n'as pas été gentille, tu laveras la vaisselle ». Quel meilleur moyen de faire prendre le travail en horreur.

c) *répartition des tâches . . . et justice*

Lorsqu'il y a plusieurs enfants, ce sont souvent les mêmes qui sont toujours de corvée. « C'est si facile d'obtenir d'eux ce qu'on veut ! » Et ne vait-on pas jusqu'à entendre dire : « Lui, il aime ça ! » Pendant ce temps, les autres développent un cruel égoïsme... etc.

Un jour, quelques temps après la mort de son mari, une maman me disait : « C'est étrange, j'ai tout fait pour ce grand garçon. Je lui ai donné plus qu'à tous les autres, et c'est lui qui veut le moins m'aider ». J'aurais pu lui répondre : « Mais, pourquoi vous étonner, vous récoltez exactement



ce que vous avez semé. Vous avez habitué votre enfant à être égoïste et peut-être sans-cœur et vous voudriez retrouver un homme généreux. C'est plutôt cela qui serait étonnant.»

d) *pas de salaire*

Si l'enfant est mal élevé, devenu grand, il croira qu'on lui doit tout. J'en ai connu des grands garçons et des grandes filles qui s'imaginaient « faire vivre » leurs parents parce qu'ils daignaient payer leur pension, depuis qu'ils avaient commencé à travailler au dehors.

Il faut que l'enfant comprenne que le peu d'aide qu'il apporte à la maison n'est rien en comparaison de ce qu'il doit.

Alors, pas de cinq sous ou de dix sous pour faire tel travail. J'ajoute ici cependant que s'il faut bannir l'idée de « salaire », il ne faut pas supprimer l'idée de « récompense ». L'aide de l'enfant doit être un « don » généreux et la « récompense » doit aussi être un

« don » librement consenti. On doit encourager l'enfant, et même généreusement, mais que ce ne soit jamais « un paiement ».

e) *ordres clairs ...
et « compris » de l'enfant*

Souvent nos ordres ne sont pas clairs, du moins pour l'enfant, et alors, l'enfant travaille mal, et s'attire des reproches, quand, en réalité, il a mérité des félicitations. Aussi, quelle déception !

f) *dosage*

Depuis le début, on parle de la nécessité d'exiger l'aide de l'enfant. Nous ne perdons jamais de vue cependant que l'enfant n'est pas un esclave. Il ne faut pas qu'un adulte oublie la différence qui existe entre lui et l'enfant et il ne doit pas se montrer trop exigeant, ce serait un abus.

S'il faut demander à l'enfant « de s'aider lui-même et d'aider les autres », il faut le faire avec mesure, en tenant compte de toutes les circonstances.

g) *confions des responsabilités à l'enfant*

Quelqu'un a dit : « A 12 ans, l'enfant veut en montrer à son père » ; à 15, il dit : « Ote-toi que je prenne ta place » ; à 18 ans : « Veux-tu me montrer comment faire, je ne voudrais pas me tromper » ; beaucoup plus tard, quand le papa n'y est plus : « Ah ! si mon père était là pour m'aider ! »

C'est une boutade sans doute, mais il y a du vrai.

A nous de comprendre l'enfant. Rien ne l'encourage plus que de se sentir « quelqu'un » qui est assez « grand » pour « faire tout seul ».

Confions donc des responsabilités à l'enfant. Qu'elles ne soient ni trop grandes ni trop petites. Dans un cas, elles conduiront à un échec, et dans l'autre, il croira qu'on le prend pour « un bébé ».

h) *travail bien fait et... jusqu'au bout*

Ne nous contentons pas de travail mal fait, non terminé ou bâclé.

Vous en avez connu de ces gens qui touchent à tout et ne terminent rien. On les appelle parfois des « ratés ». Leur faillite ne provient pas du fait qu'ils n'ont pas « tout » pour réussir. Elle provient ordinairement d'un manque de synchronisation et de constance. C'est aussi le résultat d'une éducation de base mal orientée ou commencée trop tard.

Exigeons donc que les enfants « finissent » ce qu'ils commencent et qu'ils fassent bien ce qu'ils font.

Monique a mal balayé ! « Une autre fois, tu recommenceras », dit la maman. Mais, Monique sait que ça fait dix fois que maman dit la même chose, et qu'elle ne recommence jamais. Evidemment, faire recommencer, c'est long... et il faut surveiller... alors, on ne recommence jamais, mais tout est toujours à recommencer, parce que c'est toujours mal fait. Et ainsi va la vie !

Si au départ, on avait exigé du travail bien fait... quelle différence !

i) *former... ne pas briser*

Le but à atteindre dans cette « coopération » de l'enfant est sa formation. Méfions-nous de briser l'enfant. Que tout tende à l'épanouissement de cet être dont Dieu nous a confié la garde.

Ne perdons jamais de vue que l'enfant n'est ni un pantin ni une statue que l'on change de niche ou de piédestal à chaque anniversaire, quitte à en hausser la base d'un degré, une fois par 365 jours, jusqu'à ce qu'il ait atteint la « hauteur » qu'on a rêvée pour lui. Ce genre « d'élévation » n'a jamais conduit personne au sommet.

Non, l'éducation n'est pas une métamorphose. C'est une lente évolution, et tous nos actes projettent leurs répercussions dans la conscience claire ou dans la conscience obscure, labyrinthe où prennent forme et s'enracinent des habitudes, tout comme s'élabore une manière de voir, de sentir et de penser.

Chez l'enfant, contrairement à ce qui se passe chez l'adulte, l'acte précède la conscience. Il est donc important d'obliger l'enfant à poser des actes qui contribueront à sa formation. Mais en définitive, n'allez-vous pas vous écrier : « Ça n'est pas facile d'élever les enfants ! » Et non, ça n'est pas facile et combien de gestes de parents et même aussi de maîtres créent chez l'enfant des complexes qui, comme des stigmates, marqueront sa vie.

Toutefois, n'allons pas nous effrayer inutilement, nous qui avons des enfants. L'amour que nous leur portons compense pour bien des impatiences, bien des maladresses. Quand l'enfant se sent aimé, que de choses ne peut-il pas pardonner ? Et d'ailleurs, il n'est pas prouvé que la majeure partie de nos procédés ne soit pas adéquate, quand on agit avec honnêteté, droiture et conscience. L'expression « agir en bon père de famille » n'est-elle pas consacrée par les siècles ?



Un conseil, Madame.

QUEL MALHEUR, LA MAYONNAISE EST RATÉE !

Vous avez préparé un délicieux petit souper. Vos invités ne vont pas tarder à arriver et dans votre précipitation vous n'avez pas pris toutes vos précautions pour réussir la mayonnaise, **elle tourne, se coagule**. Ne recommencez pas, le malheur est réparable en quelques secondes.

Prenez un autre bol dans le fond duquel vous versez un peu de vinaigre bouillant. A cela ajoutez petit à petit, en **battant très fortement** la mayonnaise ratée. Soyez patiente, battez sans arrêt, vous arriverez ainsi rapidement à « rattraper » la mayonnaise.

LAIT BAPTISÉ ?

Pour savoir si le lait a été « mouillé » ou « baptisé », trempez-y une aiguille



suite de la page 44

Les enfants doivent...

Si nous procédons avec intelligence et bonté, nous habituerons l'enfant à la générosité, au savoir-faire, à la « débrouillardise ». Nous lui communiquerons le goût du travail ; nous l'habituerons à l'obéissance ; nous lui inculquerons le sens de l'ordre et de la propreté ; il prendra conscience de sa responsabilité.

Alors, nous n'aurons plus à demander à l'enfant *d'aider* à la maison. Sa collaboration nous sera assurée.

à tricoter bien sèche. Si en la retirant elle est blanchie et qu'une goutte reste en suspens au bout, le lait ne contient pas d'eau.

* * *

Vos vêtements, surtout ceux de teinte foncée, se lustrent rapidement, soit à l'usage soit au repassage. Pour éviter cet inconvénient, il vous suffira de brosser, dans le sens du tissage au moyen d'un mélange composé de 4/5 d'eau et de 1/5 d'ammoniaque. Utilisez une brosse dure, puis rincez à l'eau claire, avec un chiffon. Mettez un linge propre sec et repassez à l'endroit sans sécher complètement le tissu. Posez-le sur un cintre et laissez-le sécher à fond.

* * *

Votre fourrure a été mouillée. Laissez-la bien sécher loin d'une source de chaleur et étalez-la sur une planche. Quand elle sera complètement séchée, saupoudrez-la de paillettes d'acide borique (en vente dans toutes les pharmacies). Laissez reposer au moins 10 heures, secouez bien et frottez ensuite légèrement dans le sens du poil.

* * *

Quand vous avez épluché des oignons, vos doigts portent des taches brunes. Mouillez-les à l'eau chaude avant de les savonner ; le savon, en effet, fixe ce genre de taches. Lavez-vous, savonnez-vous et, si les taches persistent, frottez-les à la pierre ponce ou avec un demi-citron.

* * *

Si vous avez renversé du liquide sur votre tapis, un bon conseil, ne laissez pas la tache sécher ainsi, car elle marquerait le parquet ou le linoléum sous le tapis. Intercalez entre eux une double épaisseur de papier journal qui absorbera l'humidité.



O. N. F.

De l'instruction pour nos filles !

Plus d'école pour Denise !

— « Comme ça, votre fille ne retourne pas à l'école, en septembre ! »

— « Denise a 15 ans, Madame Joly !... et elle veut travailler... A la manufacture, elle aura sa place, et on lui donnera \$20.00 par semaine ! Cela va nous aider ! Votre Rita retourne-t-elle ? »

— « Oh, oui ! Mon mari y tient. Il veut qu'elle fasse sa douzième année. D'ailleurs, il veut donner aux enfants la meilleure instruction possible. »

— « Je comprends cela pour un garçon ! Mais les filles n'ont pas besoin d'un gros bagage d'instruction pour se marier et élever des enfants. »

— « André et moi tenons à ce que tous nos enfants, garçons et filles, aient tous une bonne instruction. Pour ce qui est de Rita, elle veut faire une garde-malade, elle a besoin de sa douzième année, nous l'encourageons ! Cela demande des sacrifices, c'est sûr, mais elle suivra sa vocation. »

— « Chez nous, nous poussons nos deux garçons. Pour ce qui est des filles... Jeanne travaille depuis l'âge de 15 ans et Denise veut suivre son exemple. Nous les laissons faire. Un garçon a besoin d'un métier... mais, une fille ? »

Un métier pour nos filles

— « Une fille, aussi, Madame Roy ! car il ne faut pas oublier qu'un bon nombre de filles resteront célibataires et il est bon qu'elles puissent gagner honorablement leur vie. Celles qui se marient ont tout avantage d'avoir, également, une bonne instruction ou une carrière. Justement, une amie religieuse, professeur dans un institut familial, me racontait le fait suivant : l'une de ses anciennes élèves,

ÉMILIA LACROIX

mariée depuis quelques années, doit voir à gagner la subsistance de sa famille, depuis que son mari est devenu invalide. Il paraît qu'elle se fait un revenu intéressant en faisant des gâteaux de fantaisie et ce, sans sortir de son foyer où elle doit voir à son époux et à ses enfants. Elle est une diplômée de l'Institut Familial et son cours lui sert aujourd'hui. Une autre, devenue veuve, gagne la subsistance de ses deux enfants... Elle est professeur d'art ménager et peut continuer à s'occuper de son foyer et de l'éducation de ses petits. »

Réflexions sur cette conversation

Nous avons surpris cette conversation de nos deux voisines. Nous ne résistons pas à l'envie de tirer nos conclusions.

Il est vrai que, dans la masse, il y a tendance à négliger l'instruction des filles sous ce prétexte fallacieux que pour tenir une maison, plaire à un mari, élever des enfants, un bagage étendu de connaissances n'est pas nécessaire.

Madame Joly a raison ! Combien de filles resteront célibataires et devront voir à gagner seules leur vie. Un métier est un atout pour elles dans cette lutte pour le pain quotidien.

Ajoutons aussi que la jeune fille, arrivant au mariage, nantie d'une solide instruction et de connaissances variées, a une dot appréciable dans la corbeille de mariage. Elle sera plus en mesure pour conduire sa barque. Son époux et ses enfants profiteront de ses connaissances.

Il arrive souvent qu'à la suite d'épreuves : mort ou maladie du conjoint, l'épouse est appelée à assurer la sécurité matérielle du foyer par un salaire. Nous avons connu de ces personnes qui ont réussi à gagner le pain du foyer en reprenant leur métier de sténographe, de garde-malade, de couturière.

C'est pourquoi les parents devraient réfléchir avant de retirer leurs filles des écoles, à 14 ou 15 ans. Des sacrifices s'imposent pour eux. Ils ne doivent pas considérer les quelques piastres qu'apportera le salaire de leur enfant, mais considérer plutôt la nécessité de lui assurer une formation, la plus complète possible, pour faire face à la vie.

Les parents doivent orienter leurs filles vers des carrières qui favorisent le développement de leurs aptitudes proprement féminines. Nous recommandons, en particulier, les cours des Instituts familiaux qui, outre l'initiation aux arts et industries domestiques, comportent une culture générale, familiale et sociale.

Nos hôpitaux, nos crèches offrent aux jeunes filles qui s'intéressent aux malades, aux enfants, des cours d'infirmière, de garde-bébé. Les jeunes qui ont du goût pour la couture, les divers travaux de bureau, peuvent trouver dans des écoles spécialisées la formation nécessaire.

Pour des parents consciencieux, ce qui importe avant tout dans l'orientation de leurs filles, ce n'est pas le gain immédiat, mais l'assurance d'un avenir heureux dans une carrière qui réponde aux aptitudes et aux goûts de leurs enfants.

Un conseil, madame.

LES QUALITÉS D'UN BON BIFTECK :

Lorsque vous commandez un bifteck chez le boucher, n'acceptez pas qu'il vous serve n'importe quelle pièce, soyez au courant, exigez le morceau que vous désirez.

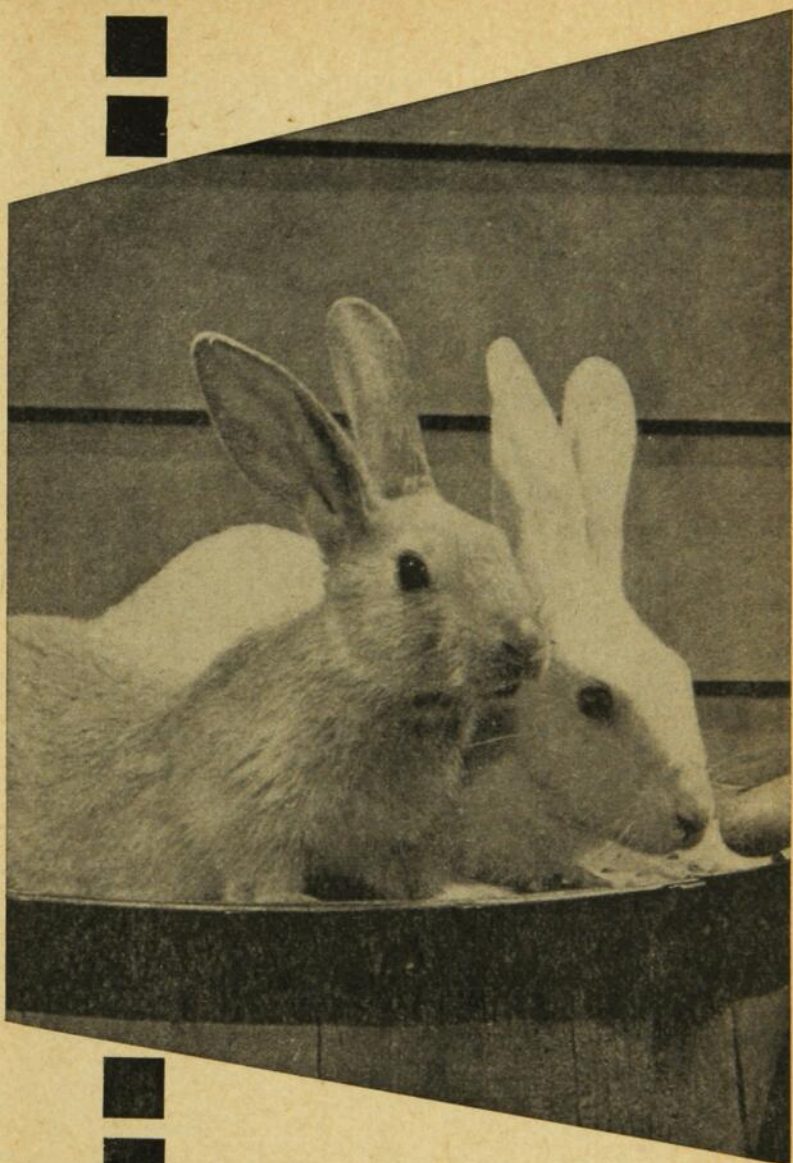
Pour un bifteck tendre : demandez un morceau de **filet** ou du **contre-filet** ou encore un **entrecôte au filet**.

Le boeuf de bonne qualité doit être : de chair ferme ; d'un beau rouge sain, légèrement marbré ; il doit avoir une graisse jaune clair, ferme mais douce au toucher.

Si vous faites découper les tranches par le boucher, demandez-lui des tranches d'un pouce d'épaisseur environ. En suivant ces quelques suggestions vous pourrez être assurée de servir une viande tendre, savoureuse, qu'il vous suffira de bien préparer.

MIEUX VAUT ÉVITER DE SALIR

Voici un petit truc bien simple mais ignoré de beaucoup de ménagères, pour empêcher l'eau de cuisson des pommes de terre de s'enfuir de la casserole. Quand vous mettez les pommes de terre sur le feu, votre poêle est encore tout propre, mais le restera-t-il longtemps ? — Oui, si au moment de l'ébullition vous pensez à mettre une petite noix de beurre dans la casserole. Par ce simple petit truc, l'eau ne débordera plus et ne salira plus votre poêle.



O.N.F.

AVRIL

1 L	S. Hugues	11 J	S. Léon le Grand	22 L	SS. Soter et Caïus
2 M	S. François de Paule	12 V	N.-D. des Sept Dou- leurs	23 M	S. Georges
3 M	S. Richard	13 S	S. Herménégilde	24 M	S. Fidèle
4 J	S. Isidore, D.	14 D	S. Justin Les Rameaux	25 J	Litanies Majeures
5 V	S. Vincent Ferrier (1er vendredl)	15 L	S. Maxime	26 V	N.-D. du Bon- Conseil
6 S	S. Marcellin (1er samedi)	16 M	S. Benoît Labre	27 S	S. Pierre Canisius
7 D	S. Saturnin Dim. de la Passion	17 M	S. Anicet	28 D	S. Paul de la Croix Quasimodo
8 L	Ste Perpétue	18 J	Jeudi Saint	29 L	S. Marc, évangéliste
9 M	S. Marcel	19 V	Vendredi Saint	30 M	Ste Catherine de Sienne
10 M	S. Michel des Saints	20 S	Samedi Saint		
		21 D	S. Anselme Pâques		

Le vulgaire croit que la science est faite pour construire des aéroplanes et des machines à calcul ; le penseur et le chrétien estiment qu'au contraire nos engins ont pour rôle, utilisant momentanément l'esprit, de procurer ensuite la libération et de le rendre à sa destinée, qui est la communion désintéressée de tous les êtres, le commerce spirituel avec soi-même, avec ses semblables et avec Dieu.

A.D. Sertilanges, o.p.

AVRIL

LUNE

Premier quartier.....	7
Pléine lune.....	14
Dernier quartier.....	21
Nouvelle lune.....	29

TEMPÉRATURE

1-3	Pluvieux — Vents légers
4-7	Incertain — menace de pluie
8-12	Plus clair — Moins humide
13-17	Beau — assez doux
18-21	Ensoleillé — Très beau
22-25	Vents légers — un peu plus froid
26-27	Très humide — Nuageux
28-30	Modérément chaud

MAI

1 M	S. Joseph, ouvrier	11 S	SS. Philippe et Jac- ques — Notre-Dame de la Miséricorde	21 M	S. Hospice
2 J	S. Athanase	12 D	SS. Nérée et Achille 3e Dim. après Pâ- ques	22 M	Ste Rita
3 V	Inv. de la Ste-Croix (1er vendredl)	13 L	S. Robert Bellarmin	23 J	S. J.-B. de Rossi
4 S	Ste Monique (1er samedi)	14 M	S. Boniface	24 V	N.-D. Auxiliatrice
5 D	S. Pie V 2e Dim. ap. Pâques	15 M	S. J.-B. de la Salle	25 S	S. Grégoire VII
6 L	S. Jean devant la Porte latine	16 J	S. Isidore, laboureur	26 D	S. Philippe de Néri 5e Dim. ap. Pâques
7 M	S. Stanislas	17 V	S. Pascal Baylon	27 L	S. Bède le Vén. Les Rogations
8 M	App. de S. Michel	18 S	S. Venant	28 M	S. Augustin Les Rogations
9 J	S. Grégoire de Na- zianze	19 D	S. Pierre Célestin 4e Dim. ap. Pâques	29 M	Ste Madeleine de Pazzi Les Rogations
10 V	S. Antonin	20 L	S. Bernardin de Sienne	30 J	L'Ascension
				31 V	Royauté de Marie

MAI**LUNE**

Premier quartier.....	6
Pleine lune.....	13
Dernier quartier.....	21
Nouvelle lune.....	29

TEMPÉRATURE

1-4	Très beau — plus chaud
5-10	Averses locales
11-13	Incertain — Plus doux
14-19	Vents frais
20-23	Un peu plus chaud
24-27	Nuageux — Orages fréquents
28-31	Temps frais

« Nos relations avec les autres sont une toile que nous tissons nous-mêmes et qui vaut selon le coup de navette et le fil. On trouve de l'amitié quand on sait en donner ; on la conserve quand on en remplit les devoirs et se défie de ses pièges. Nos amitiés, nos rapports familiaux, heureux ou malheureux, ne sont que nos propres vertus ou nos propres défauts qui prennent corps, puis déroulent leurs conséquences. »

(Extrait de « *La joie* »
d'Yvonne Estienne)

JUIN

1 S	Ste Angèle de Mérici (1er samedi)	10 L	Ste Marguerite	21 V	S.-Louis-de-Gonzague
2 D	Cœur très pur de Marie Dim. ap. l'Ascension	11 M	S. Barnabé	22 S	S. Paulin Prodige des yeux
3 L	Ste Clothilde	12 M	S. Jean de S. Facond Quatre-Temps	23 D	2e Dim. ap. la Pentecôte
4 M	S. François Caracciolo	13 J	S. Antoine de Padoue	24 L	S. Jean-Baptiste
5 M	S. Boniface	14 V	S. Basile le Grand Quatre-Temps	25 M	S. Guillaume
6 J	S. Norbert	15 S	Ste Germaine Cousin — Quatre-Temps	26 M	SS. Jean et Paul
7 V	S. Robert (1er vendredi)	16 D	S. François Régis La Trinité	27 J	S. Ladislas
8 S	S. Médard	17 L	S. Avit	28 V	S. Irénée Sacré-Cœur
9 D	SS. Prime et Félicien Pentecôte	18 M	S. Ephrem	29 S	SS. Pierre et Paul
		19 M	Ste Julienne	30 D	3e Dim. ap. la Pentecôte
		20 J	S. Sylvère Fête-Dieu		

**Qui veut lui jeter
la première pierre ?**

« Je veux, je veux que tu m'aimes... »
et l'homme, les yeux clos, suit la
chanson des lèvres,

l'homme qui a trop bu parce que nul
ne l'aime.

Oh ! la mauvaise raison
bonhomme que voici agenouillé
soudain

près de la machine à musique !
Il agrippe au meuble qui chante
ses doigts noueux rongés par les
métaux,

il sourit doucement à des notes qu'il
voit passer ainsi que des oiseaux.

Qui veut lui jeter la première pierre ?

(Poème pour les ouvriers

et pour les autres). Louis Rocher

JUIN**LUNE**

Premier quartier.....	5
Pleine lune.....	12
Dernier quartier.....	20
Nouvelle lune.....	27

TEMPÉRATURE

1-2	Ensoleillé — Plus chaud
3-5	Vents légers — Averses
6-9	Chaleur humide écrasante
10-13	Chaleur continue — Beau
14-19	Risques d'orages
20-23	Plus frais — Temps clair
24-28	Chaleur humide — Averses
29-30	Très beau — Plus chaud.

le Dimanche de *Quasimodo*

Par Dom FLICOTEAUX, o.s.b.

Ce premier dimanche après Pâques, nommé dimanche de *Quasimodo*, à cause du premier mot de l'Introït, était autrefois appelé, en France surtout, « Pâques closes ». Ce dimanche, en effet, n'appartient plus proprement aux solennités pascales. Il inaugure une nouvelle semaine. En la veille de ce dimanche, le samedi appelé *in albis*, les néophytes qui, jadis, avaient été baptisés dans la nuit de Pâques quittaient les robes blanches dont ils avaient été revêtus aussitôt après leur baptême et reprenaient leurs vêtements ordinaires. Il s'agissait dorénavant pour ces nouveaux chrétiens de mettre en pratique la foi de leur baptême dans une société dont les mœurs demeuraient encore profondément imprégnées de paganisme. Aussi importait-il d'affermir ces fidèles de fraîche date dans la foi de Celui dont ils devaient devenir, à leur tour, de véritables témoins et de vaillants apôtres. C'est pourquoi l'Eglise, dans sa liturgie du dimanche de *Quasimodo*, se plaît à souligner l'importance primordiale de la foi dans la vie chrétienne.

* * *

Le lieu choisi pour la célébration de la messe stationale de ce dimanche n'était pas quelque grande basilique de Rome, mais un très modeste sanctuaire



érigé en dehors de la ville sur la tombe de saint Pancrace, un enfant d'une douzaine d'années qui, par son martyre, avait rendu au Christ le témoignage de sa foi.

Déjà, dans l'épître de la messe, nous entendons l'apôtre saint Jean proclamer la victoire remportée sur le monde par la foi. Mais l'intérêt liturgique du dimanche de *Quasimodo*, se concentre très spécialement sur l'évangile du jour et la conclusion qui en découle pour tous les chrétiens. Il est normal, puisque nous sommes le huitième jour après Pâques, que l'Eglise nous donne lecture de la page où saint Jean nous rapporte lui-même la scène dont il fut

et la victoire de la foi.

témoin huit jours après la résurrection du Sauveur. En effet, au soir de Pâques, le Christ s'était manifesté à ses apôtres réunis dans le Cénacle de Jérusalem. Mais saint Thomas, qui n'avait pas assisté à cette manifestation, se refusait à croire que Jésus était ressuscité. Or, huit jours plus tard, tandis que les disciples étaient de nouveau réunis dans le Cénacle et Thomas avec eux, le Christ leur apparut et, s'adressant à l'apôtre récalcitrant, lui dit : « Mets ici ton doigt et vois mes mains ; approche aussi ta main, mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule mais fidèle ». Saisi d'émotion, Thomas ne put répondre à Jésus que ces deux mots : « Mon Seigneur et mon Dieu ».

* * *

La brève exclamation de l'apôtre en présence du Christ ressuscité exprime

admirablement, en sa brièveté, la foi telle que nous devons la professer nous-mêmes, la foi de notre baptême. Il convient, en effet, de considérer la foi chrétienne, non pas tant comme la croyance à la vérité d'une doctrine, d'un enseignement moral ou religieux, que, d'abord et surtout, comme notre adhésion personnelle à la personne même de Jésus, en qui nous reconnaissons notre Seigneur et notre Dieu.

Croire en Jésus Seigneur et Dieu, c'est évidemment croire à sa résurrection ; c'est du même coup, croire à sa filiation divine, à son Evangile, à toute son œuvre, donc à l'Eglise et aux enseignements de l'Eglise. C'est, par conséquent, reconnaître les droits que, par son sacrifice, le Rédempteur a acquis sur nous et la dépendance totale où nous sommes envers lui. Puisqu'il est le Seigneur, il est le Seigneur de tous et de chacun, il est « Notre Seigneur » comme nous aimons à l'appeler avec non moins de tendresse que de profonde révérence. Mais nous ne pouvons reconnaître le Christ comme « Notre Seigneur » sans nous assujettir entièrement à lui, sans nous plier à tous ses vouloirs, sans accomplir sa loi, sans lui faire l'hommage de notre âme et de notre activité, l'hommage de notre corps et de tous ses membres.

Puisque, comme les chrétiens des premiers siècles, nous vivons dans une société qui, à bien des égards, est devenue païenne dans son esprit et dans ses mœurs, il importe aujourd'hui, plus que jamais, d'entretenir et de cultiver notre foi, par une connaissance toujours plus profonde de Celui qui en est l'objet, le Christ Jésus. Etant données les circonstances, il est de plus en plus nécessaire, pour préserver notre foi et pour en vivre, de fréquenter les sacrements dont le but est précisément de développer les effets du baptême. Il faut aussi qu'en vrais témoins du Christ, nous fassions rayonner autour de nous la foi que nous professons par la pureté de nos mœurs et la dignité de notre vie chrétienne.



par
BÉATRICE CLÉMENT

Sept heures du matin. Il fait déjà clair, mais on entend rien. Rien... Tout le monde doit dormir à cette heure-ci. Tout le monde ? Non. Dans la chambre des petites filles, on ne dort plus ; ces demoiselles sont déjà éveillées. Elles chuchotent, elles rient tout bas.

Les voici qui se lèvent, qui enfilent robes de chambre et pantoufles et, sans bruit, à la queue leu leu, sortent de la pièce. Nicole va devant à pas feutrés. Suzette la suit, tenant la petite Isabelle par la main. Isabelle pouffe de

rire. Nicole se retourne, lui fait les gros yeux. Suzette se penche, lui souffle à l'oreille :

— Chut ! pas de bruit ; il ne faut pas éveiller papa.

Le trio s'arrête devant la chambre des garçons :

— René ! Luc ! êtes-vous éveillés ? murmure Nicole, grattant à la porte.

— Hroooooonph... hroooooonph... répondent les jumeaux.

— Ce que ça ronfle des garçons ! fait Suzette, dédaigneuse.

— Entrons, décide Nicole ; il faut leur parler tout de suite.

— Tout de suite, répète Isabelle, que les autres ont surnommée l'Écho.

Doucement, Nicole ouvre la porte. Doucement, doucement. Sur la pointe des pieds les trois petites filles se fauillent dans la chambre.

— René ! Luc ! éveillez-vous.

— Hroooooonph... Hroooooonph...

Suzette va à la fenêtre, tire les rideaux. Le soleil joyeux emplit la pièce.

— René ! Luc ! fini dodo, commande Isabelle.

— AAAAAAAAA, bâillent les garçons.

— Paresseux, gronde Suzette.

— Fainéants ! ajoute Nicole. Elle vient d'apprendre ce mot, qui veut dire paresseux, et avait hâte de s'en servir.

— Aaaaaaa... bonjour, mes soeurs, fait Luc, en s'étirant.

— Aaaaaaa... qu'est-ce que vous voulez, les filles ? questionne René, maussade.

— C'est le premier avril.

— On le savait, grommelle René. Le lendemain du 31 mars est toujours le premier avril. Ce n'est pas une raison pour nous déranger...

— C'est le jour du poisson d'avril, explique Suzette.

— Tiens ! s'exclame Luc, tout à fait éveillé maintenant, nous l'avions oublié.

René disparaît sous les couvertures. Une tignasse brune, deux yeux gris demeurent seuls visibles. Le garçonnet dévisage ses soeurs d'un regard méfiant. Avec les filles, sait-on jamais ? Ces demoiselles ont peut-être quelques tours dans leur sac ? Il ne tient pas

du tout à ce qu'elles se permettent de rire de lui.

— Nous voulons faire courir le poisson d'avril à papa, dit Nicole. Depuis que maman est à l'hôpital, il ne rit plus jamais. Il faut l'amuser.

— L'amuser, répète l'Écho.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? demande Luc.

— Je ne sais pas, avoue Nicole. Je n'ai pas d'idée, pas l'ombre d'une.

— C'est pour ça qu'on vient vous trouver, ajoute Suzette. Les garçons, c'est toujours plein d'idées et de tours. On pensait que vous auriez quelque chose d'amusant à nous proposer.

Bon ! les filles ne songent pas à leur faire de niches ; au contraire, elles réclament de l'aide. Flatté, René sort dessous les couvertures, s'assoit, genoux au menton.

— Dommage, regrette Luc. Si nous y avions pensé hier, nous aurions pu acheter un gros poisson en chocolat.

— Ma tirelire est vide, j'ai pris mes derniers sous pour apporter un bouquet à maman, dit René. Ne parle pas d'achat...

— D'ailleurs, interrompt Suzette, un poisson en chocolat, c'est bon, mais ça n'a rien de bien drôle.

— Bon, pas drôle, répète l'Écho.

— Et puis, c'est trop tard, s'impatientie Nicole. Il faut trouver un bon tour à jouer à papa ce matin ; et le trouver tout de suite avant qu'il ne se lève.

On cherche en silence quelques instants, puis Luc suggère :

— Découpons des poissons en papier ; nous les épinglerons à son paletot quand il sortira.

— Pas très neuve ton idée, s'exclame Suzette.

— Trouve toi-même, des idées neuves, fait Luc, vexé.

Les enfants se regardent perplexes. Ce n'est pas facile de trouver rapidement une drôlerie originale. Suzette propose de découper des tranches de pain en forme de poissons, et d'en faire des rôties. Cette proposition n'enthousiasme pas les autres. René fait la moue. Nicole murmure :

— Euh... peut-être...

Luc dit :

— Des rôties en forme de poisson, ça n'a rien de bien drôle.

Luc dit ça pour se venger de Suzette. Suzette lui tire la langue. Luc riposte en lançant son oreiller. Nicole leur dit :

— Ne commencez pas à vous disputer, cherchez donc plutôt...

— Pas de dispute, fait la voix flûtée d'Isabelle.

Nicole s'adresse à René :

— Tu ne dis rien, toi ; ton imagination sommeille ?

— Et toi, ton inspiration dort ?

— Fini dodo ! intervient Isabelle, que cette discussion fatigue et qui voudrait passer à l'action.

Un éclat de rire met tout le monde d'accord.

Mais un nouveau silence suit ce moment de gaieté. René se creuse la tête, cherche désespérément ; il voudrait tellement que les filles ne soient pas venues le consulter en vain. Il voudrait à tout prix trouver la bonne farce qui fera rire papa, rire à s'en tenir les côtes. La farce qu'on raconterait à maman en allant la voir à l'hôpital. La farce dont on parlerait toute l'année, dont on s'amuserait longtemps, longtemps.

Mais les idées ne viennent pas, il ne trouve rien. Est-ce parce qu'il est encore trop endormi ? Pourquoi aussi, venir à la dernière minute ?...

— Tu n'aurais pas pu penser à ça hier, ou avant-hier ? dit-il à Nicole, en grognant. On ne peut pas inventer des trucs épatants comme ça en cinq secs. Il faut le temps...

— D'habitude, tu as des trucs plein la tête, riposte Nicole. Quand il s'agit de faire une bêtise, tu trouves sans même chercher... Mon Dieu... le temps passe. Papa va se lever bientôt et nous n'aurons rien...

Nicole n'achève pas sa phrase, un cri de colère lui coupe la parole.

— Oh !!! ça, par exemple.

— Mais ?... C'est papa.

— Oh !!! C'est trop fort !

Les enfants se regardent, inquiets. Qu'est-ce qui peut bien fâcher papa à ce point ? Timidement, ils sortent de la chambre et s'aventurent vers le fond du couloir d'où proviennent les exclamations de leur père. Le voici maintenant qui s'avance, sourcils froncés, doigt menaçant.

— Lequel de vous a fait ça ? demande-t-il d'une voix terrible.

— Isabelle pas fait ça, assure la petite sans savoir de quoi il s'agit.

— F... fait quoi ? questionne Nicole, toute malheureuse de voir son père de si mauvaise humeur.

Furieux, dramatique, papa lance :

— La baignoire est pleine de sardines !

(suite à la page 57)

L'âne portant des reliques

*Un baudet, chargé de reliques,
S'imagina qu'on l'adorait ;
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme sien l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur et lui dit :
Maître Beaudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend
Et que la gloire en est due.
D'un magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.*

La Fontaine.

POISSON D'AVRIL

(suite et fin de la page 56)

Hein ! quoi ? Des sardines ?
Stupéfaits, muets de surprise, les
yeux comme des cinquante sous,
les enfants restent un instant figés
sur place.

Puis... c'est la bousculade. Cha-
cun veut être le premier à voir.
En trois bonds, les quatre aînés
atteignent la baignoire... vide !

— Poisson d'avril ! lance papa
joyeux.

— Ho ! s'exclament d'une seule
voix, quatre enfants dépités.

Au lieu de prendre papa, ils se
sont fait prendre ! Nicole est

toute rouge de honte... avoir cru
une folie pareille ! Papa rit, il
rit à se tenir les côtes. Pour une
bonne farce, c'en est une... On
en parlera longtemps. Maman en
rira bien quand papa la lui ra-
contera cette après-midi à l'hô-
pital.

— Poisson d'avril, répète l'Écho.

Pourvu que l'on rie, cela lui est
bien égal de quel côté sont les
rieurs. L'important, c'est de rire,
et elle ne s'en prive pas !

— Poisson d'avril !



Collet garni d'une délicate bordure de dentelle à la fourche

Modèle No 4517-F

Fournitures requises : 1 pelote de fil à crocheter COATS Mercer-Crochet en grosseur 30 blanc, 1 crochet en acier SHIP no 9 de Milward, 1 fourche de 1 1/4 po. de large. La bordure mesure 1 1/2 po. de largeur.

Abréviations : M. en l'air, maille en l'air. Pms, petite maille serrée, Ms, maille simple (simple crochet.)

EXECUTION DU POINT DE FOURCHE :

On se sert du crochet et de la fourche et on tient le crochet de la main droite. Commencer par une boucle, jeter le fil sur le crochet et le passer par la boucle. Tenir la fourche de la main gauche, entre le pouce et l'index, la partie arrondie vers la paume de la main. (Voir les points 1 à 7)

Point 1 : Faire une boucle au bout du fil.

Point 2 : Introduire le crochet dans la boucle et enlacer le fil autour de la branche droite de la fourche (fig. 1).

Point 3 : Saisir le fil avec le crochet, le passer par la boucle, en ayant soin de maintenir la boucle au centre de la fourche (fig. 1).

Point 4 : Tenir le crochet verticalement et tourner la fourche à gauche (fig. 2).

Point 5 : Saisir le fil avec le crochet et le passer par la boucle (fig. 2).

Point 6 : Introduire le crochet dans l'avant de la boucle de la branche gauche (fig. 4).

Point 7 : Saisir le fil avec le crochet et attirer la boucle (il y a deux boucles

sur le crochet), jeter le fil sur le crochet et le passer par les deux boucles.

Répéter les points 4 à 7 jusqu'à ce que la fourche soit recouverte de bouclettes. Faire descendre toutes les bouclettes, rentrer les deux branches de la fourche dans les quatre dernières bouclettes et continuer pour obtenir la longueur désirée, avec un multiple de 5 boucles de chaque côté.

EXECUTION DE LA BORDURE :

Bord intérieur de la bande : Faire une boucle sur le crochet, (prendre 5 boucles avec le crochet et exécuter 1 ms, puis 5m. en l'air) 2 fois; (réunir 5 boucles par 1 ms, exécuter 2 m. en l'air) 7 fois (l'arrondi du collet est formé), * réunir 5 boucles à l'aide d'une ms, puis exécuter 5 m. en l'air. Reprendre de * tout autour du collet et faire l'arrondi de façon à ce qu'il corresponde avec l'autre devant.

Au bout de la bande exécuter 7 m. en l'air, 1ms dans le centre de la bande, 7 m. en l'air, puis continuer le long du bord extérieur comme suit : * (Piquer le crochet dans une boucle — de l'avant à l'arrière — et exécuter une ms) 5 fois, 5 m. en l'air, 1 ms dans la première des 5 ms, 7 ms dans le rond qui vient d'être formé. Reprendre du dernier * jusqu'au bout de la bande, puis 7 m. en l'air, 1 ms dans le centre de la bande, 7 m. en l'air, 1 pms à la première ms du bord intérieur. Arrêter le fil.

Coudre la bande au collet, humecter et repasser.

L'astérisque (*) indique la répétition de la même série de points.

Les points entre parenthèses seront répétés autant de fois qu'il est indiqué.

JARDIN DES VOCATIONS

par M. l'abbé Arthur Delorme, ptre.

Le Pape Pie XI, dans sa magistrale encyclique sur le sacerdoce catholique déclarait que « le premier jardin et le mieux adapté, où doivent comme spontanément germer et éclore les fleurs du sanctuaire, c'est encore toujours la famille vraiment et profondément chrétienne ».

Et pour préciser sa pensée, il énumérait les heureuses influences du foyer sur les vocations. « Quand dans une famille, les parents demandent à Dieu une nombreuse postérité où soit béni le nom de Dieu et qu'ils la reçoivent avec gratitude comme un don du ciel et comme un dépôt



précieux ; quand ils s'efforcent d'inculquer à leurs enfants dès les premières années la sainte crainte de Dieu, la piété chrétienne, une tendre dévotion à Jésus-Eucharistie et à la Vierge Immaculée, le respect envers les lieux et les personnes sacrés ; quand de leur côté, les enfants voient dans leurs parents le modèle d'une vie d'honneur, de travail et de piété ; quand ils les voient s'aimer saintement dans le Seigneur, s'approcher souvent des sacrements, obéir non seulement à la loi ecclésiastique de l'abstinence et du jeûne, mais en outre à l'esprit chrétien de la mortification volontaire ; quand ils les voient prier au foyer domestique groupant autour d'eux toute la famille, afin que la prière en commun monte plus agréable vers le ciel ; quand ils les savent compatissants aux misères du prochain et qu'ils les voient partager avec les pauvres leur riche ou leur modique avoir, il est bien difficile que, tandis que tous les enfants s'efforceront de suivre les exemples des parents, il n'y en ait pas un au moins parmi eux qui n'entende au fond du cœur l'appel du Divin Maître ».

Pour favoriser cette culture des vocations, il n'est pas nécessaire, il n'est même pas à recommander de donner au foyer une atmosphère de monastère ; est-il même souhaitable d'être préoccupés par le problème de l'avenir ? Il suffit en toute rigueur de donner une éducation chrétienne, marquée au coin de la *virilité* et du *surnaturel*.

La meilleure méthode n'est certes pas de suivre le courant le plus en vogue, mais de s'imprégner l'esprit des vérités de notre foi contenues dans les dogmes du péché originel et de notre régénération par le baptême. Ces deux vérités sont à la base de tous les principes d'éducation chrétienne. Les oublier ou les mépriser serait compromettre

la tâche elle-même, et du coup stériliser les germes de toute vocation.

a) *Education virile :*

J.-J. Rousseau fut le père du naturalisme en éducation. Pour lui et pour tous ses nombreux disciples, l'enfant naît bon et c'est la société qui le déforme. De là à faire de l'enfant un dieu, à le laisser à ses propres tendances, il n'y avait qu'un pas, qu'on a vite franchi. C'est l'éducation du laisser-faire adaptée aux circonstances.

La foi nous enseigne au contraire que l'enfant vient au monde entaché par le péché originel qui entraîne après lui le déséquilibre chez les facultés. Le baptême, il est vrai, enlève le péché, mais il ne fait pas disparaître l'anarchie résultant de la perte du don des quatre immunités.¹

Par suite l'enfant, comme tout humain, sera le siège d'un terrible combat. Tout est disjoint chez lui. Sa vie durant il sera astreint à rassembler les diverses pièces de son être. Les passions, l'imagination, tout ce qui est sensible en lui, tenteront de supplanter les facultés maîtresses, l'intelligence et la volonté.

Le but de l'éducation consistera précisément à mettre le plus d'harmonie possible, à assurer une saine hiérarchie entre les facultés : les inférieures soumises aux supérieures et celles-ci à Dieu.

Les moyens d'arriver à cet équilibre seront d'éclairer l'intelligence par une solide instruction et de renforcer la volonté pour lui permettre de maîtriser, sans l'étouffer, la sensibilité qui deviendra dès lors une servante docile et non une maîtresse intransigente.

¹ N.D.L.R. — Le péché originel fit perdre à Adam et Eve, ainsi qu'à leurs descendants, les dons surnaturels et les dons préternaturels, c'est-à-dire : l'immunité de la souffrance, l'immunité de la mort, l'immunité de la concupiscence, l'immunité de l'ignorance.

Pour ce qui est de l'instruction, on peut dire que nos jeunes bénéficient là-dessus d'un enseignement chrétien. L'école surtout leur dispense les lumières nécessaires à la conduite de leur intelligence.

Mais ce qui fait défaut, et cela au dire de tous, c'est l'éducation de la volonté. Trop de nos jeunes enfants sont d'éternels capitulards et abdiquent facilement devant les exigences de la raison. Ils n'ont pas suffisamment la pleine maîtrise de leurs sens, et par suite ils se laissent conduire par le sentiment ou les mauvaises passions. C'est à cette tâche pénible et ingrate que s'armeront les parents conscients de leur devoir.

Ils livreront une guerre acharnée à la mollesse, au caprice, à la sensualité, sachant bien qu'une éducation sans sacrifice, sans renoncement, n'est qu'une parodie, un simulacre de formation et ne prépare que le malheur des enfants.

On n'a jamais entendu dire qu'avec de la pâte de guimauve on avait fait des barres de fer ! De même avec les enfants : des caractères mous, des capricieux, des sensuels n'ont jamais fait des hommes équilibrés, des chefs, des papas modèles, des prêtres, des religieux ou des religieuses.

Evidemment cette éducation de la volonté par l'esprit de sacrifice, exige beaucoup de la part des parents, voire même de l'héroïsme parfois. Il serait si facile de fermer les yeux ; le petit est si jeune encore... plus tard on sévira ! Hélas on oublie « qu'un enfant qui marche sur les pieds de sa maman à cinq ans, à vingt ans, il lui marchera sur le cœur ». On récolte toujours ce qu'on a semé, en éducation comme ailleurs.

b) *Education surnaturelle :*

Ce ne sont pas seulement des hommes que les parents doivent faire

de leurs enfants, ce sont surtout des chrétiens. Le surnaturel, comme toujours ne détruira pas la nature, mais l'aidera. Et l'éducation surnaturelle facilitera la formation purement humaine. Les réalités apportées par le sacrement de baptême l'exigent et le prouvent.

1 — Des parents qui *librement* mettent au monde des enfants, ont le devoir grave, pour être logiques avec eux-mêmes, de se conformer aux exigences de la croissance des enfants. Ils doivent d'abord préserver l'enfant de tout ce qui pourrait nuire à sa croissance, comme le serait la maladie, les instruments dangereux, etc., etc. Ils doivent ensuite le développer tant au point de vue physique, qu'intellectuel en lui assurant la nourriture, le logement... l'éducation, l'instruction, etc., etc.

Les parents qui par négligence refuseraient d'aider leurs enfants à se développer et les laisseraient mourir, seraient tenus responsables de cette mort devant la société et seraient condamnés. Tous nous trouverions cela juste et équitable.

2 — Il en est de même pour la vie de la grâce, la vie surnaturelle. C'est *librement* que les parents amènent leurs enfants au baptistère pour les faire naître à la vie divine. Ils se doivent donc à eux-mêmes et à l'enfant d'aider effectivement cette vie à se développer.

Les parents doivent d'abord, comme pour la vie humaine, préserver cette vie de tout ce qui pourrait lui nuire. Ils auront donc un *devoir grave* d'assainir leur foyer, de le protéger de tous les microbes du péché et même du simple naturalisme. Magazines, journaux, radios, conversations seront filtrés. Ils auront en plus le *devoir grave* de lutter pour assainir la société ambiante en protestant énergiquement contre les modes et les coutumes païennes :

cinéma pervers, grills, boissons, panneaux-réclame indécents, etc., etc.

Cependant leur action portera surtout à nourrir et à fortifier cette vie divine. Pour cela ils n'oublieront jamais cette clef de toute éducation : *l'enfant n'obéit pas, il imite*. Il n'est pas porté naturellement à faire ce qu'on lui dit. Et les parents qui commandent le plus, sont souvent ceux qui ont le plus de difficultés à se faire obéir.

Persuadons-nous au contraire, que si l'enfant n'obéit pas, il fait volontiers ce qu'on lui montre et même plus : tout ce qu'il voit. Aussi les parents chrétiens ne se contenteront pas d'enseigner à leurs enfants leurs devoirs religieux, mais eux-mêmes pratiqueront les vertus chrétiennes, s'approcheront des sacrements, parleront du Bon Dieu comme des chrétiens normaux doivent le faire : pas de sermon, ni parler longtemps à la fois, mais souvent et à propos.

Les parents qui permettent librement à leurs petits de devenir enfants de Dieu et qui se désintéressent par la suite de préserver et de fortifier cette vie et la laissent mourir, sont coupables devant Dieu d'un déicide. *Ils sont des meurtriers !* Et de même que les hommes condamnent à la peine mortelle les parents négligents, ainsi Dieu condamnera à la peine éternelle de l'enfer, ceux qui auront laissé le mal, l'ivraie, croître dans l'âme des jeunes et étouffer ainsi la vie divine ou détruire à jamais les germes de vocations.

c) Face à la vocation :

1 — Dieu n'attend pas seulement des parents la préparation d'un terrain fertile aux vocations, il leur demande aussi d'être aux aguets de la vocation, de lancer la sonde parfois, sans insister et avec une délicate discrétion.

On évitera de critiquer le clergé devant les enfants. Bien plus on

parlera de temps à autre devant eux de la beauté de la vie sacerdotale ou religieuse ; on leur glissera des livres d'histoires intéressantes sur ces sujets ; tous les soirs, à la prière, on aura une pensée spéciale pour les vocations dans la famille... Ce travail est souvent nécessaire, car des vocations s'ignorent ou se perdent, faute d'avoir trouvé quelqu'un pour les éveiller.

2 — Si l'enfant confie à ses parents qu'il veut devenir prêtre ou entrer en religion, ceux-ci seraient bien avisés d'en parler à un prêtre éclairé, pour faire vérifier la solidité de cette vocation et la suivre au besoin.

En dehors de ce cas, les parents devront garder la plus grande discrétion sur cette vocation possible et cela même à l'égard des intimes de la famille. *Surtout ne jamais rappeler à l'enfant, à tout propos, sa vocation, même sous prétexte de le corriger ou de le faire obéir*. Rien de plus funeste ! On arrive souvent ainsi à le dégoûter de sa vocation.

3 — Quand arrivent l'adolescence et les problèmes qui s'en suivent ; les parents veilleront à ne pas être trop sévères. *Trop c'est trop !* Surtout, même sévérité pour tous les enfants.

A ces heures difficiles où souvent s'affaiblissent des vocations, les parents auraient grand intérêt à consulter de temps à autre un prêtre au courant de ces problèmes, pour les aider dans leur lourde tâche.

Conclusion

Nous souhaitons à tous les papas et mamans chrétiens d'avoir la joie de donner un de leurs « petits » au Bon Dieu. Ce sera le couronnement de leur union et l'assurance tangible qu'ils n'arriveront pas à l'heure de la mort, « LES MAINS VIDES ».

Propos de L'Innocent :

Pour les gros

par

Frère Genièvre

Le sort en est jeté. Je prends la défense des gros contre les petits et les moyens.

— D'où vient, Frère Genièvre, ce soudain esprit de croisade, cet enthousiasme ferrailleur pour la confrérie des cent Kilos ?

— D'une petite nouvelle que j'ai trouvée dans la presse, chère madame. Elle m'arrivait, naturellement, d'Amérique. Une quelconque tête de dollar, si j'ose m'exprimer ainsi, proposait aux gouvernements d'établir des impôts sur tous les citoyens qui dépassaient, en hauteur ou en largeur, la norme communément acceptée. Comme ils prennent plus de place que les autres, affirmaient ce successeur du regretté Procuste, il conviendrait qu'ils raquent davantage.

A cette proposition, mon sang n'a fait qu'un tour, ce qui d'ailleurs, vu mes dimensions, représente un joli voyage. Rentrant en moi-même (il y a de la place!) je me suis abandonné à l'indignation et à l'amertume.

La nature m'a fait gros. J'affirme sur l'honneur que je n'y prends aucune peine spéciale et que mes capacités d'absorption en solide ou en liquide ne dépassent pas celles de l'homme quelconque. Mais, sur la place que j'occupe dans un espace à trois dimensions, résolument euclidien, et par les conséquences qu'elle comporte, je subis le martyre de l'obèse et me

trouve donc prêt à sympathiser avec tous les gros de la terre.

La situation du gros, comme disent les existentialistes, offre quelques avantages. Un plein de soupe a je ne sais quel air innocent et inoffensif qui fait que les autres ne se défont pas de lui. Un pépère grassouillet, joufflu et rebondi, inspire d'emblée une sympathie bon enfant. La preuve s'en trouve dans le langage populaire, qui dit « un bon gros », jamais un « bon maigre ». Et la sagesse lyonnaise assure qu'il vaut mieux faire envie que pitié, en arborant un visage « comme le derrière d'un pauvre homme ».

Mais que sont ces menus avantages au prix des inconvénients?... On ne prend pas les gros au sérieux ; on les plaisante. Même au paroxysme de la douleur, ils gardent quelque chose de comique. On ne croit pas à leur ascétisme, ni à leur esprit de pénitence. Un grand coquin, maigre comme un râteau, affligé de boulimie et de soif inextinguible, passera pour un ascète. Un petit rondouillard qui se nourrit de biscottes et d'eau minérale provoquera des sourires entendus.

Quand le gros s'empare d'un siège conçu pour une assiette ordinaire, il le fait craquer.

Dans les magasins, le « mahousse » ne trouve rien à sa taille.

J'en passe... L'instrument symbolique d'une civilisation fondée sur la série pour des masses et des moyennes, c'est le gabarit. Quiconque n'y entre pas, de manière ou d'autre, physiquement et moralement, se voit désavantagé et soumis à de perpétuelles amendes.

Yankee de mon cœur, ennemi des gros, je t'imagine de taille moyenne, dépourvu de protubérance abdominale, mais avec un teint jaune, brouillé de bile, un regard torve et envieux.

Contre toi et tes pareils, je lève l'étendard de la révolte et je convie tous les gros à la croisade. Nous nous assiérons tour à tour sur ta face de carême jusqu'à ce qu'elle soit plate comme une déclaration ministérielle.

Gros frères, mes amis, aux armes ! Si tous les gros du monde voulaient se donner la main, leur ronde pachyderme ferait quelque bruit sur terre et les gabarits s'écrouleraient d'eux-mêmes.

(Extrait de l'*Almanach de Témoignage Chrétien* — édition 1955).



La couleur

par

Paul Lesbiecq

Ami lecteur, tu es sans doute un grand admirateur de la Nature. Le seul fait que la COULEUR t'intéresse me le prouve.

Te souvient-il qu'un beau soir, lors d'une excursion en campagne, quelque part peut-être dans nos Laurentides, tu fus témoin d'un magnifique coucher de soleil : crépuscule féerique où les plus beaux effets de coloris te furent

révélés. Tu ressentis dans le plus profond de ton âme un sentiment de respect, de satisfaction, de bonheur même à la seule vue des nuances merveilleuses que prirent les nuages d'occident qui, d'un blanc pur qu'ils étaient pendant le jour, se dorèrent en dessous, passèrent à l'orangé, devinrent rouge-feu, puis roses, puis mauves. Entre temps, l'orient s'était coloré de vert tendre, de bleu, de violet, enfin de gris, dernière coloration qui s'étendit bientôt au couchant. Et la tristesse envahit ton âme sitôt le spectacle fini.

Si tu étais si joyeux quelques instants auparavant, c'est qu'un incomparable Artiste tirait pour toi de sa palette magique un décor grandiose, qui éblouit tes yeux et fit vibrer en ton cœur les fibres les plus nobles.

Peut-être étais-tu jeune encore lorsqu'un tel panorama te saisit pour la première fois. Je suis certain que tu en as gardé toujours un doux souvenir et qu'en des jours vides de joie, la seule ressouvenance de cet émerveillement d'un soir suffit à te regaillardir.

Et si tu es de l'étoffe dont on fait les musiciens, les COULEURS pour toi se sont traduites en notes, claires au début, graves à la fin. Mélodie muette, pourtant bien suave et que seule ton âme percevait. Peut-être en as-tu chiffré un coin de ta mémoire et qu'aujourd'hui, aux jours moroses, pour reprendre goût à la vie, en égrènes-tu sur ton clavier les notes égayantes.

Ton cœur est-il d'un poète, qu'un tel déploiement de couleurs a dû se traduire en quatrains joyeux, sur un amour naissant, peut-être un cantique à la Vierge pour un mai prochain, ou encore sur le souvenir d'un jour heureux de ton enfance.

Es-tu simple paysan, que du haut de ta montagne, au déclin du jour, te reposant d'un dur labeur, la pensée tournée vers ta famille, n'as-tu pas à chaque coloration nouvelle, associé l'image d'un tien cher : à l'or du nuage tu relies les cheveux blonds de ta Ginette, au bleu du firmament, les yeux si tendres de ton dernier-né, le rose de l'horizon te rappela les pommettes dures de santé de ton aîné. A chaque couleur nouvelle un de tes enfants y passait. C'est ton bonheur cette famille, peut-être ton seul bien, mais heureux es-tu, car à la Nature tu communies chaque jour.

Mais toi qui aimes tant la couleur, toi qui jouis de ce sens si merveilleux qu'est la vision colorée, pourrais-tu sur-le-champ me donner une réponse logique si, à brûle-pourpoint, je te demandais :

Qu'est-ce que la couleur ?

Je parie dix contre un que tu hésiterais quelque peu, ne sachant trop comment exprimer les nombreuses idées qu'une telle interpellation fait surgir à ton esprit.

Tu t'es sans doute maintes fois posé la question. Souvent aussi, au cours de promenades champêtres et rencontrant une rose sauvage, un pommier en fleurs ou encore à l'automne, un érable rouge, ne t'es-tu pas écrié :

Quelle belle coloration !

Tu en subissais le charme sans en bien connaître la raison.

Eussé-je posé à tout le monde la même question que l'on m'aurait probablement répondu :

LA COULEUR ?... C'est le BLEU du ciel, le VERT de l'herbe, le ROUGE du sang, le JAUNE de l'or, le BRUN des cheveux, le..., le..., le...

La couleur c'est tout cela bien entendu, mais encore, si le ciel est bleu c'est pour une raison, si l'herbe est verte c'est en vertu d'une cause, tout comme le rouge du sang, la coloration brune n'est pas unique aux cheveux et d'autres matières peuvent paraître de même.

Pour un physicien ou un physiologiste, la couleur est :

L'impression que fait sur l'œil la lumière réfléchie par les corps.

Cette définition tirée du dictionnaire Larousse est juste et conforme à la vérité. Mais pour quiconque n'est pas versé dans l'étude des phénomènes de la nature et dans le comportement de l'organe visuel, une telle réponse est bien vague, car il faudrait d'abord connaître la physique de la lumière, les lois de la réflexion des corps, être au fait du processus de la vision. Mais voyons encore un autre savant personnage, cette fois, un profond penseur habitué de par sa science même, à pénétrer le fond des choses, à rechercher la cause et le pourquoi des phénomènes, en d'autres mots, interrogeons un philosophe. Et sa réponse ?

La couleur est une sensation

Phrase courte. Définition plus imprécise apparemment que la précédente, mais renfermant quand même la meilleure de toutes les définitions possibles de la couleur.

En effet, la couleur est véritablement une SENSATION dans toute l'acception du mot. Et comme pour toutes les sensations, c'est un message envoyé par la Nature pour nous informer qu'un phénomène particulier a présentement lieu sur tel ou tel objet s'offrant à notre vue. Message recueilli par notre sens de la vision au moyen du

merveilleux récepteur qu'est l'œil et transmis par le médium des nerfs optiques jusqu'à notre cerveau où nous prenons connaissance du message.

Tout se passe de la façon suivante :

Un rayon lumineux émis d'une source quelconque vient-il à frapper un objet ou une surface, cette dernière réfléchit en tout ou en partie la lumière reçue. La quantité de lumière non absorbée et renvoyée frappe alors notre œil et l'impressionne. L'œil, à son tour, mettra en branle un système nerveux dont le cerveau est le terme final et nous aurons alors conscience que tel objet que nous regardons est éclairé, que sa surface présente quelque chose d'analogue, de semblable sur un certain point à un autre objet avec lequel nous le comparons en pensée et nous dirons, par exemple, que sa surface est ROSE, c'est-à-dire qu'elle présente une analogie, une ressemblance sous un certain rapport avec la surface d'une fleur qui nous est bien connue et que nous appelons ROSE.

Pour des degrés différents d'absorption et de réflexion de la lumière reçue dans le cas précédent, la SENSATION perçue eut été d'intensité différente aussi et la similitude eut portée sur d'autres objets que la rose, par exemple, sur une ORANGE et nous aurions dit alors que notre objet éclairé nous paraît ORANGE.

L'absorption de la lumière eut-elle été complète qu'il y aurait eu absence totale de coloration, soit l'apparence du noir.

Au contraire, la réflexion de la lumière eut-elle été entière que nous aurions vu BLANC.

Et vous voyez que physiquement parlant, c'est par le pouvoir d'ABSORBER et de RÉFLÉCHIR la lumière que possèdent à différents degrés tous les corps qu'est due la COLORATION de ces corps.

La couleur n'est donc pas partie intégrante d'un corps, mais seulement une qualité possédée par ce corps. Un objet n'est pas coloré par lui-même, c'est une apparence, une PURE ILLUSION qu'il nous offre lorsqu'il est frappé par un rayon lumineux. Et des objets ou matières de nature très dissemblable : une plante, un métal, un liquide, etc., peuvent avoir la même apparence, présenter la même coloration s'ils absorbent et réfléchissent les

mêmes rayons lumineux, dans les mêmes proportions.

Sans la lumière tous les objets sont INCOLORES et rien ne semble plus vrai que ce vieux dicton : « *La couleur est fille aînée de la lumière* ».

Tout ce que nous venons de dire sur la couleur est très vrai, mais nous n'avons envisagé qu'un aspect de la question : celui de l'apparence offerte par un objet quelconque sous l'influence de la lumière. Ce n'est pas là qu'un cas particulier et nous pouvons très bien avoir conscience du phénomène de la couleur sans avoir recours à l'action de la lumière.

En effet, il suffit, les YEUX FERMÉS, de compresser le globe oculaire, pour percevoir, dans la plupart des cas, des couleurs éclatantes, tout au moins des effets lumineux. C'est un fait constaté par tout le monde qu'un coup sur un œil ou encore un choc sur le crâne font naître chez la victime des IMPRESSIONS de lumière colorée. De là les expressions suivantes : *Voir trente-six chandelles* ou encore *avoir vu des étoiles et de toutes les couleurs*.

Les aveugles mêmes, du moins ceux qui ont déjà vu et dont l'infirmité est due à un accident, peuvent encore sous l'influence d'un choc, d'un courant électrique ou d'un état nerveux particulier, percevoir de la couleur. Et nous avons de fortes raisons d'espérer qu'un jour, la science moderne saura redonner à cette catégorie de malheureux le bonheur de la vision. Une étude approfondie de la couleur a permis d'entrevoir la réalisation de ce grand rêve et cela dans un avenir pas très lointain, car déjà les découvertes récentes en électronique mettent les savants sur la voie de cette stupéfiante réalisation.

Le phénomène de la couleur n'a donc lieu qu'en nous-mêmes, c'est une création de notre cerveau, en un mot, la couleur est une sensation.

Sensation que tous les êtres vivants éprouvent de façons fort dissemblables et à des degrés différents d'intensité.

La couleur est vraiment un don gratuit du Bon Dieu, qui a pourvu tous les êtres de sa création d'une infinité de bienfaits. Un saint moine a déjà dit : « LES SENS SONT LA RICHESSE DU PAUVRE » et pour un, quel trésor en effet pourrait remplacer le bonheur de la vision ?



La ville

*« Et moi, mes rêves
je les voulais démesurés ;
sinon à quoi bon les rêves ?
Et voilà précisément
Pourquoi ils ne m'ont pas déçu. »*

G. Bernanos.

Et tu me dis ta déception de ce que tout ce qui est urbain semble s'opposer à ton épanouissement physique : laideur, insalubrité, congestion, fumées, bruits, odeurs pestilentielles ; de ce que la ville s'oppose également à ton épanouissement moral : délinquance, scandales, gambling, dévoiement, anonymat, absence de contrôle social.

« Dans une ville mal bâtie, où le hasard, avec son balai fatal, amoncela les maisons pêle-mêle, les bourgeois, sans qu'ils s'en rendent compte, vivent dans un état de vide et de tristesse, l'étranger qui entre dans la

ville éprouve la même impression que s'il entendait un tintamarre de sonnettes, de sifflets et de cornemuses, et s'il devait s'attendre à voir sauter les singes et danser les ours. » (Goethe) — C'est pourquoi, par temps gris, lorsque la ville est sale, tu en viens à la détester. Parfois même, tu la répudies, oubliant qu'elle est la condition même de ton épanouissement. Car la ville, c'est aussi la grande école technique, ton usine, ton bureau, la « N.H.L. », les Fridolinades, le grouillement de la foule rue Ste-Catherine, toutes les « fifth avenues », l'échange, la fermentation industrielle, l'hôpital perfectionné, la chaleur humaine, le frottement des hommes.

C'est la ruche qui donne un sens à l'abeille et la fourmi explique la fourmi.

Et lorsque, déshumanisé par la machine, tu rentres au logis exigü jour de lessive, tu t'éprends à rêver d'un cottage en banlieue, des haies taillées, d'ombrage champêtre, de fleurs, de boyaux d'arrosage, de voiturette d'enfants sur la pelouse...

Jean-Claude La Haye

Et les bâtisseurs font écho à ton rêve sans se préoccuper de savoir comment les malheureux qui résideront dans les nouvelles banlieues viendront à leur travail. Comment allumer l'étincelle de vie dans ces quartiers modernes où la raison ordonnatrice de l'homme a fait taire son coeur. Peut-être y goûteras-tu la saveur amère de l'ennui, car m'est avis que l'étincelle de vie ne jaillit que du hasard d'un certain désordre. Je redoute l'ennui pesant des maisons de banlieue habilement alignées comme les oignons de mon jardin. C'est aussi troublant que des enfants sages.

D'autres bâtisseurs t'offrent un nouveau logis au coeur même de la ville. Gardes-toi aussi de ceux-là, car m'est avis que placer des logements aux points les plus congestionnés du centre est une absurdité. C'est étouffer l'expansion du coeur qui fait battre la ville, les taudis qu'ils remplacent n'étant explicables que par un jeu de valeurs foncières dû à la pression d'empiètement exercée sur eux par ce coeur.

Me vient le désir de réorganiser la ville. Et mon rêve est démesuré.

Pourtant, le schéma de la ville dont je rêve est parfaitement concevable. Je conçois en effet un organisme vivant composé comme tous les autres d'un noyau et de cellules. Au coeur, tous les établissements de commerces et d'affaires de caractère régional; dans chacune de ces cellules, l'habitation et les éléments qui leur insufflent une vie distincte et sensiblement autonome. Animées par le même coeur, les cellules se suffisent à elles-mêmes. Elles ont l'autonomie de ma main gauche qui tient ma cigarette et de ma droite qui griffonne.

La membrane enveloppant les cellules et les identifiant est faite de rubans de verdure qui en limitent la croissance. Sont parsemés dans ces espaces verts, les grandes écoles, institutions religieuses, bibliothèques, hôpitaux, jardins zoologiques, musées, stadiums, terrains de golf, etc... De larges voies de circulation rapide forment l'ossature de la ville et se glissent dans toutes ces bandes de verdure, soit pour joindre les zones domiciliaires, soit pour les rattacher au coeur même de la ville, soit pour les relier aux zones d'industries lourdes.

Dans chacune des cellules, toutes les phases de la vie. Donc des logis pour les célibataires, les jeunes ménages, les familles en plein épanouissement, les beaux-parents, les vieillards. Donc, des petits logements, des moyens et des grands : toute la gamme de la maison des hommes, du bungalow à la maison d'appartements. Une clinique pour les bébés, une maternelle, des écoles et de l'équipement de jeu pour les enfants, des oasis de verdure pour les amoureux, des sentiers ombragés le long desquels le père pousse le carrosse du plus jeune, un petit centre d'achat où la mère va tous les jours à pied avec une voisine, une église pour la famille, des ateliers, de petites industries. — Unité fonctionnelle.

Dans chacune des cellules toutes les classes de la société. Donc des résidences cossues, d'autres plus humbles. Dès cottages et des logements loués. Des riches, des catholiques, des bourgeois, des français, des pauvres, des prolétaires, des anglais. Pas de ségrégation : ni raciale, ni culturelle, ni économique. — Unité sociale.

Dans chacune des cellules, l'architecture suscite la naissance d'une cohésion sociale, d'une personnalité communautaire, parce qu'elle en rend les limites plus accessibles à l'oeil et qu'elle en traite le centre

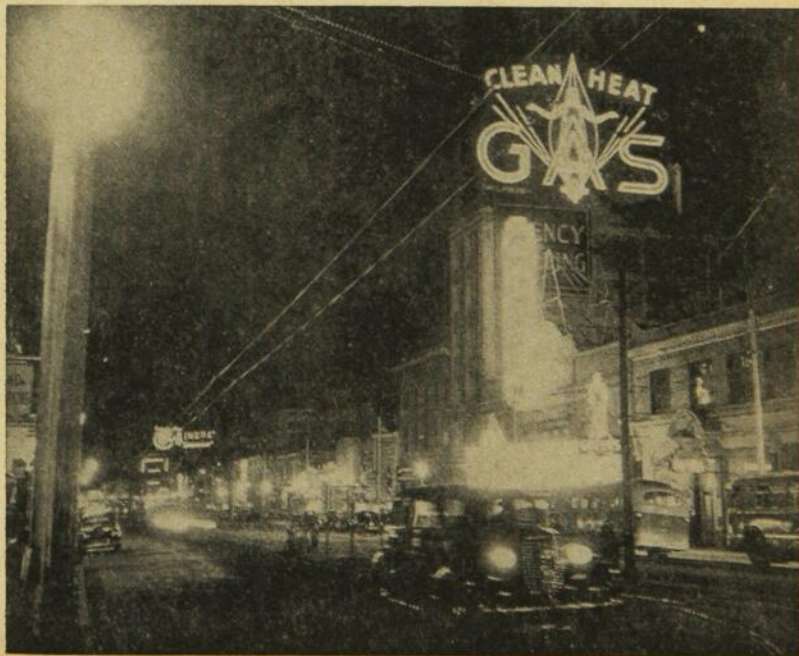
avec des formes et des couleurs plus expressives que celles des habitations. Et les possibilités d'expression architecturale sont d'autant plus grandes que chacune des cellules comprend tous les types d'habitations. — Unité architecturale.

Et mon rêve est interrompu. Deux feux rouges me ramènent « en ville » : Les lois économiques et les cadres municipaux.

« Vouloir réorganiser les villes, c'est vouloir en réorganiser la croissance dans un sens opposé à celui qui paraît évident aux spéculateurs fonciers » et sans eux le développement urbain ne se ferait pas. Sans heurter ceux qui sont les leviers de la croissance urbaine, l'urbanisme pourrait les guider, les orienter. À l'administrateur qui doit exercer ce rôle, il faudrait apporter le secours de programmes logiques de développement urbain. Mais quelle municipalité peut se glorifier de posséder de tels programmes? Il est vrai qu'à peu près toutes peuvent brandir un facsimilé de règlement de zonage. Mais toutes ces lois ne sont pas

(suite à la page 76)

ONF



Le salaire annuel *garanti*



● Roland Parenteau

« Ça n'a aucun bon sens, payer des ouvriers à rien faire ! Il n'y a pas meilleur moyen d'encourager les gens à la paresse. Dans le bon vieux temps, les gens avaient plus de cœur : fallait trimer dur pour gagner son sel ». Telle est sans doute l'opinion que se font bon nombre de braves petits bourgeois quand ils apprennent dans leur journal du matin une nouvelle démarche des syndicats en faveur du salaire annuel garanti. Le chef d'entreprise de son côté protestera en disant qu'il n'y a pas moyen de soutenir la concurrence s'il faut payer les ouvriers à l'année longue, qu'il ait ou non du travail à leur donner. « Pas moyen de payer des salaires s'il n'y a pas de produits à vendre... c'est simple comme bonjour ! »

UN AUTRE SON DE CLOCHE

Si l'on passe de l'autre côté de la barricade c'est un autre son de cloche : « La plupart des ouvriers modernes sont rivés à leur entreprise. Qu'ils aient du cœur ou pas, ils ne sont pas libres de travailler ou de ne pas travailler, même les plus « vaillants » sont à la merci d'une mise à pied temporaire. C'est leur patron qui est responsable de la sécurité de leur emploi, parce que c'est de lui que relèvent toutes les décisions : l'ouvrier n'est qu'un jouet entre ses mains. C'est donc normal qu'on garantisse à celui-ci un salaire, même quand l'usine ne produit pas. D'ailleurs le patron est bien obligé d'entretenir ses machines même quand elles sont inactives. Alors

pourquoi ne pas donner la même considération aux travailleurs qui ont femme et enfants à nourrir. »

EST-CE VRAIMENT DU NOUVEAU ?

Telles sont brièvement exposées les deux opinions qu'on peut rencontrer au sujet du salaire annuel garanti. Comme toutes les formules nouvelles, on peut être sûr qu'elle a des adversaires. Mais est-ce bien une formule nouvelle ? Les employés de bureau, payés au mois ou à l'année, les fonctionnaires, les commis de magasin n'ont-ils pas une forme de salaire garanti ? Ou plutôt n'est-ce pas leur emploi lui-même qui est assuré de façon permanente ?

On ne songerait pas à faire perdre à ces travailleurs une journée de salaire parce que les clients se font attendre, ou parce que le travail a été expédié plus rapidement qu'on l'avait prévu, etc. Du moment que l'entreprise les a pris à son service, elle se sent responsable de leur emploi dans une certaine mesure.

Alors, pourquoi se scandaliserait-on quand les ouvriers réclament eux aussi une forme de garantie de salaire ?

TOUT LE MONDE CHERCHE LA SÉCURITÉ

Au fond, le mouvement syndical en faveur d'une garantie quelconque de salaire n'est qu'un aspect du désir universel de sécurité, particulier au monde contemporain. Sans parler du phénomène tout à fait moderne de la sécurité dite sociale et par laquelle on vient en aide à certaines catégories de citoyens déshérités, chacun essaie de se prémunir le plus possible contre les risques économiques : on assure les immeubles contre les pertes par incendie : les chefs d'entreprises font des ententes pour se protéger contre une concurrence

qu'ils jugent ruineuse ; les agriculteurs réclament des prix de soutien pour leurs produits ; les industriels demandent des tarifs douaniers pour empêcher la concurrence des produits étrangers ; tout le monde cherche à s'organiser, grâce aux associations professionnelles pour protéger ses intérêts.

Il n'y a donc pas à s'étonner que les ouvriers songent eux aussi à s'assurer un revenu régulier en dépit des incertitudes de la production. Ce qu'on cherche d'ailleurs avant tout, c'est la stabilité de l'emploi et non pas uniquement des revenus réguliers.

Le temps n'est plus où un individu travailleur et économe pouvait se débrouiller facilement pour gagner sa vie. Avec le salariat généralisé et la spécialisation à outrance, l'ouvrier se trouve bien plus démuni qu'autrefois quand il perd son travail habituel. Sans compter que les habitudes de dépenses de nos jours font que très peu de salariés peuvent supporter un chômage prolongé.

IL Y EN A PLUSIEURS VARIÉTÉS

Le salaire annuel garanti peut prendre d'ailleurs plusieurs formes. Tantôt, il s'agira d'une entreprise qui garantit à ses employés un nombre minimum d'heures de travail ; tantôt elle s'engagera à payer, qu'il y ait travail ou non, un salaire équivalent à un certain pourcentage du salaire normal ; parfois la compagnie consentira à verser dans un fonds spécial un pourcentage déterminé des salaires chaque semaine (5p.c. par exemple) ; lequel fonds servira, advenant un chômage temporaire, à assurer un revenu pendant un certain temps aux ouvriers affectés. Il s'agit tout simplement dans ce dernier cas, d'un système assez analogue à l'assurance-chômage, avec la différence qu'elle se pratique sur la base d'une industrie

LE POUR ET LE CONTRE

Le principal avantage que je verrais à cette formule de rémunération, c'est de favoriser la stabilité de l'emploi, car à partir du moment où un chef d'entreprise sera obligé d'assumer la responsabilité de l'emploi chez lui, on peut être assuré qu'il emploiera tous les efforts pour fournir du travail régulier à tous. Evidemment dans le cas de certaines productions saisonnières, cela peut compliquer passablement les choses. Dans d'autres cas, cela obligera le fabricant à accumuler des stocks de produits finis au cours de la saison morte pour les revendre au cours de la saison active et cela sans modifier appréciablement le rythme de la production. Il est sûr que de telles pratiques sont de nature à majorer le coût de production, mais pas de façon sensible. Il est essentiel toutefois que toutes les entreprises concurrentes adoptent les mêmes méthodes, car autrement celles qui institueraient le salaire garanti se trouveraient placées dans une situation d'infériorité.

Un reproche souvent formulé à l'égard du salaire garanti, c'est que l'ouvrier ne serait ainsi aucunement incité à travailler, car il recevrait autant en ne travaillant pas. On peut dire par contre que le fait d'être assuré d'un revenu constant peut empêcher les travailleurs d'étiéner leur ouvrage de peur de se trouver soudainement sans travail. En définitive, comme toute formule, elle comporte ses avantages et ses inconvénients, mais tant au point de vue social qu'économique, les avantages semblent l'emporter. On peut d'ailleurs maintenir l'incitation au travail en faisant en sorte que les revenus de remplacement ne soient jamais aussi élevés que le salaire normal, tout en s'efforçant de trouver du travail aux chômeurs.

NÉCESSITÉ DE MAINTENIR LE POUVOIR D'ACHAT

Si l'on envisage le problème d'un point de vue plus général, on peut dire que la principale crainte des économistes à l'heure actuelle est de voir soudainement les marchandises s'accumuler par suite d'une demande insuffisante de la part des consommateurs. Et cette insuffisance peut s'expliquer souvent par des motifs psychologiques, comme la crainte de ne pas conserver son emploi. Le salaire annuel garanti, faisant disparaître cette crainte, contribuerait à éviter les variations trop brusques de l'économie. Il ne faut jamais oublier que tout ce qui peut aider à assurer la stabilité des revenus de la masse des salariés, contribue en même temps à maintenir la production à un niveau élevé et constant.

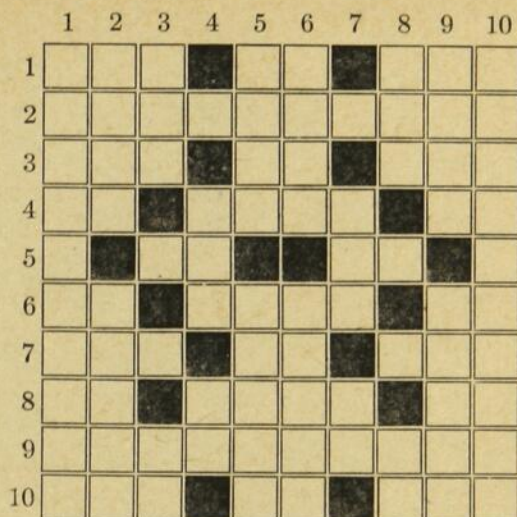
Il est sûr que la généralisation du salaire annuel garanti posera une multitude de problèmes ardu, du moins en ce qui concerne certains types d'entreprises ; d'autres difficultés naîtront aussi de la nécessité d'assurer une coordination avec le régime actuel d'assurance-chômage. Mais avec de la bonne volonté et le temps voulu, il est probable qu'on arrivera à un régime où seront réduites au minimum les mises à pied arbitraires de travailleurs, et cela pour le plus grand bien de la société.

« Dieu n'a pas fait
l'homme pour que
l'homme cessât de
l'être! »

(A. D. Sertilanges)

MOTS CROISÉS

Problème no 2



Horizontalement :

- Saison — Deux voyelles — Fils de Jacob.
- Célèbre famille italienne.
- Mesure agraire — Patrie d'Abraham — Chef-lieu des possessions portugaises de l'Inde.
- Du verbe aller — Paille de seigle — Deux lettres de Nice.
- Préfixe — Mesure itinéraire chinoise.
- Symbole chimique du calcium — Trous dans les murs — Du verbe aller.
- Gendre de Mahomet — Abréviation d'avant-midi — Singe américain.
- Indique la duplication — Est tenu de payer — Deux lettres de renne.
- Qui a la couleur ou la consistance de l'ivoire.
- Situé — Symbole chimique du strontium — Adjectif possessif.

Verticalement :

- Mouvements brusques à la bride du cheval (peu usité de nos jours).
- Souilla (fig.) — Absence d'un lieu prouvé par la présence dans un autre.
- Epoque — Terminaison d'un grand nombre de mots latins.
- Préfixe indiquant que l'idée de terre figure dans le mot — Abréviation de docteur.
- Fond des parcs à huitres — Hommes orgueilleux (fig.).
- Non blanchi — Emietter.
- Pronom personnel — Règle double.
- Roi de la terre de Magog — Deux consonnes.
- Bonne ou mauvaise qualité d'une chose (fig.). — Nom des plus grandes penes des ailes d'un oiseau.
- Fruits composés de deux akènes.

(Solution à la page 187)

LA VILLE

(suite de la page 71)

que des outils économiques pour la sauvegarde de valeurs foncières établies et non tremplin vers la ville dont nous rêvions. Jusqu'à cette année, la Société Centrale d'Hypothèques et de Logement elle-même ne s'est intéressée au zonage qu'en autant qu'il assurait la rentabilité des prêts consentis ou endossés alors qu'il est scalpel dans la main d'un authentique bâtisseur de ville.

D'autre part, nous pensons encore en termes de cadres municipaux, alors qu'il faudrait penser région. L'unité de planification de la région de Montréal n'a pas moins de 30 milles de diamètre. Cette entité est constituée d'une centaine de parties administrativement indépendantes. Nous touchons là à un élément fondamental du drame qui ne peut être atténué que par un changement d'optique dont la première manifestation serait la mise sur pied d'un Service d'Urbanisme Métropolitain. Que la L.O.C. unisse ses efforts à ceux-là qui réclament déjà la création d'un tel service. Elle aura alors fait avancer le monde d'un pas de plus vers le bonheur et ce sera là une belle récompense.

Un métier dur,

parfois ingrat,

mais le plus beau du monde!

Quand vous montez dans une automobile, vous songez rarement, sans doute, qu'il a fallu des siècles, des millénaires de recherches à l'homme avant de posséder cette merveille.

Au foyer, vous pressez un commutateur et la lumière inonde une pièce.

L'avion, la radio, la télévision, tout ça est devenu « normal », grâce à l'habitude.

C'est encore l'habitude qui vous fait considérer votre journal quotidien, que vous payez 5 cents, comme valant (tout au plus?) ce prix. N'allez pas croire que ceci est un article en faveur d'une hausse du prix des journaux ! Mais je voudrais simplement signaler ce que représente d'efforts un numéro de journal pourtant destiné à vivre à peine une douzaine d'heures.

J'élimine immédiatement, pour éviter une énumération fastidieuse, toute la liste des opérations forestières et



O. N. F.

manufacturières qui nous valent le papier. De même que les item administration, publicité, distribution, etc. Pour passer à l'information, laquelle est fournie aux journaux par des agences de nouvelles qui ont des ramifications mondiales, des correspondants spéciaux et des reporters assignés surtout aux événements locaux ou régionaux.

Amédée GAUDREAULT

Journalistes et

Journalisme

On a eu raison de dire que les journalistes sont les yeux (et la conscience) de la démocratie.

Il est évident que personne ne peut assister à beaucoup d'événements, même dans son entourage immédiat, surtout s'il doit, comme la plupart d'entre nous... travailler cinq ou six jours par semaine.

Alors ?

Alors, il y a le journal !

A votre place

Pour vous, un reporter est allé, ce matin, au risque de sa vie, assister à une émeute en Algérie.

Pour vous, un autre a réussi à obtenir une entrevue avec le président des Etats-Unis, le premier ministre du Canada ou toute autre personnalité. Souvent, il lui a fallu des semaines de travail, de « contacts » pour en arriver là, pour vous révéler ce que tel ou tel personnage pense de telle ou telle situation.

D'autres sont allés à Moscou, au Caire, à Tokyo, à Melbourne, bref partout où se trouvait cette denrée qu'on appelle « nouvelle ». Ils sont allés au hockey pour vous, au théâtre, à la bourse, etc.

Dans votre ville, ils sont allés entendre les chefs municipaux, « couvrir » un feu, un accident, une réunion d'hommes d'affaires, etc.

Quand vous lisez votre journal, songez-vous parfois que des milliers de personnes ont travaillé, ont uni leurs

efforts pour vous présenter ce portrait de l'actualité ? Portrait remplacé, pourtant, par un autre dans quelques heures.

Que telle petite nouvelle que vous parcourez rapidement et peut-être d'un œil distrait a nécessité des heures, des journées parfois de recherches, de démarches ? Qu'il s'agit là d'une « primeure » ? Qu'un reporter a « tout » fait pour que son journal puisse vous la présenter le premier ?

Car c'est l'une des plus merveilleuses sensations d'une profession extrêmement exigeante que celle de vivre, en quelque sorte, plusieurs heures avant le reste du monde, de « savoir » avant les autres, de connaître les personnes qui « font » les nouvelles et, parfois, de contribuer à l'amélioration du sort de ses semblables.

Les sources

Le journaliste doit connaître le plus de personnes-clefs possible, afin d'avoir des « sources » ; il doit se mériter la confiance de ces personnes par sa discrétion et son jugement. Savoir aussi discerner ce qui est « neuf » et ce qui ne l'est pas. Il lui faut une culture générale constamment tenue au point par des lectures orientées dans tous les sens, afin d'être prêt à entrer en action avec efficacité dans tout secteur qu'on lui assignera. Et s'il « couvre » pendant un certain temps tel domaine en particulier, il en possèdera rapidement plus que les éléments.

Le reporter doit se dire que des mil-

liers, plus d'un million de personnes même pourront lire ce qu'il écrit. D'où l'une des premières règles du métier : la précision. Partout, dans les moindres détails.

On dit souvent que « names make news ». C'est vrai, mais ils peuvent aussi « faire des ennemis, s'ils sont mal épelés ». P.T. Barnum disait : « Je me moque de ce que vous écrirez à mon sujet, à condition que vous épéliez mon nom correctement. »

James J. Kilgallen (le père de la columnist Dorothy Kilgallen), qui vient de célébrer son 50e anniversaire dans le métier et qui a publié ses mémoires à l'occasion, déclare que la précision (accuracy) demeure la pierre angulaire du journalisme.

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous tombe sous les yeux un article de journal qui illustre bien ce point. Dans un simple compte rendu d'accident de la route, un confrère a « placé » deux dames dans la... mauvaise automobile. Les complications qui

ont résulté de cette erreur paraissent avoir été assez sérieuses pour nécessiter une mise au point. Ça peut arriver à n'importe qui, mais... de préférence aux autres !

Le français

Un autre atout qui a son importance..., c'est la connaissance suffisante de la langue que le journaliste emploie. Même si, à la lecture de certains articles, on serait porté à croire le contraire !

Le journaliste doit aussi s'efforcer de présenter la nouvelle de façon intéressante, ce qui implique, particulièrement, la nécessité de ciseler un préambule qui ait du « punch ». Tandis que le conte garde ses effets le plus longtemps possible, jusqu'à la fin même, l'article de journal part du principe que beaucoup de gens ont peu de temps à leur disposition et doivent, souvent, se contenter de lire les premières lignes.

La formule moderne du journalisme exige donc qu'un résumé aussi com-

O. N. P.





O.N.F.

Un inconnu du public. Cet homme a une lourde responsabilité ; c'est lui qui rend le journal attrayant et clair. Sa fonction est la mise en page.

plet que possible soit présenté en quelques lignes au début de l'article. Bien des reporters s'y prennent parfois par quatre, cinq ou six fois avant d'en arriver à un « lead » qui les satisfasse et il faut souvent consacrer autant de temps à ce « chapeau » qu'à tout le reste de l'article dont il est en quelque sorte, avec le titre, la vitrine.

Dans bien des cas, le journaliste doit aussi « interpréter » ou expliquer la nouvelle. Par exemple, s'il relate un incident survenu au Parlement de la nation et relié à d'autres événements antérieurs, il lui faut rappeler brièvement ceux-ci, afin de bien situer la nouvelle dans son cadre propre. Autrement, beaucoup de lecteurs pourront être informés de façon incomplète. Tout comme il faut leur expliquer le « background », l'atmosphère de certaines nouvelles, c'est-à-dire les coutumes politiques, les faits historiques, les déclarations des chefs d'Etat, etc., qui

facilitent la compréhension des événements.

Le « dead-line »

Car le journaliste est aussi vulgarisateur. Il lui faut souvent, dans le cas des reporters de journaux français du Québec, traduire bien des dépêches et des informations qui lui sont transmises en anglais et présenter le tout au lecteur de la façon la plus claire, la plus simple et la plus précise possible.

A ceci, s'ajoute le facteur temps qui est l'un des plus importants du métier, d'autant plus important qu'il nous en reste moins avant ce qu'on appelle communément le « dead-line ». Combien de fois le chroniqueur, arrivant à la course de la scène d'un événement, a-t-il dû résumer et raconter celui-ci en dix, quinze minutes ? Une « pression » que seuls ceux qui l'ont

suite à la page 82

Un médecin vous parle

de la poliomyélite et du

La poliomyélite est une maladie contagieuse très sérieuse dont la paralysie est une complication. Elle est causée par un virus qui atteint le système nerveux central. Elle se manifeste d'abord par des symptômes semblables à ceux que l'on observe au début des maladies infectieuses. La période d'incubation dure de deux à cinq jours et elle est accompagnée de température. Les premiers symptômes sont variables : mal de tête, mal de gorge, nausées, vomissements, diarrhée ou constipation et irritabilité. Puis apparaît immédiatement ou dans les jours suivants la triade des symptômes typiques : raideur de la nuque et du dos, douleurs spontanées dans les membres et faiblesse ou paralysie musculaire.

La poliomyélite, surtout quand elle est accompagnée de paralysie, frappe davantage l'attention de la population et préoccupe les médecins et les hygiénistes. Les statistiques démontrent qu'au cours de la dernière décennie, le nombre moyen des cas déclarés a augmenté au Canada d'une façon appréciable, comparativement aux décennies précédentes. En effet, on rapporte que la moyenne des cas de poliomyélite durant la période 1945-1952 a triplé par rapport à la moyenne des années 1924-1944. Au point de vue épidémiologique, 50% des cas cliniques décelables se rencontrent chez les enfants d'âge préscolaire. Par contre, la gravité de la maladie semble augmenter si elle survient à l'âge de la puberté et surtout chez les adultes.

Jusqu'ici, les médecins et les hygiénistes avaient peu d'armes à leur disposition pour lutter contre la poliomyélite. Les premières tentatives de recherches d'un vaccin aux Etats-Unis ont été faites sans beaucoup de résultats. Le vaccin Salk, de décou-

verte récente, a fait l'objet en 1954 d'une vaste expérience aux Etats-Unis en vertu de laquelle près de 500,000 enfants ont été inoculés et elle a démontré une efficacité relative de 60 à 80%. Ce vaccin prévient la montée du virus vers les centres nerveux et, par conséquent, prévient la paralysie.

De plus, cette expérience a prouvé l'innocuité de ce nouveau produit biologique qui est une suspension des trois types de virus I, II, III de la poliomyélite, inactivés, c'est-à-dire tués par le formol ajouté au vaccin pendant un certain laps de temps.

Il est administré en deux doses de 1 c.c. chacune à intervalle de deux à trois semaines entre la première et la deuxième. Ces deux doses données la première année produisent dans le sang un taux d'anticorps suffisant pour empêcher la forme paralytique de la poliomyélite. A un intervalle d'un an environ, une troisième dose de vaccin est administrée afin d'augmenter à un niveau encore plus élevé le taux des anticorps en vue d'assurer une plus longue période de protection mais dont la durée est encore indéterminée.

Au cours de l'année 1955, plus particulièrement durant les mois de mai et juin et un peu plus tard à l'automne, le Service de santé de Montréal, grâce au vaccin mis à sa disposition par le Ministère provincial de la santé, a pu vacciner contre la poliomyélite plus de 57,500 enfants en utilisant le vaccin Salk, produit par les Laboratoires Connaught de l'Université de Toronto. Toutes les précautions avaient été prises pour assurer le bon fonctionnement des bureaux de vaccination mis à la disposition du public. Les parents étaient soigneusement questionnés quant à l'état de santé de leurs enfants avant de les vacciner.

vaccin Salk



Nous n'avons eu à regretter aucun accident grave. Un seul cas bénin de poliomyélite est survenu chez un enfant qui avait été vacciné trois mois auparavant.

Cette expérience de l'année 1955 nous a enseigné que le vaccin Salk doit être inactivé et offrir une sécurité complète avant d'être employé. Il faut qu'il y ait filtration avant de mettre les particules de virus au contact du formol. L'inactivation du virus poliomyélitique par la chaleur n'est pas recommandable parce qu'il perdrait son antigénicité.

La production du vaccin Salk demeure une opération délicate qui doit être contrôlée non seulement avant sa distribution mais à toutes les phases de sa préparation, c'est-à-dire sur chaque lot de vaccin séparé et après le mélange des trois types de virus qui composent le vaccin. Cette surveillance en conditionne l'usage et suivant l'opinion émise à Genève, il y a quelques mois par les experts en cette matière, il ne saurait y avoir de vaccination massive contre la poliomyélite si on ne peut pas fabriquer un vaccin offrant toute sécurité à la population,

ce qui a été le cas du vaccin mis à la disposition des enfants de Montréal.

A la suite des déclarations récentes des ministres fédéral et provincial de la santé, nous comptons avoir de nouveau une quantité suffisante de vaccin pour nous permettre de procéder à l'inoculation de la troisième dose chez les enfants vaccinés l'an dernier et de vacciner en même temps un nombre d'enfants aussi important que l'an dernier.

On nous assure en plus que l'Institut de microbiologie et d'hygiène de l'Université de Montréal sera en mesure dans un avenir rapproché, probablement au cours de l'automne 1956, de mettre à notre disposition la quantité de vaccin nécessaire pour répondre à nos besoins.

En terminant, j'invite les lecteurs du « Mouvement Ouvrier » à protéger leurs enfants contre la poliomyélite, maladie des plus graves et des plus dramatiques.

Ad. GROULX, M.D., M.P.H.,
*Directeur du Service de Santé
 de la Ville de Montréal.*

28 mars 1956.

Journalistes et **Journalisme**

(suite de la page 79)

sentie connaissent, qui vous met les nerfs en boule mais qui vous fournit en même temps l'une des plus passionnantes sensations du métier !

Il faut encore au journaliste une honnêteté qu'il se doit non seulement à lui-même, mais à tous les lecteurs qui lui font confiance en lisant ses articles. Il doit avoir la passion de la vérité. Tout comme il lui faut être prudent dans ses affirmations, dans la répétition de renseignements qu'on lui a transmis, afin d'éviter les rétractations ennuyeuses, les poursuites, etc. Cependant, il se souviendra que son rôle n'est pas de... taire les nouvelles, mais bien de les donner.

Et parfois, il lui faudra être charitable, même si le columnist Jack Foisie écrivait récemment qu'il « est agréable de faire pendre les gens avec leurs propres déclarations ». Inutile de dire qu'il est nécessaire de pouvoir prendre rapidement et sûrement des notes, dans le cas de discours, témoignages, déclarations, etc. Il arrive parfois (rarement) qu'un orateur nous remercie de... l'excellent discours que nous lui avons fait prononcer, tandis que d'autres se... relisent avec autant de complaisance que de sérénité !

L'élément humain

Ce qui compte dans les nouvelles, c'est encore l'élément humain, car, disait Louis Seltzer, le fameux directeur de la « Cleveland Free Press », « les personnes sont plus importantes que les choses ». Ainsi le journal, le vrai journal, devient peu à peu le cœur d'une ville.

Pour beaucoup de personnes, c'est aussi « l'autre membre de la famille ». Jos Pulitzer, le petit-fils du célèbre journaliste dont le nom est rattaché à l'une des récompenses les plus considérées du métier, disait récemment, à l'université Columbia, que le journal « s'impose par sa tradition de conscience ». C'est ainsi que le « St. Louis Post Dispatch », fondé en 1878, a pu grandir sans cesse, sous l'égide de la famille Pulitzer.

Un éditeur américain, dont j'ai oublié le nom, signalait récemment que les journaux ne sont pas l'endroit « où étaler de sensationnelles faussetés » et que ceux qui tentent de bâtir leur tirage avec des scandales ou des sensations ne peuvent se maintenir indéfiniment dans la lutte. Ils voient bientôt le nombre de leurs lecteurs diminuer, soit qu'ils doivent réduire la « dose » ou encore que le « souffle » finisse par leur manquer.

On a encore dit que le journal a pour buts d'informer, d'influencer, d'intéresser et d'éduquer. Mais pour accomplir tout cela, il doit d'abord... être intéressant. Et l'on réalise de plus en plus que ce ne sont pas les éditoriaux les plus violents qui sont les plus persuasifs. D'ailleurs, le journal moderne vise d'abord à mettre les faits devant les gens, à les expliquer ensuite et enfin à les commenter.

Il faut se souvenir que « le public a le droit de savoir ». Le président Eisenhower n'appelait-il pas, à New-York, le 14 décembre dernier, les journalistes les « combattants de la vérité » ? Mais il y a plus, le public... doit savoir. Ce qui faisait dire à Lee Hills, directeur-gérant du « Detroit Free Press » que « lire un journal est un devoir de citoyen ».

Voilà, un peu en vrac, quelques opinions sur le journalisme et les journalistes. Ça diffère peut-être du portrait que le cinéma a fait des seconds dans un monde où beaucoup de « journalistes » n'ont jamais mis les pieds dans une « boîte ». Quant au premier, c'est un métier dur, parfois ingrat, mais quand même le plus beau du monde !

Êtes-vous sociable ?

Répondez par « OUI » ou par « NON »

1. — Vous estimez-vous capable de vous passer des autres ?
2. — Pensez-vous que les commerçants de votre quartier vendent plus cher et moins bon qu'ailleurs ?
3. — Changez-vous de trottoirs pour éviter un voisin trop bavard ?
4. — Soupçonnez-vous les autres de lire les cartes postales que vous recevez ?
5. — Vous arrive-t-il de mettre votre radio ou télévision le plus fort possible sans vous occuper de déranger les voisins ?
6. — Fait-on appel à vous pour de menus services, comme emprunter un outil, du beurre, du pain... ?
7. — Vous plaignez-vous que les enfants de vos voisins aient des jeux trop bruyants et stupides ?
8. — Trouvez-vous absolument ridicule l'attachement qu'ont certaines gens pour les animaux ?
9. — Vous intéressez-vous aux derniers potins de votre quartier ?
10. — Vous êtes-vous fait une règle absolue de ne jamais prêter d'argent ?
11. — Connaissez-vous au moins trois familles où l'on est heureux de vous recevoir ?
12. — Aimez-vous acheter vos provisions toujours chez les mêmes commerçants ?
13. — Aimez-vous à vous replier sur vous-même, à vous isoler dans « votre tour d'ivoire » ?
14. — Lorsque vous demandez à une personne : « Comment allez-vous ? », vous attendez-vous automatiquement à ce que l'on vous réponde : « Très bien, merci » ?
15. — Votre liberté s'arrête-t-elle où commence celle des autres ?

Marquez un point à chaque fois que vous répondrez « oui » aux questions suivantes : 6, 11, 12, 15.

Un point également si vous avez répondu « non » aux questions : 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 13, 14.

Faites le total ! Si vous obtenez plus de dix points : Bravo ! vous êtes absolument sociable, et votre entourage ne doit avoir qu'à se louer de votre amabilité. — Entre cinq et dix points, vous êtes complaisant certes, mais avec prudence ! Vous n'accordez votre confiance et votre amitié que lorsque vous êtes sûr que vous n'en pâtirez pas. — En-dessous de cinq points, c'est navrant, vous manquez absolument de compréhension pour vos semblables. Pour vivre en paix, pensez donc un peu moins à vous-même et... un peu plus aux autres !

Rien que pour deux

ANGÉLINE SYLVAIN

— Cela ne vaut pas la peine, rien que pour deux !

— Pardon !... Est-ce que cette réflexion n'a pas de quoi vous laisser perplexe... Entendre chanter, parler, discuter, qu'il n'y avait rien de mieux qu'un petit nid à deux... C'était vraiment ce qu'il y avait de mieux ! Et maintenant... cela ne vaut pas la peine ?...

A l'école on apprend à accorder ensemble : amours, délices et orgues. Alors, maintenant que les *orgues* ont joué la marche nuptiale, vous voilà installés dans l'*Amour* avec un grand « A », ça vaut la peine ! Préparez vite des *délices* ou gare à votre bonheur !...

Votre problème de cuisinière-débutante réside probablement en partie dans la question des mesures. Vous vous aimerez sans mesure... c'est entendu ! Mais il est indispensable, quand on en est à ses débuts, de cuisiner avec mesures. Une grande expérience et un œil exercé peuvent se permettre de voir du premier regard et d'évaluer ainsi la quantité requise, bien que la méthode du hasard soit tout de même un risque.

Il n'est pas inutile de s'entraîner à l'art de mesurer.

Comme première règle de sagesse : se procurer une tasse-type graduée et un service de 4 cuillères.

Il y a deux sortes de tasses à mesurer : celle qui a un bec comme un petit pot est destinée aux ingrédients liquides et ce surplus est pour per-

mettre de la déplacer plus facilement, sans renverser le contenu. Il faut en tenir compte et mesurer une tasse à la dernière démarcation et non au bord comme quand on se sert de la tasse à ingrédients secs.

Le service de cuillères comprend : la c. à table (tb.) — la c. à thé — la $\frac{1}{2}$ c. à thé — le $\frac{1}{4}$ c. à thé.

Il faut savoir par cœur qu'il y a :

3 c. à thé dans 1 c. à tb.

16 c. à tb. dans 1 tasse,

2 tasses dans 1 chopine.

Que 2 c. à tb. de sucre valent 1 once,
2 c. à tb. de beurre valent 1 once,
4 c. à tb. de farine valent 1 once,
4 c. à tb. de cacao valent 1 once,
2 tasses de sucre valent 1 livre,
2 $\frac{2}{3}$ tasses de cassonade valent 1 livre,
4 tasses de farine valent 1 livre,
2 tasses de viande hachée valent 1 livre,
9 gros œufs valent 1 livre.

Et par un jour de pluie, vous pourrez allonger la liste à votre gré, en mesurant vous-même les ingrédients dont vous faites un fréquent usage.

Il est aussi utile de savoir qu'il faut tamiser et agiter les ingrédients secs avant de les mesurer, car ils se foulent et deviennent compacts au repos. Il faut aussi émietter les parties agglomérées ; ensuite les mesurer sans les tasser et les niveler pour avoir des mesures rases et par conséquent exactes.

Se rappeler qu'*ordre* et *méthode* économisent *labour* et *temps*.

RECETTES POUR DEUX

Soupe aux légumes :

1) GRASSE : 2 tasses de bouillon produit par un morceau de jarret de bœuf ou une carcasse de poulet ou des débris de viande qu'on a recouvert d'eau froide, assaisonné d'un petit oignon, de quelques feuilles de céleri haché et que l'on a fait cuire jusqu'à ce que les os se disloquent. — Couler.

2) MAIGRE : faire dorer un oignon haché finement dans 2 c. à tb. de gras : huile ou shortening. Ajouter 1 c. à tb. de farine grillée et 1 tasse de tomates.

LÉGUMES : 1 petite carotte coupée en rondelles — 1 branche de céleri en bâtonnets de $\frac{1}{2}$ pouce — 1 tranche de navet en dés. Ajouter ces légumes à l'un ou l'autre des bouillons précités quand il bout. 1 c. à tb. de pâtes à cuisson rapide comme les alphabets s'ajoutent dans le tout. Quand les légumes achè-

vent leur cuisson : vérifier l'assaisonnement.

Brioches :

$\frac{1}{2}$ tasse de farine à tout usage — 1 c. à thé de poudre à pâte — $\frac{1}{2}$ c. à thé de sucre — une pincée de sel. Mélanger ensemble ces ingrédients. $\frac{1}{2}$ c. à thé de crème de tartre (non indispensable mais utile). Diviser 2 c. à tb. de beurre et réunir en boule à l'aide de 2 c. à tb. de lait. Façonner à son goût soit comme un gâteau roulé pour des brioches tournées, saupoudrées de cannelle ou en brioches ordinaires (buns). Cette recette vous donnera 4 brioches de moyenne grosseur.

Pâte brisée :

9 c. à tb. de farine — 3 c. à tb. de gras froid — 1 c. à tb. d'eau. Ces ingrédients donnent une tarte de petite dimension (couverte) d'environ 5 pouces de diamètre.

Sauce aux pommes :

1 tasse de jus de pommes. Mêler 4 c. à tb. de sucre à 2 c. à tb. de fécule de maïs. Délayer avec le jus et cuire jusqu'à épaississement et transparence en évitant de faire des grumeaux (mottes).

Gâteau simple :

1 c. à tb. de gras — 1 c. à tb. de sucre. Crémer ensemble. Ajouter $\frac{1}{2}$ œuf battu et battre. Tamiser $\frac{1}{4}$ de tasse de farine avec $\frac{1}{4}$ de c. à thé de poudre à pâte et une pincée de sel. Ajouter à la première préparation en alternant avec 2 c. à tb. de lait, 2 gouttes d'essence. Cuire à 375° dans un moule d'environ 2 pouces par 5. (Comme dans les services d'art culinaire des fillettes.)

Gâteau éponge :

Battre un petit œuf, ajouter 6 c. à tb. de sucre peu à peu en continuant de battre, 2 c. à tb. d'eau froide. — Tamiser $\frac{1}{2}$ tasse de farine à pâtisserie — $\frac{1}{2}$ c. à thé de poudre à pâte — une pincée de sel. Incorporer délicatement à la première préparation. Cuire à 325° dans

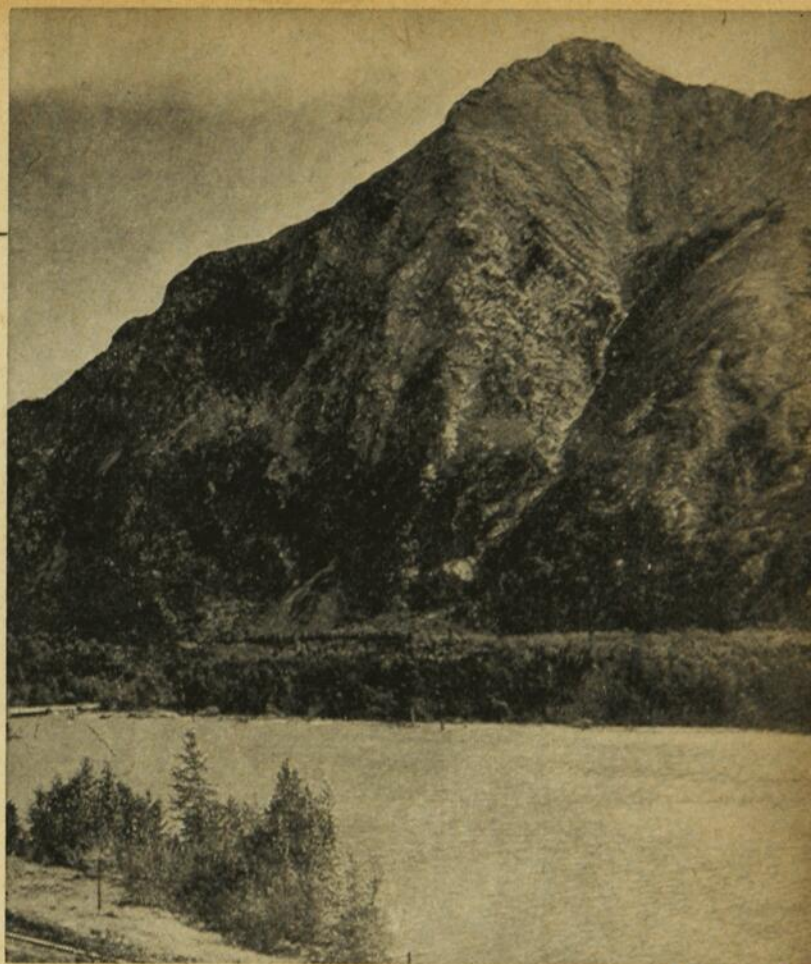
un moule non graissé (2×5 pouces, environ).

Biscuits à la farine d'avoine :

1 c. à tb. de gras et 3 c. à tb. de sucre. Ajouter $\frac{1}{2}$ œuf. Mêler. Joindre $\frac{1}{2}$ tasse de farine d'avoine et quelques grains de sel. Déposer à la cuillère sur une tôle graissée. Espacer les biscuits car ils vont s'étendre en cuisant. Cuire à 375° . Cette recette donne environ 6 à 8 biscuits secs et croustillants.

Pouding au riz :

2 c. à tb. de riz cuit dans $\frac{1}{2}$ tasse d'eau bouillante. Ajouter $\frac{1}{2}$ tasse de lait, 2 c. à tb. de sucre, un jaune d'œuf et de l'essence. Déposer dans un plat allant au four préalablement graissé (il sera ainsi plus facile à laver). Vers la fin de la cuisson, couvrir de la meringue préparé avec le blanc d'œuf non utilisé et battu en neige additionné de 2 c. à tb. de sucre en poudre. Servir avec une sauce sucrée. (On peut se servir pour la cuisson d'un plat pyrex de 5 pouces de diamètre : dit plat individuel.)



O.N.F.

... Car c'est un grand Dieu que
Yahweh, un grand roi au-dessus de
tous les dieux. Il tient dans sa main
les fondements de la terre, et les som-
mets des montagnes sont à lui. A lui
la mer, c'est lui qui l'a faite ; la terre
aussi, ses mains l'ont formée.

Psaume 95.

Mme S. Malo décrit la situation d'une jeune maman qui revient au foyer, après un accouchement.

comme une montagne à franchir

Suzanne Malo

LE CONGÉ

— Oui madame, c'est entendu, je vous signe votre congé. Vous pourrez partir demain...

Et le médecin referma la porte de la chambre de madame Dubois, hospitalisée depuis six jours pour la naissance de son troisième enfant. Depuis le départ du médecin, madame Dubois est aux prises avec divers sentiments. Certes, elle est heureuse de retourner à la maison, d'aller de nouveau vivre avec et pour les siens, mais combien elle appréhende la somme de travail qui l'attend. Ils ont réussi, son mari et elle, à faire garder les enfants durant son absence de la maison, mais ces derniers reviendront aussitôt que maman sera là. A eux seuls ils fournissent déjà tellement de travail, et le

tout petit, quels soins constants à prodiguer, et la tenue de la maison habituelle, et tout, et tout... En ce moment tout cela lui apparaît comme une montagne infranchissable. Ils ont cherché à avoir une aide pour quelques semaines à la maison... Mais quelles difficultés ! et de plus si une de ces personnes avait accepté, le prix qu'elle en demandait était vraiment trop onéreux pour leur bourse. Et chacune qui aurait pu l'aider d'une façon bénévole a aussi sa besogne, sa famille, ses occupations propres, elle le comprend bien.

Si au moins, se dit-elle, ses deux plus vieux restaient en dehors du foyer pour quelques semaines. Mais elle n'a pas, comme plusieurs, le bonheur d'avoir une maman ou une belle-maman prête à garder les enfants aussi longtemps que nécessai-

re. Comme elle les trouve chanceuses celles-là, qui n'ont qu'à aller reconduire les enfants chez une personne aussi sûre qu'elle-même, ou encore qui n'ont qu'à lancer un appel pour qu'une des grand-mères accoure à la maison... Mais ce n'est pas son cas. Sa mère demeure au loin et a encore une assez bonne besogne à la maison et sa belle-mère n'est plus de ce monde depuis longtemps. Il faudra bien qu'elle se débrouille. Par chance qu'elle a un mari qui la comprend et veut l'aider. Mais tout de même le gros du travail lui reste, tout le long des jours, et souvent pour des parties de nuit... Il faudra donc s'armer de courage pour traverser cette période difficile.

Et c'est dans cet état d'esprit, que le lendemain notre petite maman quitta l'hôpital pour le foyer.

UNE SEMAINE A PASSÉ.

Dans sa cuisine, madame Dubois s'affaire... Elle vient de terminer la toilette de bébé. Un « monceau » de linge l'attend pour le lavage. Paul et Lise, ses deux plus vieux, s'amuse non loin d'elle, en se disputant assez bruyamment un jouet de temps en temps. Elle a son ménage du matin à faire, le dîner à préparer et en plus la sonnerie de la porte et du téléphone la dérange passablement souvent ce matin. Elle est terriblement fatiguée. Le petit l'a tenue éveillée longtemps la nuit dernière. Comme elle aurait resté au lit volontiers ce matin... Mais, allons donc penser à cela avec tout le travail qui commande...

Hier au soir, une amie est venue la visiter. En partant elle lui a recommandé : « Tâche de te reposer, tu es encore trop faible pour faire toute ta besogne, laisses-en... » Elle repense à ce conseil... Si elle n'avait pas le goût de pleurer, ce matin, elle en rirait. Qu'elle vienne la chère amie, elle verra bien si elle

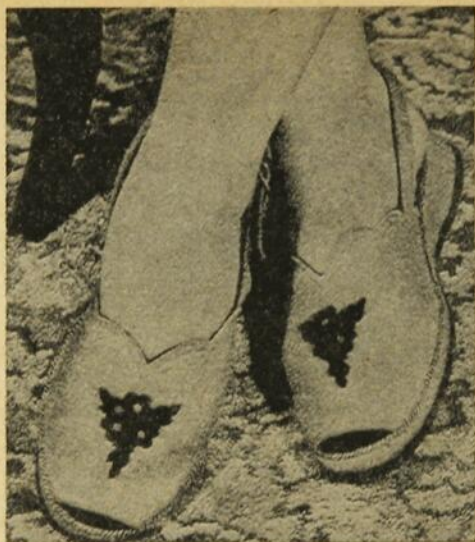
peut se reposer et laisser de côté certains travaux. Comme elle se serait facilement passé de ce conseil et aurait pourtant accepté un petit coup de main, ce qui aurait été beaucoup plus opportun dans les circonstances. Qu'est-ce qu'elle pourrait laisser de son travail ? Elle se le demande sincèrement... Le bébé il faut s'en occuper sans relâche... les couches et toute la lingerie, il faut que ça se lave... les lits et le ménage, il faut que ça se fasse... un dîner ça se prépare... pour les plus vieux, il faut être là, leur aider à s'habiller, voir à leur toilette, mettre de l'ordre dans toutes les choses qu'ils laissent éparses un peu partout, et combien d'autres petits travaux qui font qu'une maman est souvent à la course pour suffire à tout.

Et malgré ses efforts pour réagir, madame Dubois broie du noir ce matin. Ce sont la fatigue et la nervosité qui en sont les causes. C'est assez compréhensible, la naissance de bébé est si récente encore. Elle se demande de quelle façon elle sortira de cette impasse...

ET LE TEMPS COURT

Bébé Dubois a deux mois aujourd'hui. C'est un poupon magnifique ! Il déborde de santé. La maman est toute souriante et heureuse. C'est qu'elle a surmonté toutes les difficultés d'ordre physique qui ont suivi la naissance de son petit. Elle est maintenant en possession de toutes ses énergies et elle peut faire face à sa besogne. Actuellement elle domine la situation. Par chance qu'elle a une bonne santé c'est ce qui lui a permis de traverser aussi rapidement cette période compliquée.

Mais elle demande au Seigneur de lui garder en mémoire le souvenir de ces problèmes qu'elle vient de



DE JOLIES MULES

Coupez dans un gros feutre : le talon A 4 fois ; le grand talon B 1 fois ; la semelle extérieure C 1 fois.

Coupez en feutrine claire : l'empaigne D double (pli au milieu du devant) ; le bord de la semelle E double (sans couture) ; les brides F et G ; les fleurs et les feuilles.

Voilà de quoi réaliser une mule.

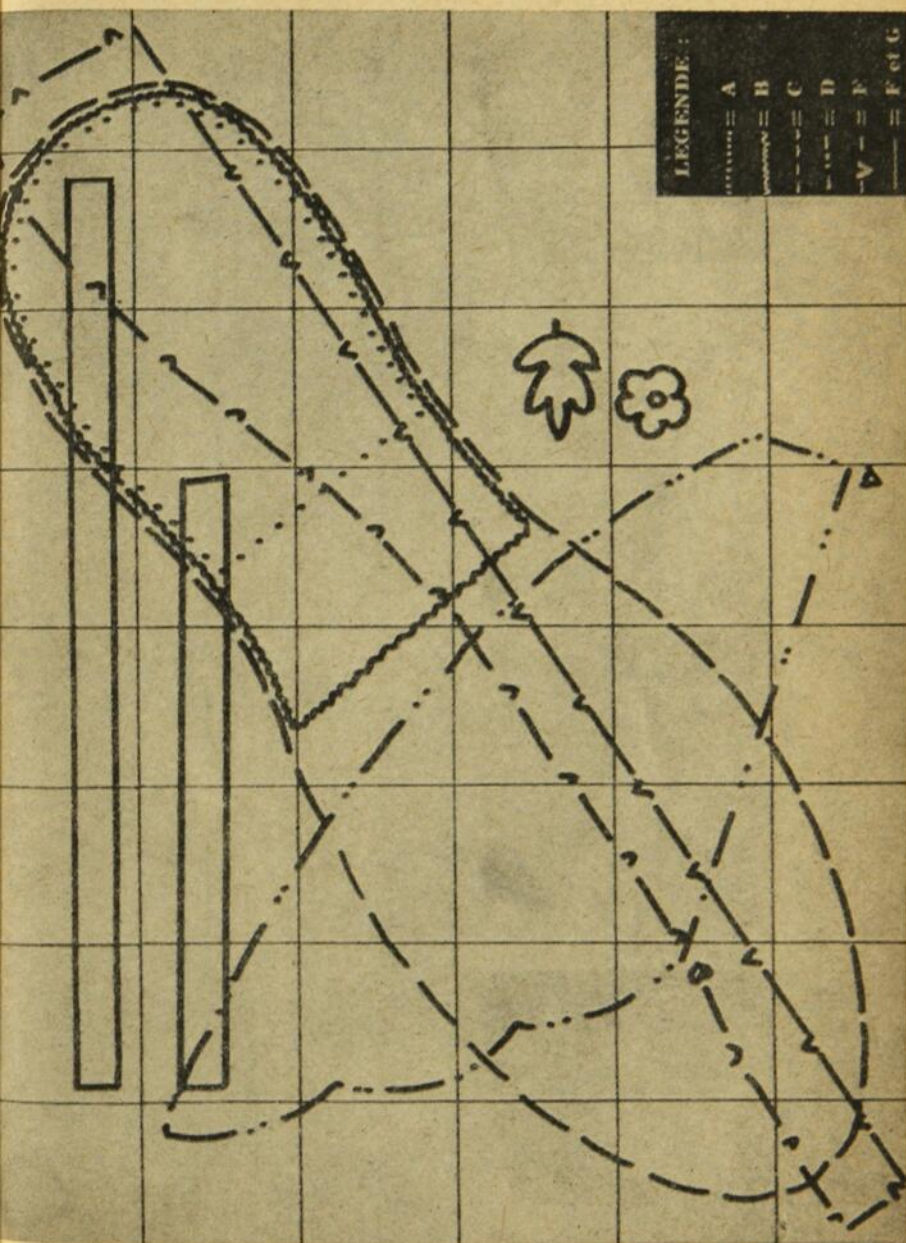
Exécution :

Superposez les C (semelle intérieure) B, A, C (semelle extérieure) et assemblez-les à l'aide d'un cordonnet en piquant au travers de toutes les épaisseurs, à environ $\frac{1}{2}$ pouce du bord.

D'autre part, assemblez la forme E à la deuxième semelle intérieure C, endroit sur endroit. Rabattez cette forme vers l'extérieur et glissez-la entre la semelle extérieure et celle qui la recouvre. Cousez ce bord à petits points cachés.

Appliquez les fleurs sur la forme D. Superposez les deux formes D en intercalant entre elles les brides F et G, de chaque côté de l'empaigne. Faites une double piqûre à la partie découpée et à la pointe de l'empaigne.

Enfin, cousez à petits points l'empaigne au bord supérieur de la semelle. Achevez en dissimulant cette couture par une cordelière. Cousez les boucles aux brides et faites les trous nécessaires pour en permettre la fermeture.



Le curé converti par son prône



France-Film

Samedi soir, 11 h. 30. J'achève d'agencer mon prône pour demain. D'abord l'épître de saint Jacques, en ce quatrième dimanche après Pâques, fera le fond de mon cinq minutes liturgiques à mes paroissiens :

« Vous le savez, mes frères bien aimés : que chacun soit toujours prêt à écouter, mais qu'il ne se presse pas de parler ni de se mettre en colère, car la colère ne nous rend pas saints aux yeux de Dieu ».



France-Film

*Mgr Paul-Emile CHARBONNEAU,
P.D.
curé de la cathédrale de Saint-Jérôme*

La sonnerie du téléphone me sort de mon texte. A cette heure, ce doit sûrement être un appel pour aller fermer les yeux de cette brave vieille à qui j'ai donné l'onction des malades, ce matin. Je décroche.

— « Monsieur le curé ? »

— « Oui, madame. »

— « Excusez-moi. C'est au sujet d'une discussion que j'ai avec mon mari. L'heure avance à minuit. Vos messes, demain matin, seront-elles à la nouvelle ou à l'ancienne heure ? Moi, je dis que ce sera l'ancienne ; lui, prétend que ce sera la nouvelle. Alors je me suis dit : c'est bien simple, on va appeler le curé... »

Oui, c'est simple, mais ç'aurait pu être tragique si le curé, en écoutant, n'avait pas eu les yeux sur le beau

texte de charité qu'il va enseigner à ses paroissiens, demain matin : « Que chacun soit toujours prêt à écouter, mais qu'il ne se presse pas de parler ni de se mettre en colère... »

— « Les messes seront à la nouvelle heure, madame. D'ailleurs, pour plus de sécurité, vous pouvez immédiatement mettre votre horloge à minuit trente ». »

— « Mais, dites-moi pas qu'il est si tard ! Excusez-moi, M. le curé, d'avoir appelé si tard. Une chance qu'il y a une messe à 11.00 hres, demain matin ». »

— « Oui, en effet, madame, une chance ». »

— « Encore une fois : excusez-moi, M. le curé ». »

— « A votre service, madame ». »



Le curé converti par son prône

Bon saint Jacques, si vous n'aviez pas été là, sur mon bureau, cette pauvre femme aurait eu une bonne leçon de civisme. Au fond, c'est pas méchant. D'ailleurs elle s'est confondue en excuses. Elle ne pensait pas qu'il fût si tard. Elle ne pensait pas... Elle est comme bien d'autres paroissiens : c'est du bon monde, mais... ils n'y pensent pas.

Faut dire que je n'ai pas été heureux aujourd'hui, dans mes téléphones. Cet après-midi, en revenant de mes confessions, la ménagère me donne un numéro. Une dame a essayé de me rejoindre trois fois depuis une heure. De guerre lasse, elle a laissé son numéro. J'appelle :

— « Bon ! Enfin vous v'là, M. le curé ! Ça fait une heure que je veux vous attraper. C'est pour un renseignement religieux. Je veux concourir au programme, à la radio. Ils nous demandent de trouver le nom du 16e pape dans l'Eglise catholique. Ça me rendrait bien service si vous m'indiquiez la réponse... »

— « »

Et pourtant le Maître à dit à ses apôtres et à nous, ses prêtres : « Allez, prêchez l'Evangile ».

Et tout en préparant mon réveil-matin pour demain, je me surprends à me plaindre de mes paroissiens. Je trouve que mes paroissiens nous « utilisent » mal. Exception faite de ma messe et de mes confessions du samedi que j'ai entendues et dont j'ai essayé de profiter pour instruire les intelligences et réchauffer les cœurs, qu'est-ce que mes paroissiens m'ont demandé aujourd'hui pour leur âme ?

Une précision sur la nouvelle heure d'été. Ma signature pour permettre le port d'une arme à feu à un jeune homme de dix-huit ans (paraît qu'avec la signature du curé, les jeunes ont

le droit de jouer avec le feu). Une réponse à un radio-quizz. Une dizaine de reçus d'impôt. Une bénédiction sur des lampions achetés chez le libraire du coin.

Et pourtant le Maître nous a dit : « Allez, prêchez l'Evangile ».

Sont-ce là, les seuls problèmes des deux mille familles dont je suis le père ? Est-ce là le seul genre d'inquiétudes qui les tourmentent ? Et de plus, pourquoi viennent-ils nous voir seulement lorsque tout est perdu ? Pourquoi la maman attend-elle que l'irréparable soit arrivé pour venir nous demander, au milieu de larmes, de « faire quelque chose » pour sa grande fille ? Si elle était venue plus tôt chercher conseils sur les fréquentations. Pourquoi les ouvriers viennent-ils nous demander du pain après trois mois de grève et un mois de privations pour les enfants ? S'ils étaient venus plus tôt discuter de la grève et de leurs revendications. Et tous ces problèmes de vie chrétienne ? Et ces moyens de grandir dans l'amour de Dieu dont on vient nous parler si peu souvent ?

Décidément, le curé c'est l'homme des solutions aux problèmes sans solution.

J'éteins ma lumière. J'ouvre ma fenêtre. J'entre sous mes couvertures : La nuit sera courte, mais fraîche et bonne.

Oh ! sans doute, il y a bien ces jeunes jocistes qui essaient de comprendre les misères morales et spirituelles des petits ouvriers et des petites ouvrières. Faut avouer que ça bouge. Et les Lacordaire ! Le grand Robert nous en a amené des « belles » misères, au bureau. Il y a aussi ces dames de la L.I.C.F. qui ne manquent pas de m'apporter leurs suggestions pour la vie liturgique et paroissiale. Cette petite retraite de deux jours pour les « non-classés » de la paroisse, retraite de spiritualité qui a connu un succès inespéré, est une de leurs suggestions. Et ces braves Locistes qui font redécouvrir à des couples la beauté de leurs promesses. Combien de foyers ont retrouvé le

bonheur après deux ans, après cinq ans d'incompréhension grâce à ces inquiets du bonheur familial ! Jusqu'aux petits Jécistes qui font des « Travorama » et qui se penchent sur ce grave problème du travail. Et cette nuit, tout à côté de ma chambre, dans la cathédrale, c'est la veillée mensuelle de l'Adoration Nocturne. Il y a là, dans l'église, une soixantaine de pères de famille, de toutes les classes sociales, qui adorent. Toute la nuit, ces hommes vont se relayer pour tenir compagnie à Jésus.

Et voilà que devant toutes ces forces paroissiales qui passent lentement devant mes yeux, s'efface cette vision pessimiste de tantôt. Tout de même, il y en a encore beaucoup qui demandent à leur curé la nourriture spirituelle. Il y en a encore beaucoup qui demandent à leur curé de leur « prêcher l'Évangile ».

Et le pauvre curé que je suis reprend vie... en s'endormant et en pensant que saint Jacques avait bien raison de dire : « Que personne ne se presse de juger... »

Comme une montagne à franchir

(suite de la page 89)

connaître. Cela afin de venir en aide dans la mesure du possible à ses connaissances qui seront dans la même situation.

SI CHACUNE...

Oui, si chacune qui a connu de telles difficultés se souvenait et aimait assez son prochain pour vouloir lui épargner des ennuis, ce problème serait quasi-réglé.

La jeune maman qui revient à la maison après avoir donné naissance à un enfant a besoin à ce moment précis d'une aide matérielle. Elle est faible et par contre sa besogne est considérablement augmentée. Il faut qu'elle s'adapte à son nouveau

travail... cela demande quelque temps. Si elle n'a aucun secours, la reprise de ses forces se prolongera et l'adaptation à son travail aussi. Son moral subira alors une très mauvaise secousse.

Nous, mamans, souvenons-nous !... Et de grâce ne refusons pas à celles qui nous entourent l'aide qu'il nous sera relativement facile d'offrir et qui pour celle qui la recevra prendra figure de bouée de sauvetage.

Entre mamans, comprenons-nous, secourons-nous. C'est le moyen le meilleur et le plus sûr de régler nos problèmes.



Etes-vous bon en chiffres ?

La magie des chiffres

Un mathématicien, un jour, présenta à un inconnu un crayon et du papier, et lui dit :

— Ecrivez le chiffre de vos frères vivants. Multipliez par 2, ajoutez 3, multipliez le total par 5, ajoutez le chiffre de vos sœurs vivantes. Multipliez par 10, ajoutez le nombre de vos frères et sœurs décédés. Soustrayez 150. Est-ce fait ? Maintenant, ajouta-t-il, dans ce résultat obtenu, le chiffre de droite représente les morts ; celui du milieu vos sœurs vivantes ; celui de gauche vos frères vivants ? Voulez-vous vérifier ?

Etonnez vos amis

Si vous voulez vous amuser et passer auprès de vos amis pour quelqu'un qui devine tout, voici un petit jeu :

Faites écrire à un de vos amis, un nombre de 3 chiffres, à condition qu'il existe entre le premier et le dernier chiffre une différence de deux. (Exemple : 628.)

Dites-lui de mettre ce chiffre à l'envers, c'est-à-dire : 826.

Faites retrancher le plus pe-

tit nombre du plus gros (ex. : $826 - 628 = 198$).

Faites encore mettre ce nombre à l'envers, c'est-à-dire : 891.

Faites additionner ces deux derniers nombres : $198 + 891$ et toujours le résultat sera : 1,089.

Et cela avec n'importe quel nombre, à condition toutefois qu'il existe toujours une différence de 2 entre le 1^{er} et le 3^e chiffre.

La danse des "1"

Priez un de vos amis de prendre un crayon et d'écrire en chiffres ce qui suit : « Onze cent onze millions, onze cent onze mille, onze cent onze ».

Invariablement, il se jettera tête baissée dans le piège que vous lui tendez et n'inscrira que des « 1 » à fond de train. Il écrira généralement : 1,111,111,111. Ce qui ne répond pas à ce que vous lui avez demandé. En effet, ce chiffre donné ne peut s'écrire que sur trois lignes :

1, 111, 000, 000

1, 111, 000

1, 111



O.N.F.

JUILLET

1 L Précieus Sang	10 M Stes Rufine et Comp.	21 D Ste Praxède
2 M La Visitation	11 J S. Pie Ier	6e Dim. ap. la Pentecôte
3 M S. Léon II, pape	12 V S. Jean Gualbert	22 L Ste Marie-Madeleine
4 J Cœur Eucharistique de Jésus	13 S S. Anaclet	23 M S. Appollinaire
5 V S. Antoine-M. Zacharie (1er vendredi)	14 D S. Bonaventure 5e Dim. ap. la Pentecôte	24 M Ste Christine
6 S S. Thomas Morus (1er samedi)	15 L T. S. Rédempteur	25 J S. Jacques, ap.
7 D SS. Cyrille et Méthode — 4e Dim. après la Pentecôte	16 M N.-D. du Mont-Carmel	26 V Ste Anne
8 L Ste Elisabeth	17 M Humilité de Marie	27 S S. Pantaléon
9 M Ste Maria Goretti	18 J S. Camille de Lellis	28 D SS. Nazaire et Comp. 7e Dim. ap. la Pentecôte
	19 V S. Vincent de Paul	29 L Ste Marthe
	20 S S. Jérôme Emilien	30 M SS. Abdon et Sennen
		31 M S. Ignace de Loyola

Le prêtre, avant de terminer la messe, se retourne vers nous pour nous dire une parole énorme, merveilleuse : « *Ite missa est* ». Et l'on traduit : « Ouf, c'est fini, retournons chez nous ». Mais non, ce n'est pas ce que cela veut dire. Cela veut dire : « Allez, courez partout, remplissez votre mission ».

L'Abbé Pierre.

JUILLET

LUNE

Premier quartier.....	4
Pleine lune.....	11
Dernier quartier.....	19
Nouvelle lune.....	26

TEMPÉRATURE

1-2	Très beau et très chaud
3-6	Très chaud — Pluie probable
7-10	Incertain
11-15	Temps chaud — Vents légers
16-18	Orages électriques
19-22	Beau et chaud
23-28	Vents frais — Un peu moins chaud
29-31	Pluie légère

AOÛT

1 J S. Pierre-aux-Liens	10 S Neuvaine S. Laurent	20 M S. Bernard
2 V S. Alphonse de Li-guori (1er vendredi)	11 D Neuvaine 9e Dim. ap. la Pentecôte	21 M Ste Jeanne de Chantal
3 S Bx Julien Eymard (1er samedi)	12 L Neuvaine Ste Claire	22 J Cœur Immaculée de Marie
4 D S. Dominique 8e Dim. ap. la Pentecôte	13 M Neuvaine S. Jean Berchmans	23 V S. Philippe Bénéti
5 L N.-D.-des-Neiges	14 M Neuvaine S. Eusèbe	24 S S. Barthélemy, ap.
6 M Neuvaine Transfiguration	15 J L'Assomption	25 D S. Louis 11e Dim. ap. la Pentecôte
7 M Neuvaine S. Donat	16 V S. Joachim	26 L S. Zéphirin
8 J Neuvaine S. Cyriaque	17 S S. Hyacinthe	27 M S. Joseph Calazanz
9 V Neuvaine S. Jean-M. Vianney	18 D Ste Hélène 10e Dim. ap. la Pentecôte	28 M S. Augustin
	19 L S. Jean Eudes	29 J Décollation de S. Jean-Baptiste
		30 V Ste Rose de Lima
		31 S S. Raymond Non-nat

SAISON: ÉTÉ

AOÛT

LUNE

Premier quartier.....	2
Pleine lune.....	10
Dernier quartier.....	18
Nouvelle lune.....	25

TEMPÉRATURE

1-4	Plus beau — Très humide
5-8	Pluie — Vents chauds
9-12	Chaleur humide écrasante
13-19	Chaud — Orages probables
20-22	Temps variable
23-27	Beau et chaud
28-31	Très beau — Un peu plus chaud

Le danger est beau. L'homme qui l'affronte avec une prudence virile a d'avance sur lui le reflet de la victoire. Comment vaincre sans ennemis ? Le lutteur, en nous, n'aurait alors plus d'emploi. Le bien est meilleur, chez celui qui a risqué le pire. L'exercice de notre force ne consiste qu'à discipliner nos faiblesses et à franchir l'obstacle extérieur: nous exonorer de ce souci ne serait-ce pas un désastre ?

A.D. Sertillanges, o.p.

SEPTEMBRE

1 D	S. Gilles 12e Dim. ap. la Pentecôte	11 M	SS. Prote et Hya- cinthe	20 V	S. Eustache Quatre-Temps
2 L	S. Etienne	12 J	Le Saint Nom de Marie	21 S	S. Mathieu Quatre-Temps
3 M	S. Pie X	13 V	S. Philippe	22 D	S. Thomas de Ville- neuve — 15e Dim. ap. la Pentecôte
4 M	S. Moïse	14 S	Exaltation de la Ste Croix	23 L	Ste Thècle
5 J	S. Laurent Justi- nien	15 D	N.-D. des Sept Dou- leurs — 14e Dim. ap. la Pentecôte	24 M	N.-D. de la Merci
6 V	S. Onésiphore (1er vendredi)	16 L	S. Cyprien	25 M	S. Cléophas
7 S	Ste Reine (1er samedi)	17 M	Stigm. de S. Fran- çois	26 J	SS. Martyrs Cana- diens
8 D	Nativité B.V.M. 13e Dim. ap. la Pentecôte	18 M	S. Joseph de Cuper- tino	27 V	SS. Come et Damien
9 L	S. Pierre Claver	19 J	Quatre-Temps	28 S	S. Wenceslas
10 M	S. Nicolas de Tolent- ino		S. Janvier	29 D	S. Michel, archevê- que 16e Dim. ap. la Pentecôte
				30 L	S. Jérôme

La joie est un rayon de soleil. Elle doit donc s'inspirer de la manière de procéder de celui qui n'attend pas qu'on le prie pour faire part de sa lumière et de sa chaleur. Nous avons peu de joie aujourd'hui ? Donnons-nous tout de même ce peu. Si les nuages sont dissipés, demain nous donnerons davantage. La misère n'est pas d'avoir très peu, mais de garder jalousement ce peu pour soi.

*Extrait de « La joie »
d'Yvonne Estienne*

SEPTEMBRE

LUNE

Pleine lune.....	8
Dernier quartier.....	16
Nouvelle lune.....	23
Premier quartier.....	30

TEMPÉRATURE

1-3	Beau et frais
4-6	Frais — Vents légers
7-10	Nuageux — Vents légers
11-15	Pluies fréquentes — Plus chaud
16-19	Beaucoup plus frais
20-24	Clair et ensoleillé
25-27	Pluies fréquentes — Plus chaud
28-30	Vents forts — Orages probables

L'Assomption



Tout n'est pas terminé lorsque nous avons vu le Christ monter au ciel et y siéger à la droite de Dieu pour nous départir, en qualité de Pontife, les fruits de son propre sacrifice. L'œuvre de notre rédemption ne doit être considérée comme définitivement accomplie que le jour très glorieux où il nous est donné de voir la Vierge Marie, nouvelle Eve, rejoindre au ciel Jésus, nouvel Adam, et partager avec lui les honneurs d'une victoire dont elle fut l'instrument choisi de Dieu. Aussi convenait-il qu'après avoir célébré le triomphe du Christ, notre Chef, au cours de la solennité pascalle, l'Eglise célébrât, le 15 août, celui de la Femme bénie entre toutes les femmes. Cette fête est d'autant plus chère à la piété chrétienne, que l'assomption de la Mère n'est en définitive que le

Marie,

nécessaire complément de l'exaltation du Fils.



Comment le Fils de l'Homme siégerait-il au ciel dans la plénitude de sa gloire, s'il n'avait auprès de lui la Femme qui coopéra de manière si étroite au salut du genre humain ? C'est bien, de fait, le jour de l'Assomption que s'achève entre le nouvel Adam et la nouvelle Eve l'union dont la magnificence avait été depuis toujours préparée par la Sagesse divine. Or ce que l'Eglise célèbre précisément en la solennité de l'Assomption considérée dans toute son ampleur, c'est la gloire de la Vierge Marie, rejoignant son Fils au ciel pour prendre place, à sa droite, comme une épouse à côté de son époux, et régner éternellement avec lui. « Aujourd'hui, proclame l'Eglise, dans une antienne de

100
100

vêpres, la Vierge Marie est montée au ciel, réjouissez-vous, car voici qu'à jamais elle règne avec le Christ ».

En effet, cette royauté universelle qu'il possédait déjà, dès son incarnation, au titre de Fils unique de Dieu, le Christ, par sa croix, la mérita non seulement pour lui-même, mais aussi pour la Femme qui fut l'instrument indispensable, la coopératrice fidèle et pleinement consciente de sa victoire sur le péché et sur la mort. De même que le Christ devint proprement *Notre Seigneur* le jour de son exaltation glorieuse, la Vierge Marie devint, à son tour, le jour de son assomption, qui fut aussi celui de son couronnement, *Notre Dame*. Appellation infiniment douce sur des lèvres chrétiennes, puisque nous ne pouvons la lui donner sans reconnaître du même coup, avec une nuance de tendresse filiale,

l'Eglise, de connaître, dans la lumière de gloire dont elle jouit au ciel, les appels et les besoins de ses enfants et de faire découler sur chacun d'eux les eaux vivifiantes de la grâce du Christ. N'est-ce pas à la nouvelle Eve de communiquer le fruit de la vie, comme l'ancienne nous communiqua jadis, par Adam, le fruit de la mort ? N'est-elle pas la Femme dont la mission providentielle fut d'écraser la tête du Serpent et de déjouer, jusqu'à la fin des siècles, les embûches de l'Esprit du Mal ?

★

Par l'Assomption de la Vierge Marie et son couronnement dans les cieux, le Seigneur a voulu glorifier la fidélité de celle qui ne voulut jamais être autre chose ici-bas que son humble servante. Le jour de l'Annonciation lorsque l'ange Gabriel lui annonça

reine de l'univers

Dom Flicoteaux, o.s.b.

l'entière dépendance où nous sommes ici-bas à l'égard de la Reine du ciel et de la terre.

★

En ce qui nous concerne, il est évident que l'œuvre de notre rédemption n'est définitivement achevée que le jour où la Mère de Dieu, devenue notre Mère à nous, et glorifiée jusque dans sa chair virginale, commence de régner au ciel. Il ne suffisait pas, en effet, que le sacrifice de la croix fut consommé ; ce n'était pas assez que le Sauveur, une fois remonté à la droite de son Père, devint en lui-même la source de notre vie ; il fallait encore que l'intervention de la Vierge Marie s'exerçât à notre avantage dans la dispensation des richesses conquises sur le Calvaire. A la Vierge Marie, *notre avocate*, comme l'appelle

qu'elle deviendrait la Mère du Christ, sans détriment pour sa virginité, Notre-Dame répondit simplement : « Voici la servante du Seigneur ». En prononçant cette parole, la Vierge Marie s'est définie elle-même. Elle fut, en effet, la parfaite servante du Seigneur. Elle fut fidèle dans l'accomplissement de la tâche qui lui fut divinement assignée, depuis sa conception virginale jusqu'au Calvaire, ou, plutôt, jusqu'à sa propre mort. Elle fut fidèle, avec la plus extrême délicatesse, dans les moindres détails de son existence quotidienne. A nous de suivre l'exemple qui nous fut donné par la Mère de Dieu. Que tout notre bonheur ici-bas, soit de servir fidèlement Celui en qui nous croyons, en qui nous espérons, que nous aimons, et qui a justement droit à notre service, parce qu'il nous a sauvés au prix de son sang.



La T.V. et vos yeux

Jacques Noiseux, M.D.

La popularité de la télévision s'étend de jour en jour, portant un dur coup aux programmes de la radio. — En elle-même, regardée d'une façon raisonnable, la télévision n'endommage pas les yeux normaux.

Beaucoup de gens se plaignent de malaises à leurs yeux

depuis qu'ils regardent la télévision. Cet appareil, source de plaisir et d'information, met simplement en évidence les défauts qui existaient déjà dans vos yeux.

Les trois quarts des gens qui éprouvent des malaises à leurs yeux en regardant la télévision, éprouvent également des en-

nuis lorsqu'ils vont au cinéma ou lorsqu'ils lisent ou cherchent à regarder attentivement des choses plus ou moins petites.

Il y a cent ans la majorité des Canadiens vivaient à la campagne. Les yeux de ces gens avaient peu d'effort à fournir. Conduire une voiture ou une sleigh, même si les chevaux couraient, n'exigeait pas une vision extraordinaire. Beaucoup de ces gens ne lisaient pas ou très peu.

Aujourd'hui, lorsque vous conduisez une voiture à 60 ou 70 milles à l'heure, vous avez besoin d'une bonne vision, lorsque vous lisez vos journaux après souper, vous vous rendez souvent compte que vos yeux ont besoin de lunettes.

Dans notre vie moderne nous exigeons de plus en plus de nos yeux. Le pilote d'un avion de chasse qui file à 400 ou 500 milles à l'heure a besoin d'une vision impeccable.

La télévision vient soumettre vos yeux à une épreuve que peuvent très bien supporter les yeux normaux.

Les malaises des yeux, les maux de tête, les étourdissements dont vous vous plaignez après avoir regardé la télévision, vous avertissent que

vous êtes dans une situation défavorable pour jouir de votre appareil ou bien que vos yeux ou même votre santé, votre état général, laissent à désirer.

Regardez la télévision avec suffisamment de lumière pour qu'on puisse lire les journaux autour de vous. Donnez une chance aux muscles de vos yeux, en évitant de vous coller tout près de l'écran. Tenez-vous à une distance d'au moins 8 à 10 pieds pour un écran de 17 pouces. Les jeunes enfants s'approcheront souvent très près de l'écran mais ne vous inquiétez pas trop. Leur attention n'est jamais soutenue longtemps et l'effort imposé à leurs yeux ne dure pas.

Les gens fatigués, les malades ne doivent pas être surpris d'éprouver des malaises en regardant longtemps la télévision. Un grand nombre de maladies graves, sinon presque toutes, ont des répercussions dans vos yeux. C'est pourquoi, il importe de confier l'examen de vos yeux au médecin oculiste qui est d'abord un vrai médecin et de plus un spécialiste des maladies des yeux. Les services de ces médecins oculistes sont à votre portée, soit à leur bureau privé, soit dans les dispensaires de tous les grands hôpitaux.



Les jeunes devant *l'avenir*

Le problème de l'orientation des jeunes en est un d'importance. Il est surtout difficile pour les jeunes qui abandonnent l'école après leur 7^{ième} année. Il se complique davantage pour les élèves qui n'ont pas atteint leur 7^{ième} année et qui, par conséquent, ne sont porteurs d'aucun diplôme.

Je voudrais, dans le présent article, traiter ce problème en me basant sur des faits précis pour bien éclairer la situation et dans le but d'essayer de découvrir des éléments de solution dans l'immédiat.

Pour un enfant qui est porteur d'un diplôme de 7^{ième} année il y a plusieurs cours qui sont à sa portée. D'abord il peut continuer ses études en s'orientant vers le cours classique ou vers le cours supérieur. Si des études plus pratiques l'intéressent, il peut alors apprendre un métier en allant soit à

une école d'Arts et Métiers ou à un Centre d'Apprentissage. Il a donc suffisamment de possibilités et son orientation devient une question de choix ou de préférence suivant ses aptitudes.

Nous voulons surtout parler de l'enfant qui n'est pas porteur de diplôme et qui par conséquent n'a pas atteint sa 7^{ième} année avant sa sortie de l'école. Celui-là est devant une situation fort difficile puisque presque toutes les écoles lui sont désormais fermées. Je dis presque toutes les écoles puisque seuls les Centres d'Apprentissage acceptent officiellement les jeunes ne possédant pas de diplôme.

Le problème est d'envergure quand on constate le nombre de jeunes garçons qui n'atteignent pas leur 7^{ième} année. Dans le procès-verbal daté du 15 décembre 1954 du Comité Catholique du Conseil de l'Instruction Pu-

blique on notait ceci : « 25,000 garçons se sont inscrits aux examens de 7^{ième} année, 15,000 ont réussi. En 9^{ième} année, 5,000 ont réussi. » L'on voit donc que sur 25,000 garçons en 7^{ième} année, 15,000 ont réussi et qu'en 9^{ième} année il n'y en a plus que 5,000.

Il faut de plus tenir compte du grand nombre de garçons, âgés de 14 ans, qui ne vont pas plus loin que la 5^e ou la 6^e année... et ce nombre est plus grand qu'on ne pense.

Il faut un diplôme de 7^{ième} année pour entrer dans une école d'Arts et Métiers et un diplôme de 9^{ième} année pour entrer dans une école technique. Par conséquent, ces écoles sont fermées à ces jeunes. Il reste que nos Centres d'Apprentissages ont été créés en partie pour venir en aide à ces gens.

sont sans doute mus par un excellent motif : celui de donner à tous les garçons et jeunes gens un maximum d'instruction et de formation. Cependant je crains fort que, si un diplôme est exigé dans tous les cas, l'on rende un bien mauvais service à la population en général, en privant un bon nombre de jeunes gens des avantages que donneraient des centres d'apprentissage, qui sont d'ailleurs spécialement mis à leur disposition pour les former. La situation est toute autre dans certaines écoles spécialisées où l'on doit exiger un certificat. J'en conviens sans hésiter.

« Mais, pour ce qui concerne nos Centres, lorsqu'on constate qu'un jeune homme a les aptitudes requises pour faire un bon artisan, il faudrait

E.-C. PIÉDALUE

Dans une lettre en date du 27 novembre 1951 l'honorable Antonio Barrette, Ministre du Travail et fondateur des Centres d'Apprentissage, m'écrivait dans ces termes : « C'est précisément pour combler une lacune que nous avons mis en œuvre ce système qui, jusqu'ici, a fait tant de bien dans les rangs de la jeunesse ouvrière.

« J'ai toujours déploré dans le passé que dans la structure de l'apprentissage ou de l'enseignement spécialisé, on ait ignoré le rez-de-chaussée et commencé à construire au premier étage. Ce qui manquait à mon avis, c'était précisément la fondation de toute la structure et l'espace nécessaire pour recevoir les jeunes qui travaillent déjà et qui ne sont pas porteurs de diplômes. Et c'est peut-être un peu pour cela qu'avant l'application de notre système un grand nombre de jeunes gens — après un stage d'une ou deux années dans une école spécialisée — battaient les pavés de leurs semelles et ne recevaient aucun avantage sérieux des sacrifices qu'ils avaient faits eux-mêmes, ou qui avaient été consentis par leurs parents, ou des dons qui avaient été accordés par le gouvernement.

« Ceux qui réclament un diplôme comme condition première à l'admission dans un centre d'apprentissage

— à mon sens — que l'on tienne compte des équivalences. Je veux bien qu'on lui fasse subir un examen, afin de savoir quel est son point faible et qu'on corrige autant que possible cette déficience ; mais je crois que l'on devrait tenir compte des qualifications supérieures qu'il peut avoir dans d'autres domaines, et l'accepter tout comme s'il avait le minimum requis pour un jeune homme de son âge, à la condition qu'il ait fréquenté l'école, comme la loi l'exige.

« Il est à ma connaissance que des jeunes garçons qui éprouvent les plus grandes difficultés à comprendre les fractions et décimales, saisissent très vite les données d'un problème ordinaire lorsqu'ils travaillent avec les outils d'un artisan, compas, pied-de-roi ou micromètre. Et je connais même d'excellents ouvriers qui ont commencé à travailler très jeunes, et qui se sont qualifiés non seulement comme de bons artisans, mais aussi comme possédant une instruction moyenne qu'ils sont parvenus à acquérir par la pratique de leur métier au cours des années. »

Il est facile de constater que l'honorable Antonio Barrette avait compris exactement le problème posé par tous

(suite à la page 106)

La boîte à lunch

Par Angéline Sylvain.

Les jeunes devant l'avenir

(suite de la page 105)

ces jeunes qui, pour diverses raisons, abandonnent l'école avant d'avoir atteint leur 7^{ième} année. Evidemment, ils ne peuvent pas tous passer par les Centres d'Apprentissage pour la bonne raison que tous n'ont pas les aptitudes voulues pour les métiers de la construction. Il est à se demander parfois si les Centres d'Apprentissage n'auraient pas leur place dans d'autres industries afin de faciliter l'adaptation et la réhabilitation des jeunes dans des métiers de leur choix. Ce rez-de-chaussée dont parle le Ministre dans sa lettre n'existe pas seulement dans les métiers du bâtiment mais dans toutes les industries. Ce serait à notre avis la meilleure solution aux problèmes de l'orientation de ces jeunes.

De plus les programmes de formation sociologique et morale qui sont en application dans les Centres d'Apprentissage favoriseraient la formation d'une main-d'œuvre compétente et honnête qui serait un apport considérable pour notre société.

Je suis d'avis aussi que cette solution pourrait, dans certain cas, prévenir les méfaits de la délinquance juvénile, qui souvent résulte du fait qu'on ne s'est pas assez occupé de l'avenir des jeunes sans diplômes. Ainsi donc notre formule pourrait accroître le nombre de bons citoyens et des ouvriers compétents.

Ce devrait être un des premiers cadeaux de l'épouse après le mariage. Je la voudrais d'un entretien facile, qui ferme bien, très isolante afin de ne pas avoir à déplorer des dîners séchés ; de format pas trop encombrant afin de conserver la bonne humeur. Voici la boîte à lunch... Tout y est — enveloppé séparément par ordre de consommation — c'est même joliment emballé et rien ne ballotte. De plus, quand on l'ouvre le midi : toujours une agréable surprise nous attend ! « Ah, ma femme !... »

Il faut que le goûter soit appétissant et nutritif. Il ne faut pas suivre l'exemple de ces personnes qui se contentent de biscuits sucrés et d'une bouteille de liqueur. Cela détériore la santé et apporte au travail un intérêt médiocre et une demi-attention. Il est difficile, mais non impossible d'en varier la présentation. D'abord commençons par ce qu'il ne faut jamais oublier : un mets *chaud*. Que ce soit le breuvage ou mieux une soupe substantielle qui peut très bien prendre place dans un thermos — le gobelet d'embouchure servira de bol. Crème, potage varié chaque jour avec biscottes, vous

mettra en appétit. Les sandwiches peuvent être assortis à l'infini : fromage, foie, jambon, bœuf, œufs, poulet, noix, légumes, bananes, dattes, raisins, tomates, fèves, etc. se prêtent à de multiples combinaisons ; il y a encore les salades, les aspics, les escalopes, les pains de viande ou de légumes cuits dans de petits contenants en panier aluminium. Que de variétés sont transportables, quand on veut s'en donner la peine !

Vous allez nettoyer, réparer, confectionner, construire et vous négligeriez l'entretien de la plus merveilleuse machine qui soit : le corps humain ? Il est déjà arrivé que des gens, manquant de combustible, aient démoli la galerie, les meubles à cette fin... Beaucoup de personnes agissent de même en ne fournissant pas à leur organisme les aliments qu'il réclame. Certes, ils continuent de vivre, mais avec une moindre résistance ; ils suivent leurs caprices et faute de nourriture essentielle... « la maison chancelle » !

La science médicale affirme, après recherches et expériences, que l'emploi régulier d'une chopine de lait ou l'équivalence en succédanés dans les mets améliore l'état général. Ayons donc recours à des aliments constructifs ou réparateurs : des œufs, des cossetardes et de flans.

Avec un peu d'imagination, et les femmes en ont beaucoup,

ce travail quotidien sera une besogne agréable, si on l'assaisonne d'amour.

Voici quelques exemples :

- 1) Crème d'asperges chaude,
Salade de poulet,
Une tomate, un petit pain,
Un chausson aux pommes.
- 2) Crème de céleri chaude,
Des œufs farcis,
Rôties au pain bis (ou farine
entière),
Pruneaux et noix.
- 3) Jus de tomates,
Jambon, salade de pommes
de terre,
Chocolat chaud,
Gâteau aux dattes.
- 4) Soupe aux légumes chaude,
Sardines, biscuits soda divers
Tartelettes au citron.



Avez-vous déjà jeté une pierre dans une eau tranquille ? Immédiatement un petit cercle s'est formé, puis un deuxième, puis des douzaines, toujours plus grands.

Du droit de vote...

Pourriez-vous dire jusqu'où se rendront les ondes ? ou quelle partie de la surface, et de la portion sous-marine, seront troublées par votre geste ?

Peut-être que là-bas, à des dizaines de pieds de l'endroit du choc, l'onde ira rider la surface de l'eau. La perturbation aura dépassé vos prévisions. Et pourtant, vous n'aurez jeté qu'une toute petite pierre à l'eau.

Cela me fait penser au droit de vote. Laisser tomber dans une boîte de scrutin un seul vote illégal, ou permettre par sa négligence à voter, que d'autres fassent entrer dans une boîte un seul bulletin illégal, c'est poser un acte dont on ne pourra jamais évaluer exactement l'ampleur. Le mal fait à la société ne se mesure pas. L'eau dont je parlais plus haut pourrait être notre démocratie. La pierre qui vient en rider la surface c'est le vote illégal. Pour créer cette « onde » mauvaise il a fallu, dans plusieurs

cas, fausser complètement le jeu d'une élection. Il a fallu, par exemple, corrompre un énumérateur, ou un reviseur de la liste électorale, ou le greffier dans le poll, ou le scrutateur. Peut-être tout ce monde à la fois. C'est l'illégalité à la chaîne !

Un « télégraphe » c'est une injustice grave, car non seulement c'est faire tort à celui à qui on vole un vote, faire tort au candidat qu'on prive d'un vote, mais c'est faire tort à toute la société en contribuant à l'élection frauduleuse d'un de ses administrateurs.

On parle souvent de « sauver la démocratie ». Pour la sauver le premier moyen c'est de redonner aux élections tout leur sens.

Premièrement, il faudra protéger le droit de vote. On hésite parfois à recommander le vote obligatoire — et cela n'irait pas sans inconvénient — mais il faudra un jour s'y résoudre si les gens ne veulent vraiment plus s'in-

téresser au sort de la démocratie. Il est inadmissible, comme cela s'est vu au cours de deux récentes élections partielles, que moins de la moitié des électeurs seulement se rendent aux polls.

Deuxièmement, il faut protéger le droit de vote par la carte d'identité dans tous les centres urbains. La supposition de per-

l'adversaire. Et pourtant ces partis ont généralement des idées, ils présentent des hommes qui ont de la valeur. En limitant par la loi des dépenses d'élections, on permettra à plus de gens de participer activement à la vie publique. Et ce sera un bienfait à plus d'un point de vue.

Mais l'arme suprême de la dé-

à la démocratie.

sonne se pratique sur une haute échelle dans nos élections modernes. Certains organisateurs se vantent d'avoir passé 3,000, 4,000 et même 5,000 « télégraphes » dans une seule journée. Une simple multiplication nous ferait saisir que ce sont des centaines de milliers de votes illégaux qui se donnent dans la province au cours d'une seule élection. L'usage de la carte d'identité devra être strictement limité aux élections, et ne jamais devenir une arme entre les mains de la police. Mais elle paraît essentielle dans les grands centres.

Troisièmement, il faudra songer à limiter les dépenses d'élections. L'élection provinciale de 1956 coûtera au bas mot \$15 millions. Cette immense somme d'argent sera dépensée en publicité, en cadeaux, en salaires à des organisateurs, etc. La conséquence, c'est que les candidats des partis pauvres n'ont aucune chance de percer le rideau de dollars de

mocratie c'est l'opinion publique. Qu'elle soit éveillée, agissante et tout ira moins mal. Le grand malheur, c'est que nous élisons des gens et que nous avons l'impression, une fois ce travail terminé, que tout est fini, que c'est un point d'arrivée. Au contraire, c'est un commencement : les administrateurs que nous avons élus se mettent au travail et nous avons le devoir de les entourer de notre vigilance, de notre surveillance. Ainsi nous pourrions limiter les abus.

La démocratie, en somme, repose sur le système électoral. Si nous le faussons — actuellement il l'est — c'est la démocratie tout entière qui sera boiteuse. Et si un jour elle... boite des deux jambes, des personnes verront peut-être à la remplacer par autre chose, qui fonctionnera à plein rendement peut-être, mais que nous regretterons amèrement. La dictature, par exemple... (1er mai, 1956.)



Jupe et écharpe estivales

Modèle No 4467-F

Aux jours sereins de l'été, portez cette élégante jupe plissée accompagnée d'une jolie écharpe de même tissu, Aucun patron n'est requis pour fabriquer ces deux morceaux car ils sont faits d'une seule pièce.

FOURNITURES :

- 2 5/8 vgs de coton imprimé ou de « rayonne », 36 pouces de largeur.
- 1 vg. de frange d'un ton assorti ou contrastant.
- 3 agrafes et œillets.
- 1 fermeture éclair de 7" de longueur.
- Fil à coudre mercerisé *Coats Super Sheen* de couleur assortie.

COUPE :

Jupe : Tailler un morceau de 71 pouces x 36 pouces.

Echarpe : Tailler 2 morceaux de 18 pouces x 36 pouces chacun.

Ceinture : Tailler un morceau de 5 1/2 pouces de largeur par la longueur du tour de taille plus 2 pouces.

EXECUTION :

1/2 pouce est prévu pour les coutures.

Jupe plissée : 1 — Plier le morceau en deux sur la largeur ; faufiler et coudre le côté de 36 pouces en laissant une ouverture de 7 1/2 pouces à l'un des bouts. Presser en ouvrant la couture et poser la fermeture éclair en suivant les indications qui l'entourent.

2 — Plier la ceinture en deux sur la longueur, l'endroit à l'intérieur ; faufiler et coudre les deux bouts ; tailler les coutures ; retourner à l'endroit et presser.

3 — Faire des plis égaux à égale distance au haut de la jupe, pour le tour de taille, et épingler (à peu près 10 plis de 1 pouce chacun).

4 — Epingler le haut de la jupe à la ceinture, les deux endroits à l'intérieur, les bords égaux, la ceinture devant dépasser d'un pouce à un bout pour croiser ; faufiler et coudre. Coudre la ceinture à points perdus à l'intérieur de la jupe, à la ligne de la couture. Coudre les 3 agrafes et œillets aux bouts de la ceinture.

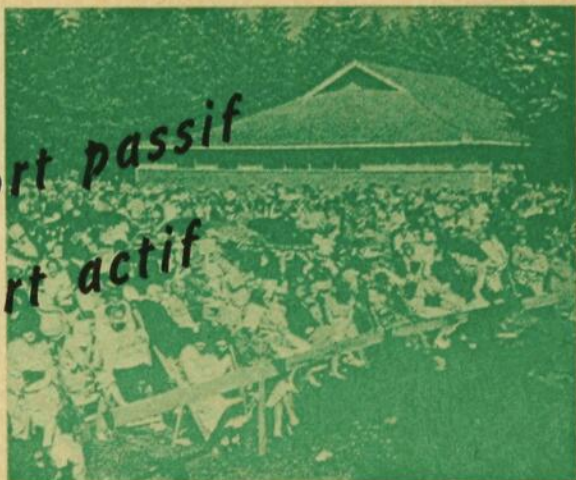
5 — Faire un bord à la hauteur désirée ; faufiler et coudre à points perdus.

Echarpe : 1 — Epingler les deux morceaux de l'écharpe l'endroit à l'intérieur, les bords égaux. En partant de l'un des bouts, mesurer en longueur jusqu'à 5 pouces et faire une marque ; faufiler la couture en droite ligne à partir de cette marque jusqu'à l'autre bout ; piquer la couture. Tailler le surplus de tissu et presser la couture à plat. Ceci forme un grand V au centre du dos.

2 — Finir par un bord étroit tout le tour de l'écharpe.

3 — Couper la frange en deux et coudre chaque morceau au bout de l'écharpe.

Du sport passif
au sport actif



O.N.F.



O.N.F.

Par Nick KEBEDGY

En voyant l'importance que prend le sport dans nos mœurs, dans nos préoccupations et même dans notre comportement, les esprits chagrins de la vieille génération ne manquent pas de fustiger cet engouement et déplorent, avec une pointe de mépris, que le désir de s'instruire soit trop souvent remplacé par le désir d'accomplir des prouesses sportives ou d'applaudir les étoiles du sport professionnel.

S'il est vrai que le sport ait pour plusieurs remplacé d'autres formes de loisirs plus ou moins utiles, il faut bien admettre qu'on a rien trouvé de mieux, jusqu'ici, pour stimuler l'organisme en même temps que récréer l'esprit.

Il y a bien la culture physique, qui active les grandes fonctions et développe ou entretient les muscles beaucoup plus rapidement et de manière

plus durable que les sports dont l'action est toujours plus ou moins localisée ; mais il faut, pour faire régulièrement les exercices voulus, une volonté, une discipline et une force de caractère qui ne sont pas données à tout le monde.

L'idéal est évidemment de combiner une culture physique adaptée aux besoins individuels avec la pratique des sports, choisis non pas seulement en fonction des préférences ou des circonstances personnelles, mais en vue de contribuer le plus possible à l'amélioration du corps et du caractère.

Le sportif-spectateur

Mais combien peu nombreux sont encore ceux qui gardent à l'esprit ce double objectif ! La masse, elle, a soif d'émotions, de spectacles et d'amusement. Si la pratique du sport répond à ces aspirations, tant mieux, dit-on, et l'on veut bien s'essayer à un peu de sport. Mais si l'on ne se sent pas suffisamment doué, ou si l'on a de la peine à s'imposer un entraînement approprié, on se lasse, on devient un sportif de moins en moins *actif* et de plus en plus *passif*.

On continue à suivre les résultats de la compétition dans les rubriques sportives, certes, mais on se remue le moins possible, se contentant soit de se déplacer pour aller aux « matches » ou aux rencontres les plus spectaculaires... soit de voir ça à la télévision !

Résultat : on s'intitule « sportif » et on ne fait guère de sport ! On vante les beautés du sport et l'on laisse voir ou deviner un gros bedon, un squelette décharné, un quintuple menton ou une peau fripée...

« Moins de spectateurs et plus de sportifs dans l'arène ! » disaient les pionniers de la culture physique moderne, Desbonnet, MacFadden et autres.

Bien que certains sports professionnels soient aujourd'hui beaucoup plus du spectacle, du truquage ou de la bouffonnerie que du vrai sport, nous ne croyons pas qu'il faille nécessairement condamner ce genre d'amusement, *pourvu cependant qu'on n'appelle pas ça du sport*, quand on sait très bien que l'esprit sportif y brille surtout par son absence !

Si des primaires aiment ces spectacles de parodie du sport, laissons-les se délecter et se donner l'illusion qu'ils voient du sport, mais faisons en sorte que nos jeunes sachent faire la différence entre ce qui est truqué, arrangé et ce qui est vraiment du sport.

L'éducation sportive

C'est ici que l'éducation sportive prend toute son importance, car c'est dès l'âge scolaire qu'on doit apprendre à aimer le sport comme élément de formation, comme moyen d'améliorer et son physique et son caractère, de pratiquer le « fair-play » dans la vie comme dans la compétition sportive.

Si l'on ne considère le sport que comme un moyen de briller, de fanfaronner ou de « faire de l'argent » on avilit la conception même de l'esprit sportif, qui n'exclut pas la classe et la science du jeu, loin de là, mais qui refuse de la subordonner à des considérations purement matérielles.

Il faut que le sport soit et reste pour celui qui le pratique une saine diversion, un moyen de chercher à se surpasser et une école de camaraderie et de contrôle de soi.

Enlevez ces objectifs, et il ne reste plus que le sport égoïste, envieux, orgueilleux ou mercantile tel que le conçoivent trop souvent ceux qui n'ont jamais pris la peine de sortir de leur égocentrisme.

Même dans le sport professionnel, où l'entraînement n'est plus seulement un complément de la vie quotidienne, mais fait partie du gagne-pain, on constate que les plus grands athlètes, les vedettes qui durent et qui laissent un nom à la postérité sont ceux qui ont su s'imposer ou accepter une discipline souvent sévère, mais qui leur permet de forcer l'admiration des foules plus par leur talent que par leurs excentricités.

Vous connaissez cette définition un peu humoristique du génie : « 1% d'inspiration et 99% de transpiration »... Eh bien, il en va un peu de même en matière de sport, où pour briller il faut évidemment des dons, mais l'ardeur à l'entraînement, la patience et le souci de se perfectionner ont tou-

jours donné plus de profits à tous points de vue que les coups d'éclat ou les bouffonneries.

La culture physique

Quant à la *culture physique*, qui reste le genre d'entraînement et le moyen de se développer les plus complets et les plus concentrés qui soient, elle devrait, elle aussi, faire partie d'une saine éducation. Mais quels que soient les résultats qu'on puisse en attendre, elle devrait toujours rester *un moyen et non un but*. Un moyen de se perfectionner et de se maintenir en forme à tout âge, et non un but comme celui d'avoir un pouce de biceps de plus que le voisin ou de faire gonfler des paquets de muscles devant la galerie.

Le vrai culturiste, c'est celui qui sait qu'avec le rythme de la vie moderne et l'usure imposée au corps par le sédentarisme ou la spécialisation dans le travail, *on est souvent peu en forme, rarement assez en forme, et jamais trop en forme...*!

Au départ dans la vie, nous recevons tous un capital : *la santé*. Ce capital, plus ou moins fort selon notre hérédité, nos conditions de vie et notre genre de travail, n'est pas de ceux qu'on peut placer dans une banque ou dans une affaire sûre et en attendre les intérêts en bâillant aux corneilles. Il est continuellement exposé à s'effriter, à s'altérer, à disparaître sous l'action conjuguée de l'usure, des microbes, des accidents ou tout simplement de l'âge.

Santé et bonne forme

Il nous faut donc l'entretenir et le faire fructifier en stimulant les grandes fonctions organiques et les muscles qui assurent non seulement la santé, mais le bon état physique, *la bonne forme*.

Car on peut parfaitement jouir d'une bonne santé sans être en forme pour autant. En effet, la santé n'est que l'absence de maladie, tandis que la bonne forme est une réserve d'énergie, de force, de souplesse, de résistance qui permet non seulement de faire épanouir les qualités physiques et mentales le plus complètement possible, mais de passer à travers une bourrée, un état

d'urgence ou une série d'efforts supplémentaires sans en pâtir.

Or lequel d'entre nous n'est pas exposé à faire de l'ouvrage en dehors de ses heures ordinaires de travail ou à aider autrui à des moments où il aspire au repos ou à la détente ? Sans parler du sommeil dérangé par les préoccupations, le bruit, les enfants ou la tension nerveuse provoquée par des voyages, la circulation dans les rues ou sur les routes, les entrevues difficiles, les problèmes délicats à résoudre. Autant de dépenses supplémentaires qui fatiguent souvent inconsciemment le système pendant des mois, des années, mais aboutissent fatalement à une diminution du capital-santé si l'on s'est simplement contenté de « ne pas être malade » au lieu de s'entraîner par la culture physique ou le sport à être le plus en forme possible.

Les subsides

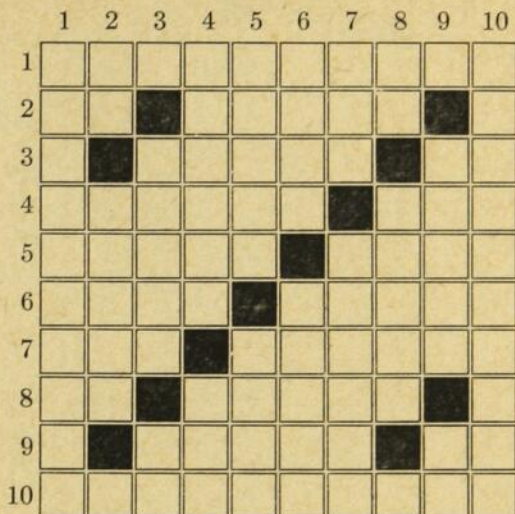
Les administrateurs municipaux, provinciaux et fédéraux savent fort bien qu'en encourageant les sociétés sportives, les terrains de jeux, les loisirs en plein air, l'hygiène et la santé nationale, ils ne font pas que s'assurer des électeurs, mais contribuent au bien-être et à la postérité du pays.

Mais il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine, et si importants que soient déjà les budgets consacrés à ces fins, ils sont loin de couvrir tous les besoins, particulièrement dans la classe ouvrière, où l'on constate de plus en plus que les organisations sportives et les loisirs bien organisés contribuent pour beaucoup à éviter les frictions, les mécontentements, les malentendus et les conflits qui en résultent.

Comme bien entendu aucun gouvernement ne donnera un chèque en blanc à tous ceux qui réclament des octrois, c'est à nous, sportifs et culturistes, de montrer par notre travail, notre bonne organisation et notre saine conception de l'entraînement et du sport que l'argent et le temps consacrés à ces fins ne sert pas à engraisser les requins du sport ou à ne produire que des têtes enflées, des vaniteux et sportifs-spectateurs, mais des jeunes désireux de cultiver leur corps et leur esprit par le sport actif et la culture physique régulière.

MOTS CROISÉS

Problème no 3



Horizontalement :

1. Chicanes sur des riens.
2. Du verbe savoir — Semelle d'un rail qui repose directement sur les traverses.
3. Genre de mammifères ruminants — Préposition.
4. Pliât en rouleau — Chef-lieu d'arrondissement (Vaucluse).
5. Embellir — Contrat aléatoire.
6. Femmes bavardes — Qui aime la mer.
7. Fille d'Eurythos (moins une lettre) — Bourru.
8. Pronom personnel — Chef-lieu d'arrondissement (Ardennes).
9. Ecrivain français — Pronom personnel.
10. Elevage des volailles.

Verticalement :

1. Privera d'un membre.
2. Petit ruisseau — Chasseur gigantesque qui fut changé en constellation.
3. Chef-lieu de canton (Hérault) — Du verbe rire.
4. Pierres précieuses — Maigre, décharné.
5. Bonbon laxatif — Délié.
6. Manière de vivre — Qui a rapport à une manière particulière de faire quelque chose.
7. Divinités qui présidaient à la gaieté — Remédiant.
8. Préfixe privatif — Frère aîné de Moïse.
9. Pris de passion — Terminaison d'infinitif.
10. Soldat placé en faction pour faire le guet.

(Solution à la page 187)

pas de promiscuité...

de la fraternité

MICHEL PIERRE

Dix heures à l'usine, dans l'autobus, au cafétéria. Parfois plus, parfois moins. Et quelques heures seulement de vraie détente. Dix heures avec des compagnons de travail tendus sur leur ouvrage, des compagnons de voyage ballottés en tous sens, des compagnons de dîner bousculés par le temps. Et quelques heures seulement chez soi, les yeux mi-clos, à savourer le repos mérité.

Mais voilà que ce repos est envahi par un monde fou : les gens entrent, sortent, racontent leurs histoires, dansent, discutent politique, vous conseillent d'acheter tel sayon, font des déclarations d'amour à je ne sais qui, volent, assassinent et ils s'en vont tous les uns après les autres. Vous pourriez leur fermer votre porte ; mais vous restez là, les yeux mi-clos à les voir faire. Vous riez, vous haussez les épaules, vous vous apitoyez.

Chez vos voisins, la même chose. Au restaurant du coin, chez votre patron, partout il y a les mêmes foules qui mènent leur train d'enfer. Et ces

foules envahissantes sans cesse renouvelées, vous les aimez, alors même qu'elles vous irritent. Tenez, tentez l'expérience. Au plus fort de leurs chants ou de leurs larmes, chassez-les d'un seul coup. C'est le silence. Ce silence vous intrigue. Votre femme vous regarde avec étonnement. C'est gênant, ce silence. Il vous faut parler, vous lever, faire quelque chose. Vous ne pouvez pas rester là alors qu'il suffit d'un geste pour faire à nouveau entrer chez vous la foule bariolée. Et vous rallumez votre poste de télévision. La vie redevient normale.

Pourquoi se le cacher : la télévision est devenue indispensable. Oh, parfois nous prenons la bonne résolution de choisir les programmes, de fermer la télévision de telle heure à telle heure, de refuser notre maison à tel spectacle que nous savons bien mauvais à divers titres. Mais comment refuser ce qui est si tentant, si distrayant, apparemment si inoffensif ? Et nous regardons, soir après soir, le meilleur et le pire ; nous voisinons avec

les danseuses court-vêtues, les journalistes discutant un problème international, un assassin traqué par la police, les héros de notre histoire. Réfléchissez un peu à ce phénomène étrange : notre complaisance à accueillir chez nous n'importe qui, faisant n'importe quoi.

Quelle curieuse promiscuité pour vous, votre épouse, vos parents, vos enfants, vos intimes. Tant qu'il s'agit d'un spectacle, c'est un peu comme si Mlle X venait danser au bout de votre salon ou M. Y chanter au coin de la cheminée. Dans certains cas, ce spectacle devient presque répugnant : des gens que vous ne connaissez pas se lancent des œufs à la figure, des brutes font semblant de s'arracher les yeux. Mais la promiscuité devient peut-être plus gênante encore lorsque ce sont des hommes et des femmes dont vous voyez la joie ou la souffrance sur les traits, qui viennent régler, à voix basse, leurs problèmes avec vous. Oui, avec vous qu'ils prennent comme confidents, sinon comme complices. C'est le cas des téléthéâtres.

Bientôt vous ne savez plus si c'est Guillaume Plouffe qui vient chez vous

ou vous qui entrez dans la cuisine de la famille Plouffe. De toute façon, vous êtes avec lui. Ce n'est plus un spectacle : c'est la vie d'un homme qui souffre, d'une femme qui hésite, d'une future mère à laquelle vous participez. Un autre soir, c'est avec les braves gens du Chenal du Moine que vous vous trouvez. Promiscuité gênante? Certes pas. Vous êtes en famille, une famille que vous partagez, sans en avoir conscience, avec des centaines de milliers de gens.

Mais là où la promiscuité devient dangereuse, c'est lorsque vous subissez la promiscuité de fous, de blasphémateurs, de voleurs, d'impurs. Ils sont là qui discutent entre eux, préparent leurs mauvais coups ; ils font comme si vous n'existiez pas et pourtant c'est pour vous qu'ils parlent et agissent sans que vous disiez un mot. Vous sentez un malaise naître en vous ; les yeux encore mi-clos, vous vous demandez ce que vous faites à les écouter exposer devant vous leurs laideurs ou leurs vanités, leurs souffrances ou leurs mauvaises joies. Et lorsque le téléthéâtre est terminé, lorsque vous

Oh !



Pas de promiscuité...

de la fraternité

sortez de votre passivité, lorsque vous reprenez conscience de vous-même, la promiscuité disparue a laissé comme une mauvaise odeur, comme une crasse qui flotte dans l'air. On dirait qu'on a mis à la porte un ivrogne, qu'on a chassé un lâche, qu'on s'est délivré d'un obsédé, mais que leur présence a assombri l'atmosphère de la maison.

Après de telles promiscuités, le premier réflexe sain est de protester, de tout mettre en œuvre pour que de telles présences ne se renouvellent pas chez vous. Réflexe sain, mais simple. Et peut-être pas aussi sain qu'on le croit.

Tout d'abord, dans cette condamnation, il faut éliminer la part de satisfaction que nous entretenons envers nous-mêmes. Ils sont laids, ils sont sales, ils sont révoltants, disons-nous ; mais ne sous-entendons-nous pas que nous sommes beaux, propres et exemplaires ? Car tous ces gens que nous condamnons sans appel, imaginez-les sur vos écrans se tournant vers vous, perçant vos secrets et vous accusant de ce dont vous vous êtes rendus coupables par pensée, par action, par omission. Nous ne leur lancerons pas la première pierre.

Et puis il suffit de changer un mot pour changer totalement notre attitude. Ne restons pas les yeux mi-clos à regarder agir, à entendre parler ces malheureux. Ne subissons pas leur dangereuse promiscuité. Acceptons-les, écoutons-les, comprenons-les. Ayons envers eux une bonne *fraternité*. Personnages imaginaires, vont rétorquer certains ; inventés par un auteur noir ou morbide, ajouteront-ils. Il faudrait s'entendre. On veut les chasser justement parce qu'ils ne nous semblent pas des fantômes, des êtres imaginaires. On veut les chasser parce que nous risquons d'ajouter foi à leurs propos. Parce que leur présence est effective. Donc prenons-les au sérieux : discutons-les, discutons avec eux.

Ah, s'ils viennent seulement ricaner devant vous avec l'intention de vous scandaliser. S'ils arrivent à des conclusions définitives et perverses. S'ils veulent vous convaincre de leur droit à la turpitude, à l'immodestie, à se détourner de Dieu. Il n'y a plus de discussion possible et vous devez les jeter dehors. Vous ne pouvez pas fraterniser avec ce qui n'a été conçu que pour vous séduire, vous étonner, soit dans une comédie, soit dans un drame ; avec la seule intention de profiter justement de votre complaisance pour vous salir.

Mais lorsqu'il s'agit d'un être perdu dans la douleur, sans espoir, qui n'a pas comme vous la chance de savoir où se trouve la source de la vérité, de la bonté, de la miséricorde ; lorsqu'il s'agit d'un être humain qui entre chez vous avec sa saleté physique et morale, qui vous soulève le cœur, qui vous inquiète, qui vous fait honte de votre vie satisfaite et de votre indifférence ; lorsqu'il s'agit de la détresse morale d'un homme — comment pourriez-vous appeler sain le réflexe de chasser tout cela ?

Cet être douloureux est fictif. Ne vous approchez pas de lui : il disparaîtra. Tournez le bouton de votre télévision : un chanteur américain le remplacera chez vous en une seconde. Votre compassion est donc si inutile ? Si vaine ? Le souci que vous pouvez prendre de l'accueillir est-il si dérisoire ? Certes pas.

Vous êtes jeune, sain et vigoureux. Vous avez votre vie à vous, avec vos joies, vos ennuis, vos certitudes et votre foi. Ce qui entre chez vous, c'est soudain un être bien lointain, bien étranger. Mais il représente bien souvent l'homme. Et souvent aussi un homme moins lointain, moins étranger que vous ne le croyez.

Et quand bien même vous ne pourriez le reconnaître dans votre entourage immédiat, s'il se présente — par la volonté de l'auteur et le talent des comédiens — non dans l'INTENTION de vous détourner de votre idéal, mais seulement parce qu'il incarne la souffrance de millions de nos frères humains, aujourd'hui dispersés dans le monde, mais peut-être demain à vos côtés, comment pouvez-vous ne pas reconnaître dans son visage enlaidi par le blasphème, torturé par le doute, ravagé par le désespoir, le visage de votre frère ? Vous ne pouvez nier qu'il y ait de telles misères dans le monde, et plus abondantes et plus intenses que nos satisfactions.

Voilà ce qui est le plus dur pour un jeune qui a son travail, ses tracasseries, sa foi, ses joies, ses problèmes : reconnaître un frère ailleurs que dans le reflet de soi-même. C'est justement notre devoir de prendre conscience de ce qui existe, non à titre exceptionnel, mais d'une manière généralisée. Nous méfions-nous de nos faibles forces au point de nous enfermer dans nos bastions pour ne pas risquer la contagion ? Alors même que nous refuserions d'aller vers la misère, nous ne pouvons être assurés que cette misère ne nous rejoigne pas demain.

Certes quelqu'un de peu averti, quelqu'un de faible, de solitaire, de peu

armé ne verra pas la différence entre le personnage scandaleux et le personnage souffrant ; et la souffrance même risque d'être contagieuse. Et l'on comprend que pour ce téléspectateur, le réflexe sain soit de fermer sa porte à tout ce qui risque de le pervertir, de le salir.

Mais lorsque des hommes et des femmes, jeunes et ardents, bénéficiant de conseillers spirituels avertis, pouvant détruire en eux le germe de la contagion par des discussions ouvertes, armés d'une foi vive, communiant ensemble à la même source non en vase clos pour se préserver, mais au contraire pour aller à la conquête d'un idéal, pour lutter contre le mal, pour aider ceux qui y vivent et non les ignorer, lorsque pour ces jeunes ouvriers sans cesse sur la brèche s'offre un champ d'action illimité, la promiscuité est un terme absolument faux : il n'y a que de la fraternité agissante. A cet amour réel du prochain, la télévision peut donc offrir autre chose que des drames bourgeois, des ménages à trois, des théâtres sans densité. La télévision peut et doit vous offrir des drames humains denses, douloureux, noirs diront certains ; un théâtre recouvrant une réalité que l'on sait bien malheureuse, mais qui est tout de même la réalité à laquelle c'est justement notre devoir de porter remède sans la nier.

J'ai vu un homme qui vivait
dans un trou de souris
qu'il payait au prix d'une chambre.
J'ai vu un homme résigné
devenu gris-souris par manque de lumière
et j'ai vu le soleil
que les gens de bien mettaient dans leur poche
ne pas s'en faire pour si peu.

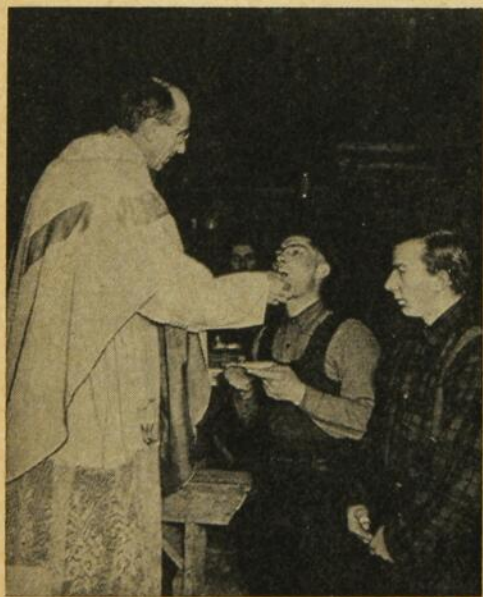
(Poèmes pour les ouvriers et
pour les autres).

LOUIS ROCHER.

Le prêtre
ne s'appartient pas,

il est au service...

Maurice OUELLETTE,
prêtre-vicaire.



O.N.F.

Personne n'ignore que le prêtre est un homme discuté de par le monde. Les catholiques sont très exigeants pour lui. Ils voudraient le voir sans défaut et sans reproche, auréolé de toutes les vertus. C'est sans doute avoir une très haute estime du prêtre, représentant et ministre de Dieu sur terre. Examinons ensemble quelle est sa mission dans une paroisse.

Avant tout, pour être un prêtre, un vicaire zélé, il doit mener une vie de prières et d'études. C'est dans la messe quotidienne qu'il trouve la force de remplir sa lourde tâche apostolique. Il ne doit pas manquer sa méditation, sa lecture spirituelle, de même que son examen de conscience quotidien. Parce que le prêtre communie tous les jours, il n'est pas dispensé de prier. A la fin de sa longue journée, il ira aux pieds du Maître pour le remercier de toutes les grâces accordées dans son travail. Des actes d'amour montent souvent vers Dieu au cours de ses différents ministères.

Le prêtre remplit son âme tous les jours de la grâce de Dieu afin de la distribuer à tous ceux qui entreront en contact avec lui. Même cette sainteté, cette perfection vers laquelle il ne cesse de tendre, sont pour mieux se dévouer au service de tous. Sur toute la ligne, le prêtre ne s'appartient pas.

Bureau. — Sous la direction de son curé, qui est son supérieur immédiat, le vicaire se livrera à plusieurs ministères. Tantôt il fera la garde au presbytère, recevant les personnes qui ont besoin de certificat, qui veulent faire baptiser ou qui se présentent pour une enquête de mariage. Au cours de son jour de garde, il verra entrer au bureau des pauvres, des affligés qui viennent chercher consolation auprès de lui. Tous, il doit les recevoir avec son cœur de prêtre, cherchant à distribuer à chacun une parole,

un conseil qui les ramènera plus près de Dieu.

Catéchisme. — Une tâche intéressante que le vicaire doit remplir dans la paroisse, c'est le catéchisme à l'école. Là il a la chance de sa vie de pétrir ces âmes avides de grandir, de les mouler davantage à la ressemblance de l'Enfant-Jésus. Comme les enfants sont fiers de voir arriver Monsieur l'abbé pour son catéchisme ! Plusieurs heures par semaine sont consacrées à cet apostolat ; il doit en profiter pour parler souvent de la vocation sacerdotale et religieuse afin de la faire aimer.

Dans les plus hautes classes, je veux dire à partir de la 7^{ième} année, il pourra sans les forcer, recevoir les élèves en direction spirituelle en vue de les mieux former à leur vie future dans le monde ou en religion.

Administration des sacrements. — Le plus beau ministère du prêtre de paroisse, à mon humble avis, est l'administration des sacrements, particulièrement de la Pénitence. Vous qui me lisez, vous ne pouvez imaginer quelle joie l'on ressent à remettre une âme en paix avec son Maître. Avant d'entrer au confessionnal, elle se croyait perdue, désespérée, et voilà qu'elle en sort ressuscitée à une vie toute nouvelle. Surtout s'il y avait plusieurs années... C'est pourquoi le vicaire ne manque aucune occasion de confesser. Il est toujours prêt... le jour et la nuit. Car rien ne peut remplacer ce bonheur intérieur de la paix dans la grâce de Dieu. C'est

Le prêtre
ne s'appartient pas,
il est au service...

le travail primordial du prêtre, car toutes ses occupations doivent sanctifier les âmes. L'Eucharistie et la Pénitence sont les principaux « canaux » de la grâce : il doit y amener tous les paroissiens par ses prières, ses sacrifices et sa conviction profonde.

Dans chaque paroisse, il y a des âmes qui ne peuvent plus se rendre à l'église. Alors, le prêtre doit se déplacer et leur apporter les consolations de Dieu, au moins tous les mois. Les personnes malades dans une paroisse sont des forces dans les mains d'un prêtre. Il doit les faire prier pour la conversion des pécheurs.

Visite des non-pratiquants. — Une partie du troupeau qui est confié au ministère du prêtre pratique moins bien sa religion. Il ne doit pas négliger des âmes qui, souvent, ne sont pas responsables de l'état dans lequel elles vivent. Par des visites amicales, par un repas pris avec elles, s'intéressant aux enfants, il finira par les ramener au bercail d'où elles étaient sorties peut-être depuis plusieurs années. « Ce ne sont pas les âmes en bonne santé qui ont besoin du médecin ».

Visite de paroisse. — Un item emballant dans la mission du

prêtre paroissial, c'est la visite annuelle des paroissiens. Quelle chance il a alors de les connaître, de sonder leur cœur et de se faire apprécier d'eux. Il est de toute nécessité qu'il fasse cette visite à un moment où il peut rencontrer le plus de membres de la famille.

Au cours de cette visite simple et chaude, comme Jésus savait en faire, le prêtre découvrira plusieurs maladies et pourra ensuite mieux orienter son travail de l'année.

Animateur des œuvres. — Mais tout ce qui a été dit jusqu'ici ne résume pas encore tout le travail du prêtre de paroisse. Il est appelé par son curé à être l'aumônier des congrégations et mouvements d'Action catholique. C'est tantôt les Cours de Préparation au Mariage, l'Orientation des Foyers, un Cercle d'étude de la Ligue Ouvrière Catholique ou une assemblée générale de la Ligue du Sacré-Cœur. Je pourrais aussi mentionner la J.O.C., les Scouts, la Légion de Marie, la Croisade et combien d'autres. Il lui faut distribuer à tous le meilleur de lui-même et se tenir en contact étroit avec chacun des dirigeants de ces mouvements.

Pour former dans la paroisse des apôtres véritables, l'aumônier verra à instituer des recollections mensuelles dans lesquelles il fera passer la doctrine de la charité et du ton total de soi. Il conseillera aux dirigeants de tous les mouvements de faire chaque année leur retraite fermée.

Il y aurait encore une foule de choses à dire sur l'apostolat illimité d'un prêtre de paroisse. Plus son union à Dieu sera profonde, plus le succès remporté sera durable et répandu. Le prêtre, par définition, est un homme de Dieu : il souffre et il est toujours inquiet des âmes qui lui

sont confiées. Je m'en voudrais de ne pas dire que Dieu bénit le travail du prêtre qui se donne entièrement à ses fidèles. Il ne doit pas se dépenser pour les consolations, mais elles ne lui manquent pas.

Rappelez-vous, chers amis, que le prêtre ne s'appartient pas. Il est à votre service pour vous aider à faire votre salut. Même s'il commet quelques fautes au cours de sa vie, sachez lui pardonner et le défendre, car il est le ministre de Dieu, celui qui fait descendre en votre âme les plus riches bienfaits.





GEORGES DUFRESNE, psychologue

Qu'y a-t-il de commun entre Marilyn Monroe et Maurice Richard? Ceci seulement que les deux sont des idoles populaires.

Et si j'ai pris leurs noms pour attirer votre attention, c'est que précisément je veux vous parler des idoles populaires et de leur influence dans notre vie, dans celle de nos amis, dans celle des hommes et des femmes autour de nous.

Qu'est-ce qu'une idole populaire ?

C'est quelqu'un comme Maurice Richard, Marilyn Monroe, Marilyn Bell, le Survenant, Elvis Presley, Napoléon Plouffe, Grace Kelly et l'abbé Pierre.

Ces gens si différents les uns des autres ont quelque chose de commun par quoi ils sont des idoles populaires. **Ils sont d'une habilité extraordinaire dans une activité qui nous intéresse,** et qui a de l'importance à nos yeux. De plus, nous les voyons souvent et nous en entendons beaucoup parler.

Soulignons que certaines de ces idoles populaires sont des êtres purement fictifs, par exemple Napoléon Plouffe et le Survenant. D'autres n'ont que l'apparence de la réalité, Grace Kelly par exemple. (Ce n'est pas pour son habilité d'actrice mais pour le personnage qu'elle incarne à l'écran qu'elle est idole populaire.)



L'Oratoire



L'Oratoire



Radio Canada



S'il en est ainsi c'est que dans une idole populaire ce n'est pas la personne mais l'habileté extraordinaire qui compte surtout et son incarnation dans un personnage humain. Qu'il y ait en dessous une personne réelle ou un acteur, c'est secondaire. Dans un cas comme dans l'autre, l'idole populaire, n'est pas dans notre vie réelle ; elle n'est que dans notre imagination ou dans un spectacle auquel nous ne participons pas en acteurs.

Pourquoi y a-t-il des idoles populaires ?

Parce que nous avons faim d'absolu, de perfection et parce que nous sommes capables de nous évader hors des limites de notre propre vie réelle.

Parce que nous avons faim d'absolu et de perfection. Notre esprit et notre cœur ne sont vraiment satisfaits que par ce qui est bien et ce qui est beau. Nous sommes fiers de nos travaux réussis et de nos prouesses. Nous admirons la perfection chez les autres, pourvu que ce soit une perfection que nous comprenons, une perfection qui compte vraiment à nos yeux.

Non seulement nous admirons la perfection chez les autres, mais nous nous attachons à ceux chez qui cette perfection se trouve. Cela va plus loin encore que l'attachement. Nous nous identifions à eux. Dans l'enthousiasme d'une partie de hockey, dans la passion d'une intrigue dramatique,

nous adaptons leurs émotions et l'ivresse du succès qu'ils remportent. Et les plaisirs de ces rêves éveillés compensent les demi-succès et les faillites de notre vie réelle. De là notre attachement aux idoles populaires de notre choix.

Ces idoles populaires sont pour nous des objets d'admiration et des sources de rêve. Elles ont donc de l'importance. Ont-elles de l'influence, ailleurs que dans nos rêves, sur notre vie réelle ? une influence forte ou faible ? une influence bonne ou mauvaise ?

Que dit la science sur l'influence des idoles populaires ?

Certains articles sur ce sujet, comme d'autres sur des influences semblables (le cinéma, les « comics ») prétendent s'appuyer sur des preuves scientifiques. Il ne faut pas les prendre au sérieux car ils abusent du prestige de la science.

En effet, dans ce domaine, les recherches scientifiques sont à peine commencées et personne n'a le droit de prétendre que la science appuie les arguments et les recommandations qu'il avance.

Sur l'influence des idoles populaires la véritable science se contente d'affirmer qu'elle n'est pas encore en mesure de se prononcer avec certitude.

Ajoutons qu'il faut se méfier particulièrement de ceux qui interprètent cette influence à partir d'une science



Radio Canada



France-Film



Radio Canada



psychologique désuète. Les connaissances dans ce domaine ont fait des progrès immenses au cours des derniers cinquante ans. Et ceux qui parlent d'un phénomène psychologique comme celui qui nous intéresse sans tenir compte de ce que ces progrès nous ont appris sur l'homme, tombent facilement dans des erreurs grossières. Il faut se méfier d'eux parce qu'ils n'ont pas les outils qu'il faut.

Donc aucune conclusion n'est scientifiquement certaine au sujet de l'influence des idoles populaires et une connaissance approfondie de la psychologie moderne est pratiquement indispensable pour l'évaluation de cette influence. Ce sont là deux critères essentiels pour décider du sérieux des opinions exprimées sur le sujet.

Pouvons-nous nous former une opinion provisoire sur l'influence des idoles populaires ?

Il le faut bien puisque nous devons prendre une attitude prudente à leur égard en attendant que la science nous apporte des conclusions certaines.

Pour établir cette opinion, nous devons nous servir de ce que la psychologie nous apprend sur l'homme, en nous servant du résultat des recherches qui se rapprochent le plus de notre problème. On doit aussi utiliser les renseignements que nous fournissent la sociologie et la morale. Il faudrait

aussi tenir compte des exigences de cette dernière.

Une telle étude nous aidera à distinguer les éléments importants du problème et à nous faire une opinion prudente sur les différents aspects de l'influence en cause. Cette opinion prudente tiendra compte de ce que nous savons, sans en perdre de vue les limites. Nous saurons qu'elle n'est pas une vérité absolue et définitive, qu'elle est certainement, en partie, fautive et provisoire, qu'elle doit par conséquent rester souple et ouverte à des adaptations et à des corrections.

Quelle est cette opinion prudente sur l'influence des idoles populaires ?

Je n'ai évidemment pas l'autorité pour la fournir complète et bien ajustée. Je ne puis vous apporter que le fruit de mes réflexions personnelles sur certains aspects de cette influence.

1. La plupart des éducateurs, autorisés ou non, qui tonnent contre l'influence des idoles populaires le font en pensant surtout à la tendance que nous avons à imiter les attitudes et les façons d'agir de l'idole que nous avons adoptée. Cette tendance existe sans aucun doute. Par exemple, lorsque Barbara Ann Scott a rapporté d'Europe quelques championnats de patinage la popularité de ce sport a grimé en flèche.



France-Film



France-Film



Chose encore plus surprenante, lorsque Maurice Richard déclare qu'il prend toujours des céréales « Lemieux » au déjeuner, il se vend plus de céréales « Lemieux ». Enfin des admirateurs de Marlon Brando ont endossé l'uniforme des vestes de cuir et ont imité ses activités antisociales.

Tout cela est vrai. Pourtant je crois que les éducateurs qui s'inquiètent de cette influence directe et immédiate en exagèrent l'importance. A mon avis, dans tous les cas où cette imitation paraît être la source de changements impressionnants chez les imitateurs, il ne s'agit jamais d'une influence forte et profonde de l'idole populaire et l'explication est ailleurs.

Dans beaucoup de cas, c'est que les imitateurs sont au fond indifférents. Par exemple pour l'adoption des céréales « Lemieux ». Elles seraient sûrement abandonnées très vite si elles goûtaient moins bon que les autres céréales.

Dans d'autres cas, l'attitude copiée de l'idole populaire correspond à une tendance qui existait déjà chez l'imitateur et qui s'exprimait simplement d'une façon différente. Par exemple, ce sont les coléreux seuls qui adoptent l'agressivité de Maurice Richard ou celle de Napoléon Plouffe.

Ceci vaut aussi pour la conduite antisociale des disciples de Marlon Brando. Parmi les bandes de vestes de cuir, il y a de véritables criminels

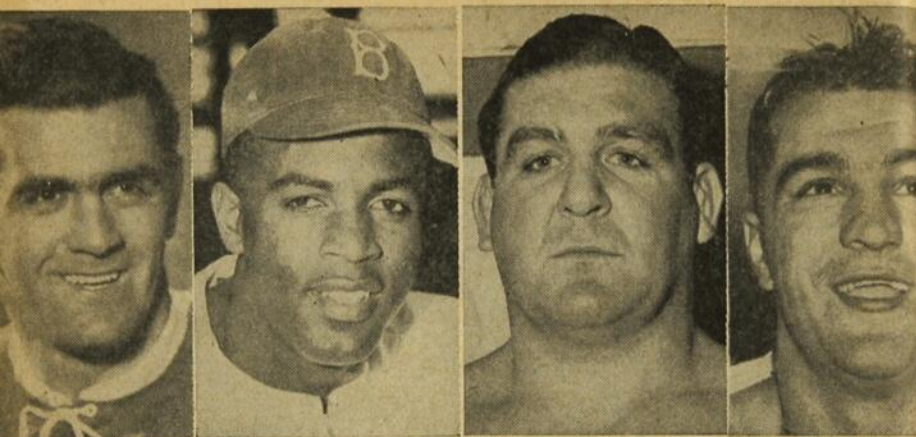
en herbe, mais il y a aussi des bandes de garçons bien inoffensifs (quoi qu'en disent les policiers que les nuances indifférent).

2. Si cette influence immédiate et directe des idoles populaires est beaucoup plus faible que beaucoup ne le croient, je pense qu'à la longue l'imitation dans les choses indifférentes peut entraîner des modifications dans les ambitions, dans le style de vie, qui influencent finalement d'une façon grave. Par exemple il est bien probable que le fait d'avoir Grace Kelly ou Marilyn Monroe comme modèles même pour des aspects secondaires de la vie peut contribuer à pousser une vie dans des directions sensiblement différentes.

Tout de même cette influence reste faible chez les êtres vraiment mûrs et bien en contact avec les éléments réels de leur vie personnelle.

Il y a des adolescents qui sont particulièrement exposés à une influence profonde. Heureusement, cela se limite habituellement à un engouement provisoire et qui peut se déplacer d'une idole populaire à une autre. Tout de même, le danger existe qu'il se produise des coups de tête comportant des conséquences sérieuses.

Cette influence à longue échéance des idoles populaires est plus sérieuse dans le cas des adultes qui n'ont pas complètement échappé à l'adolescence,



Photos La Presse

Maurice Richard et Marilyn Monroe

qui ne sont pas vraiment mûrs. Et la différence entre les adultes mûrs et ceux qui ne le sont pas n'est pas nette et absolue. Tous nous sommes plus ou moins mûrs à des degrés variés et selon les circonstances. Aussi nous devons tous nous méfier de notre admiration pour les idoles populaires, pas à cause de notre tendance à les copier mais à cause de leur influence à longue échéance sur nous.

3. L'un des principaux dangers de cette influence des idoles populaires, c'est l'accroissement de la passivité en nous. Les regarder agir et triompher, nous identifier à eux est tellement satisfaisant et moins pénible que nos activités souvent mesquines et toujours imparfaites. On y perd facilement de l'ardeur au travail, de l'ambition de vaincre les difficultés.

Mais ici encore, nous ne savons pas bien jusqu'à quel point la passivité est la cause de l'attachement aux idoles

populaires et jusqu'à quel point elle en est l'effet.

Il est facile de blâmer les idoles populaires et de souhaiter qu'elles cessent d'avoir autant d'importance. Mais il est bien possible, sinon probable, qu'après leur disparition ceux qui les admirent passivement ne montrent pas plus d'initiative et se contentent de végéter.

4. Enfin, lorsqu'on parle des idoles populaires et de l'influence néfaste, je pense que l'on oublie trop souvent qu'elles ne sont qu'un aspect particulier d'un milieu social, qu'elles sont liées étroitement à ce milieu social, qu'elles y ont leur place naturelle et qu'il est utopique de vouloir les faire disparaître ou les changer, sans travailler en même temps à modifier bien d'autres aspects de ce même milieu. (On a des idoles populaires qu'on désire même si on ne s'en rend pas compte.)

Une chose, à mon avis, est certaine (disons presque certaine) c'est que même si les idoles populaires disparaissaient, les progrès obtenus seraient minimes tant que les critères de valeur qui priment dans notre milieu social ne seront pas changés. J'entends, non



pas les critères de valeur que l'on proclame, mais ceux qui conditionnent notre agir.

Donc certaines idoles populaires ont probablement une influence mauvaise, mais l'importance profonde de cette influence est loin d'être certaine et il existe une tendance injustifiée à en faire un bouc émissaire. C'est aussi le cas d'ailleurs pour les « comics », les films de violence et quelques autres phénomènes sociaux qu'on peut délimiter plus facilement.

Je pense, en conclusion, qu'il faut travailler à relever les critères de valeur de notre milieu pour améliorer le choix des idoles populaires. Et pour assurer que ce travail se fera autrement qu'en paroles, il faut travailler, dans son particulier, à la maîtrise de soi, et à son propre progrès dans la vertu.

Comme mot de la fin, je tiens à dire que l'influence des idoles populaires est, au moins pour une part, positive (il se peut même que cette influence soit la principale). Elles nous fournissent des rêves et une détente dont nous avons besoin. Elles encouragent en nous le goût de la perfection. La qualité de cette perfection peut être basse, mais il agit quand même de perfection.

Connaissez-vous la devise ?

1. — Du Canada ?
2. — De la Belgique ?
3. — De la province de Québec ?
4. — De New-York ?
5. — Des Croisés ?
6. — De la Société St-Jean-Baptiste ?
7. — Des Zouaves Canadiens ?
8. — Des Cercles Lacordaire et Jeanne d'Arc ?
9. — De la Société des Artisans Canadiens Français ?
10. — Des Chevaliers de Colomb ?

RÉPONSES

1. — D'un océan à l'autre.
2. — L'union fait la force.
3. — Je me souviens.
4. — Excelsior.
5. — Dieu le veut.
6. — Dieu et Patrie ?
7. — Aime Dieu et va ton chemin.
8. — Dieu Premier servi.
9. — Justice — économie — bien-être.
10. — Charité — unité — patriotisme — religion.

Serviteur du bien commun !

JEAN DUPIRE

Il faudra peut-être encore quelques dizaines d'années pour qu'un sincère effort des fonctionnaires à se perfectionner fasse disparaître une certaine mauvaise réputation dont on les affuble.

Certes, comme partout ailleurs, un groupe de gens, amis du laisser-aller, existe et surtout existait il y a vingt ans et plus, dans les services publics. Raimbaud qui adorait la grande nature sauvage, qui détestait la société, « la bonne société », fusti-



geait magistralement les fonctionnaires anguleux dans un satirique poème intitulé « Les assis ».

Pourtant, malgré cette réputation, malgré certains préjugés qui déforment encore la fonction, il est de moins en moins vrai de dire que le fonctionnaire est un inapte incapable de batailler pour sa vie, un être sans charpente.

Si les fonctionnaires n'ont pas toujours été brillants, il serait injuste de n'en blâmer qu'eux. Les salaires de famine, les conditions de travail qui étaient leur partage n'encourageaient en rien le développement de leurs aptitudes. Comme le reste des travailleurs, ils avaient perdu le sens de leur grandeur humaine.

En toute honnêteté, on doit mentionner l'apport du syndicalisme dans l'évolution du fonctionnarisme, dans la prise de conscience de la grandeur de la fonction publique. Le syndicalisme améliorant les salaires et les conditions de travail, par son action directe ou indirecte, a permis à ces hommes tout aussi humains que les autres, de réaliser l'importance de leur fonction, d'en fouiller les possibilités, d'en faire une vocation exaltante.

Le fonctionnaire a gagné beaucoup à ces améliorations ; le contribuable, son patron, a également profité de l'évolution. Il n'est pas rare aujourd'hui que des hommes de réelle valeur se dirigent de l'entreprise privée à la fonction publique parce qu'elle répond mieux à leur idéal, à ce besoin de servir, plus rarement existant dans l'industrie ou le commerce.

La diminution du favoritisme, l'organisation rationnelle du travail, une meilleure sélection du personnel, une échelle plus adéquate des salaires permettant une saine ambition, ont également contribué à attirer des compétences vers la fonction publique.

Si j'insiste sur l'amélioration de la condition du fonctionnaire, c'est qu'elle est à l'origine de la transformation de cette fonction publique qui devient de plus en plus une vocation hautement humaine.

« Mieux servir » est désormais une devise qui inspire un nombre toujours plus grand de fonctionnaires et cet esprit se vérifie facilement. Servir le plus grand nombre, inspirer son travail de cet idéal, voilà désormais l'ambition de plusieurs.

Vous me permettrez d'illustrer ici cette assertion d'un exemple pris chez les fonctionnaires municipaux de Montréal.

Là, le développement rapide de la conscience professionnelle vient d'un travail d'éducation créé par le syndicat.

Depuis longtemps déjà, une certaine inquiétude existait dans le milieu. Les collets blancs de la ville désiraient certaines améliorations, une prise de conscience, un perfectionnement personnel pour mieux remplir leur tâche et devenir plus hommes.

En décembre 1953, le syndicat formait un service d'éducation. Sa tâche fut de découvrir les problèmes du milieu et de réaliser un programme en fonction de ces problèmes. Les premiers programmes visèrent à la prise de conscience des fonctionnaires en tant que serviteurs publics et syndiqués. Plus tard, on insista surtout sur le développement de l'initiative et du sens des responsabilités. Toutes les techniques utiles, académiques ou non, furent exploitées. Comme résultat, on obtint la participation plus active à la vie syndicale et à la fonction publique.

Certes, le service d'éducation est lui-même assez conscient de ses limites pour mesurer l'immensité de la tâche qu'il reste à réaliser ; mais il

Serviteur du bien commun

sait aussi que son action est une ambiance favorable, qu'un courant positif anime maintenant l'Hôtel de ville. N'a-t-on pas vu, cette année, plus de 300 fonctionnaires syndiqués, suivre les cours d'initiation à l'administration municipale de Montréal. Un soir chaque semaine, ces trois cents fonctionnaires assistaient aux séances, participaient à des « panels » et se présentèrent à l'examen. Ils acquittèrent eux-mêmes les frais du cours organisé conjointement par l'Extension de l'enseignement de l'Université de Montréal et le service d'éducation du syndicat. Le syndicat, organisation d'employés s'il en est une, vota 50 bourses aux participants.

Cette entreprise, organisée par le syndicat pour les fonctionnaires et le public, visait directement à développer la compétence professionnelle des employés de l'Hôtel de ville et à améliorer les connaissances du contribuable de Montréal. On s'est-à-tout à constater que contrairement à la politique de l'entreprise privée, ici, l'employé bat la marche dans l'entraînement du personnel. Cette saine attitude signifie, personne ne le niera, que de plus en plus le fonctionnaire prend conscience de sa tâche et vise à réellement servir, servir le contribuable, servir le public.

Devant de telles évolutions, il n'est que réaliste de conserver sa foi en l'Homme.

Quelles sont vos connaissances en liturgie ?

1. — Que symbolise le cierge pascal ?
2. — Quand commence l'année liturgique ?
3. — Combien de cierges exige-t-on pour le salut du Saint-Sacrement ?
4. — Sur quel linge sacré le prêtre dépose-t-il l'hostie consacrée ?
5. — Quel livre liturgique est spécial à l'Evêque ?
6. — Quel linge sert à purifier le calice et les doigts du prêtre ?
7. — Quelle est la durée du temps Pascal ?
8. — Quels sont les deux grandes divisions de l'année liturgique ?
9. — Que nous rappellent les sept strophes du « Veni Creator » ?
10. — Quel pape remit en honneur le chant grégorien ?

Réponses

10. — Saint Pie X.
9. — Les sept dons du Saint-Esprit.
8. — Le temps de Pâques.
7. — De Pâques à la Pentecôte.
6. — Le purificatoire.
5. — Le Pontifical.
4. — Sur le corporal.
3. — Au moins six.
2. — Le premier dimanche de l'Avent.
1. — Jésus-Christ ressuscité.

Prenez-vous le temps de vivre ?

Répondez par « OUI » ou par « NON »

1. — Aimez-vous vous promener sans but à l'aventure, dans des endroits que vous ne connaissez pas ?
2. — Tous les jours de la semaine se ressemblent-ils ?
3. — Vos sorties dominicales varient-elles selon le temps qu'il fait au dernier moment ?
4. — Les Canadiens vivent-ils selon vous à un rythme beaucoup trop rapide ?
5. — Avez-vous toujours, chez vous, une occupation (bicolage, jardinage, collection, etc.) qui occupe vos heures de loisirs ?
6. — Dînez-vous souvent sur le pouce ?
7. — Passez-vous toujours vos vacances dans la même région ?
8. — Pour vous déplacer, cherchez-vous le moyen de locomotion le plus rapide qui vous « fera gagner du temps » ?
9. — Quand vous allez en ville étrangère, vous intéressez-vous à visiter les monuments, les musées ?
10. — Le soir, avez-vous hâte de vous enfoncer dans vos draps ?
11. — Quand vous invitez des amis, restez-vous longtemps à table à discuter avec eux ?
12. — L'inactivité vous encombre-t-elle ? Etes-vous désireux toujours de « faire quelque chose » ?
13. — Refusez-vous d'aller au spectacle sous prétexte que la salle de cinéma ou le théâtre se trouve trop loin de votre lieu d'habitation ?
14. — Etes-vous toujours ponctuel ?
15. — Lisez-vous votre journal de la première à la dernière ligne ?
16. — Suivez-vous un emploi du temps soigneusement réglé, quotidiennement et presque invariable ?

Marquez un point à chaque fois que vous aurez répondu « oui » aux questions suivantes : 1, 3, 4, 9, 11, 12, 15.

Un point également si vous avez répondu « non » aux questions : 2, 5, 6, 7, 8, 10, 13, 14, 16.

Faites le total ! Si vous obtenez plus de dix points, votre compagnie est certainement très intéressante. Vous savez vous distraire, profiter du maximum de la vie. Vous gagneriez cependant à « freiner » un peu ! — Entre cinq et dix points, c'est très bien ! Vous avez une vie sagement organisée et parfaitement équilibrée. — En-dessous de cinq points, vous êtes inactif et mou ! Remuez-vous !

Un conseil, Madame

QUAND DOIT-ON REPRISER ?

Il ne faut pas attendre qu'il y ait un « jour », il faut le prévoir...

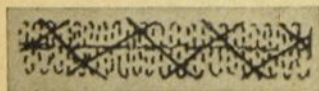
Avant de laver le linge, aussi bien qu'après, avant le repassage, vérifiez chaque morceau afin de dépister les usures dans le matériel. Ne cousez jamais ensemble deux bords usés, la première traction ferait sauter ce mauvais travail, et occasionnerait une véritable déchirure.

Avant de vous mettre à l'ouvrage, donnez un coup de fer sur l'endroit endommagé, afin de faciliter le travail.

COMMENT BIEN REPRISER ?

1. — Amincissement :

Si le tissu est simplement usé, s'il n'est qu'affaibli par un frottement quelconque, il faut le renforcer. Prenez un fil assorti à la teinte du tissu et un peu plus fin, reprisez sur l'envers, dans le sens de la chaîne, puis dans l'autre, sans que les points de reprise n'apparaissent à l'endroit du tissu.



2. — Déchirure :

Rapprochez les lèvres, régularisez les bords, puis à l'aide d'un point de chausson, fixez le tissu sur un morceau de papier raide ; reprisez d'abord perpendiculairement dans le sens de la déchirure, puis dans l'autre. Terminez en enlevant le point de chausson.

3. — S'il y a trou :

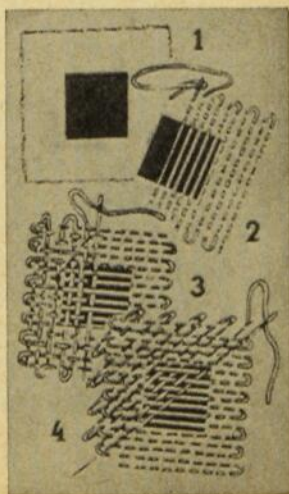
Il vaut mieux prendre les grands moyens et faire une reprise générale. Pour cela suivez nos croquis :

1) Découpez proprement les bords du trou en forme de rectangle ou de carré, suivant la gravité de l'usure. Passez une faufilure pour délimiter la reprise afin de travailler proprement.

2) Avec un fil assorti à la teinte du tissu, coton ou laine, et à l'envers, passez d'une façon bien égale les fils de chaîne (sens de la chaîne du tissu) sans tirer et en laissant un petit oeillet à chaque extrémité.

3) Ceci fait dans l'autre sens, passez le fil de trame (en suivant la trame du tissu).

4) La reprise à fils biaisés, en partant d'un angle, se fait lorsque le tissu a un fil de chaîne et un fil de biais. Cette reprise évite les déchirures occasionnées par une traction.





O. N. F.

Questionne ton ami ; peut-être n'a-t-il pas fait
la chose ;

et, s'il l'a faite, afin qu'il ne la fasse plus.

Questionne ton ami ; peut-être n'a-t-il pas dit
la chose ;

et, s'il l'a dite, afin qu'il ne recommence pas.

Questionne ton ami, car souvent il y a calomnie,
et ne crois pas tout ce qu'on dit.

Il en est qui manquent, mais sans *que* le cœur
y soit ;

et qui est-ce qui n'a pas péché par sa langue ?

Questionne ton ami avant d'en venir aux menaces,
et attache-toi à *observer* la loi du Très-Haut.

L'Ecclésiastique, XIX — 24.

Notre famille

et celle des amis

de nos enfants

En entrant dans leur nouveau Home, la première préoccupation de M. et Mme Aubé fut d'aménager le sous-sol, y faire une salle de jeux où les enfants pourraient s'amuser à leur aise.

Les travaux marchèrent bon train, si bien qu'après deux mois, la salle de jeux était terminée : les divisions, les prélaris, la peinture, les meubles..., tout y était.

Ce soir-là, le papa oubliant les heures de travail supplémentaires fournies, et la maman ses fatigues, devaient joyeusement avec les enfants. Quelle joie, le rêve devenait réalité ! Tout le monde était heureux !

Quelques jours plus tard, papa Aubé descend au sous-sol et aperçoit dans un coin un cendrier renversé, les baguettes du jeu de billard sur le divan, les pièces du « Mechano » ici et là, une poupée dans un fauteuil, etc., etc. Oh ! là ! là ! quel désordre... Ouais ! si c'est ça une salle de jeux, on va y voir...

Dans la cuisine, Maman Aubé comprend tout de suite : il faudra montrer aux enfants à faire régner l'ordre. Cela demandera un peu de patience mais avec le temps, on y arrivera. Puis elle se rendait également compte qu'on avait pensé à la salle de jeux, mais à



MADAME LAUDYA GÉLINAS

la façon de l'utiliser pour arriver à quoi ?... on n'y avait pas songé.

Faire comprendre aux jeunes, qu'il n'est que juste vis-à-vis toute la famille de maintenir un certain ordre, fut chose facile. Il fallait ensuite utiliser la salle de jeux de façon à ce qu'elle soit un endroit de détente pour l'esprit et pour le corps, pour qu'elle serve à « défatiguer » tout en étant d'un grand profit pour les parents et les enfants. L'adaptation fut surtout difficile pour les parents : laisser jouer les enfants et jouer avec eux, c'était des fatigues de plus, des problèmes de plus. Pour des grandes personnes, se mettre dans l'esprit des jeunes avec une âme de 10 ans, s'ils en ont 10, de 15 ans, s'ils en ont 15, la tâche est ardue. Accepter de jouer aux jeux qu'ils organisent en acceptant les règles qu'ils établissent sans vouloir imposer les leur ; suggérer les jeux et les leur laisser diriger... tout cela pour gagner leur confiance.

* * *

C'est alors seulement que l'expérience devint « défatigante » tant elle s'avéra salubre dans l'éducation des enfants et pour le bonheur de tous. A mesure que s'écoulaient les semaines, puis les mois, l'intérêt grandissait de part et d'autre.

Un jour, la petite Marie, une voisine, racontait que ses parents la chicanaient chaque fois qu'ils signaient son bulletin. « Si vous m'aidez à comprendre mes devoirs et mes leçons, comme le font les parents de ma petite amie, j'arriverais mieux en classe. » Depuis qu'on l'aide, la petite Marie réussit mieux à l'école. En apprenant cet incident, M. et Mme Aubé ont réalisé que, grâce aux relations de leurs enfants, ils ont aidé cette famille.

Une autre fois, Mme Aubé reçut un téléphone : « Allô ! Je suis la mère d'André, l'ami de votre fils. André me parle souvent des beaux moments qu'il passe chez vous... j'ai appris que votre garçon avait changé de collège et qu'il réussissait beaucoup mieux dans le cours scientifique que dans le cours classique. Je viens donc vous demander conseil, etc. » Mme Aubé suggéra à la mère d'André de profiter du Service Social où son fils pourrait être orienté. Plus tard, cette maman louangeait cet organisme et le recommandait à ses amis parce qu'elle pouvait leur exprimer quels bienfaits ils en avaient retirés.

Puis M. Aubé fut bien fier, à son tour, de profiter des relations de son fils. Chez l'ami Jean, toute la maison a été rénovée et son père était enchanté d'avoir eu recours à tel contracteur. Il le recommandait comme très honnête et consciencieux ; alors pourquoi chercher ailleurs ?...

Il a fallu que papa Aubé joue plusieurs parties de billard avec les gars ; que maman Aubé trouve intéressantes les parties de cartes avec ces débutants ; que les parents trouvent drôles les histoires des jeunes, cherchent où placer les morceaux du casse-tête, conduisent les jeunes au colisée... Mais après deux ans, les enfants et leurs amis sont à l'aise dans la salle de jeux ; ils jouissent aussi de la belle musique dans le vivoir, car il leur arrive souvent de grimper au premier. Ils se plaisent à jaser d'un peu de tout et d'échanger des propos sur des expériences, des difficultés, des problèmes, des événements joyeux ou tristes survenus dans l'une ou l'autre famille du groupe.

Notre famille et celle des amis de nos enfants

* * *

C'est en faisant un retour en arrière que les Aubé se surprennent de tous les résultats obtenus depuis l'aménagement du sous-sol :

— Dire que je m'intéresse au jardin des G., même si je les connais pas, depuis que sur mon conseil, ils ont profité des services du bureau des agronomes.

— Et moi, je suis devenue une bonne couturière tout simplement parce que la mère d'Aline m'envoya le patron du nouveau costume imposé par la Commission Scolaire; qu'elle m'aida dans l'ajustement de celui de ma fille; et comme elle était à même de constater mon incompétence, c'est sur son conseil que j'ai suivi les cours de couture donnés gratuitement par le Ministère du Bien-Être Social et de la Jeunesse.

— Dire aussi qu'on s'intéresse aux amours de Jean et de Thérèse qui suivent les cours de Préparation au Mariage. Nous en parlons assez souvent pour éveiller chez nos jeunes le désir de les suivre plus tard. On s'aperçoit que cela les intéresse...

Qui aurait dit, il y a deux ans, que Jean, Jacques, Pauline et les autres seraient intéressés à passer des veillées à la maison, qu'ils se seraient souciés de nos petits problèmes ?

Qui aurait cru que nos idées seraient transportées ailleurs et qu'on bénéficierait de celles des autres ?

Qui aurait songé que des contacts sérieux et enrichissants s'établiraient entre notre famille et celles des amis de nos enfants ?

A tout peser, M. et Mme Aubé constatent qu'en ouvrant leur foyer aux amis de leurs enfants, les liens familiaux se sont resserrés et des relations cordiales et fructueuses existent entre leurs familles.

Signification des prénoms

- Agnès* pure.
André viril.
Edith riche cadeau.
Claude fier.
Hélène lumière.
François ... libre.
Lucie née au point
du jour.
Jean don de Dieu.
Thérèse porteuse
de blé.
Patrice noble.
Irène paix.
Paul petit.
Marguerite . perle.
Guy chef.
Suzanne ... lys.
Gilbert fameux.
Esther fortunée.
Richard ... souverain.
Anne gracieuse.
Jacques ... supplantateur.

CONSEILS

d'un pêcheur

Jos Buisson



LA TRUITE DE RUISSEAU



En général, tout pêcheur d'expérience a débuté dans ce sport en lançant d'abord sa ligne dans les eaux claires d'un ruisseau qui zigzague la campagne près de sa demeure.



La presque totalité des ruisseaux cache de la truite en abondance. Il s'agit seulement de patience et d'expérience pour remplir son panier.



Souvent un débutant à la pêche de ruisseau croit qu'il faille s'acheter des agrès dispendieux et presque suivre un cours uni-

versitaire pour devenir bon pêcheur. En fait, j'avoue qu'une certaine catégorie de pêcheurs aiment créer cette impression. Rien de plus faux.



J'ai vu capturer une truite de 13 pouces dans une fosse aussi étroite que la longueur du volume que tu lis présentement.



Pour ne pas revenir bredouille d'une excursion de pêche, il faut connaître son ruisseau. Et j'entends par là, savoir de quoi se nourrit la truite, connaître les « coins chanceux », les endroits où elle se cache.

Quand vous arrivez dans un ruisseau que vous ne connaissez pas, soulevez une roche dans le ruisseau pour savoir quels insectes s'y sont cramponnés, regardez leur forme et leur couleur, ainsi vous saurez quelles mouches présenter à la truite.

★

Quand j'avais à peine dix ans, j'eus la bonne fortune de pêcher avec un vieux connaisseur qui m'amenait souvent dans les ruisseaux qui se jettent dans la rivière Notikiwin en Alberta. Un jour que j'avais pêché longtemps dans un bassin, j'étais découragé et je pleurais de rage de n'avoir rien pris. Mon vieil ami vint s'asseoir sur le rocher près de moi et tout en parlant écrasa dans sa main quelques feuilles sèches qu'il jette sur la surface de de l'eau. Tout en me disant combien la truite était capricieuse, qu'elle avait ses heures pour se nourrir, il renouvelle son geste trois ou quatre fois. Soudain du fond de l'étang, on pouvait voir surgir quelques belles truites qui montaient à quelques pouces de la surface puis disparaissaient. Le vieux pêcheur me fit un clin d'œil en me désignant du doigt où jeter ma ligne. A peine mon ver avait-il touché l'eau, qu'une truite de 14 pouces vint s'y accrocher. Cette première capture fut suivie de plusieurs autres. Je n'ai peut-être jamais trouvé tant de plaisir à me venger de mes longues heures d'attente.



O. N. F.

Dans un ruisseau, la truite se nourrit d'insectes et habituellement elle ne prend pas la peine de se déplacer. La plus grosse truite va chercher l'endroit où passent le plus d'insectes. C'est là qu'elle se cache. Dès qu'on peut dénicher ce coin favori on a bien de la chance de capturer les plus belles truites du ruisseau.

★

Clarifions ce que l'on vient de dire. Généralement cet endroit est au pied d'une chute, où l'eau est comprimée par des roches, des billots, où une rive en presque ille rétrécit le ruisseau. C'est là qu'il faut tenter sa chance ! Une autre raison de pêcher au pied d'une chute c'est que le bouillonnement de l'eau diminue la visibilité du poisson et la truite est ainsi moins défiante.



fort instinct chez la truite c'est d'aller s'accrocher à votre hameçon.



Selon le proverbe, l'habit ne fait pas le moine, pas plus d'ailleurs que l'équipement moderne ne fait le bon pêcheur. Cependant un minimum d'agrès de pêche augmente les chances de succès. Il faut une canne et un moulinet qui fonctionne bien, une épuisette, des mouches artificielles et j'ajoute la volonté de braver la fatigue et les obstacles qui barrent les sentiers.

Deux « ne pas » à se rappeler quand on approche du ruisseau: a) ne pas se faire voir, b) ne pas se faire entendre. Le moins de bruit possible, cela va de soi. Ne croyez pas que le plus

Pour celui qui travaille dans une usine, il n'y a rien comme de parcourir, en fin de semaine, les bords d'un ruisseau pour se reposer. Faites-en l'essai.

On se plaint...

On se plaint de ceci, de cela ; les affaires publiques ne marchent pas ; les rouages grincent ; tout le monde est mécontent et proteste bruyamment ; on accuse les constitutions, les majorités ou les minorités, les groupements trop actifs ou trop veules, et les générations passées et le peuple voisin, et le continent lointain. Allez au fond, vous constatarez presque toujours un déliement des énergies morales et professionnelles, une volonté inconsciente de se faire porter par la collectivité, au lieu d'être à son rang parmi ceux qui la prennent en charge, avant d'en réclamer les profits.

(Devoirs)

A.-D. Sertilanges, o.p.

L'Église



et les travailleurs

Par Gérard LEMIEUX

Il fut un temps où l'ouvrier de chez nous n'avait pour le protéger à son travail que le bon vouloir du patron et les sages conseils de l'Église à ces mêmes patrons. Le patron catholique devait être un bon père de famille et un administrateur compétent et juste.

L'ouvrier qui ne ferait pas confiance à son patron serait semblable au fils qui se méfierait de son père. De même qu'un fils ne devait pas discuter avec son père sans lui manquer de respect, de même un ouvrier ne pouvait pas revendiquer sans passer pour une mauvaise tête. Dans un tel con-

texte, l'on s'imaginait mal la nécessité de l'association des ouvriers en vue de la défense de leurs droits. L'union ouvrière est, au début même, une chose incompréhensible, car les relations devaient s'établir sur un plan personnel, dans un climat de discrétion et de confiance, et non sur le plan social dans l'acceptation de droits respectifs, et ce, grâce au syndicalisme et à une discussion empreinte de liberté et de loyauté.

Pour passer du plan individuel au plan social organique, il ne suffisait pas pour les catholiques d'agiter le drapeau de la charité. Il fallait admettre l'existence d'un certain nombre de droits et proclamer même avec force la nécessité de la justice. Un catholique paternaliste et libéral se contentait d'attitude « charitable » et individualiste.

Le catholicisme social allait faire éclater difficilement et péniblement l'étroitesse de ce catholicisme paternaliste. Les abus du capitalisme, l'apparition des diverses formes de socialisme, les premières expériences des catholiques sociaux européens, pressaient l'Eglise de définir les problèmes les plus graves et de préciser sa doctrine sociale.

Les directives de l'Eglise ne pouvaient laisser indifférents les Etats, les patrons et les ouvriers. Les ouvriers, souvent sans protection, recevaient avec joie le message de l'Eglise. Les plus avancés trouvaient que l'Eglise n'allait pas assez loin. Mais les patrons déploraient qu'elle s'aventurât trop loin et même qu'elle s'orientât sur un terrain qui n'était pas le sien. Les Etats, d'inspiration libérale, voyaient d'un mauvais œil certaines directives, surtout celle qui leur dictait de mettre fin à la politique du *laissez-faire*.

Enfin et heureusement, l'Eglise avait trouvé une voix pour indiquer une orientation nouvelle. Qui pourra dire ce que nous devons, ici même, à Léon XIII et aux catholiques sociaux français, suisses et allemands, qui ont inspiré l'encyclique *Rerum Novarum*.

Pourvu d'une élite laïque restreinte et limitée au monde des professions

libérales, le Canada français subira une évolution assez lente vers des structures sociales nouvelles. D'esprit libéral et de formation individualiste, nos professionnels, tant dans le domaine politique que dans le domaine de leur activité propre, attacheront assez peu d'importance au document de Léon XIII. Si nous n'avions pas eu dans nos deux principales villes des évêques sociaux — Nos Seigneurs Bégin et Bruchési — et, ici et là, quelques religieux et prêtres attentifs à la question sociale, le Canada français aurait probablement connu quelques dures secousses. De toute façon, les directives venues de Rome seront reçues avec une sympathie agissante dans un milieu restreint, et avec indifférence par la majorité des autorités politiques et patronales.

Cependant, la pensée sociale de Léon XIII va atteindre une partie de la population ouvrière le jour où Mgr Bégin, archevêque de Québec, servira d'arbitre dans un conflit de l'industrie de la chaussure. Mgr Bruchési imitera le geste de Mgr Bégin en arbitrant quelques conflits à Montréal. A ce moment, il n'y a pas encore de syndicat catholique dans la Province de Québec. Les tendances socialistes et anticléricales de quelques chefs ouvriers, de même que les directives de Pie X sur le syndicalisme catholique hâteront la naissance du syndicalisme confessionnel et national.

L'anticléricisme et le socialisme de certains chefs du temps nous apparaissent aujourd'hui beaucoup moins graves. Il s'agissait de proposer l'instruction publique obligatoire et la gratuité scolaire pour être anticléric. De même qu'il s'agissait de vouloir l'étatisation de certains services d'utilité publique pour être socialiste. L'esprit conservateur et craintif d'une bonne partie de l'élite canadienne-française a certainement posé de nombreux conflits à la conscience de chefs ouvriers bien disposés, et l'individualisme a certainement retardé la législation ouvrière et sociale. L'on comprend pourquoi des ouvriers ont constitué, au début du siècle, un parti politique ouvrier.

Même si l'on doit à la force syndicale quelques lois ouvrières, il faut admettre que les catholiques comme groupe social n'ont pas brillé par leur audace dans le domaine des réformes sociales. Faut-il admettre que les luttes pour les réformes sociales n'ont pas connu la même vigueur que les luttes politiques pour la défense des droits scolaires et le respect de la tempérance ?

Bref, la question ouvrière mettait en jeu tant de forces politiques et financières, et la population ouvrière elle-même, peu instruite, était si peu habituée à l'association sur le plan du travail qu'il était difficile de faire triompher la doctrine sociale de l'Eglise même dans un milieu catholique. De plus, au moment où l'union des forces ouvrières s'avérait nécessaire, le mouvement ouvrier était divisé en plusieurs branches et la masse de la population travailleuse était inorganisée.

Heureusement Rome a parlé, et, chaque fois que les Papes ont adressé au monde des directives sociales, l'Eglise canadienne les a transmises avec empressement à ses prêtres et à ses fidèles. Ces derniers pouvaient donc facilement se procurer les textes des principaux messages. L'épiscopat canadien lui-même a publié des lettres collectives fort importantes sur le problème ouvrier et le problème

rural. Prêtres et religieux, soit par des écrits ou des conférences, soit par des cercles ou des sessions d'études, diffusaient la pensée sociale des Papes et des Evêques. Sur ce point, un gros effort a été accompli, bien que nous puissions déplorer que trop peu de prêtres aient poursuivi des études sociales et économiques supérieures, adaptées à notre milieu et à notre temps, et que l'enseignement social dans les grands séminaires n'ait pas été assez poussé.

La présence du prêtre dans les œuvres sociales et professionnelles assurait la sûreté de la doctrine. Nos Evêques ont consacré de nombreux permanents (prêtres) à ces œuvres. Leur rôle cependant a évolué, et pour le démontrer, il n'y a qu'à mentionner les divers titres qu'on leur a donnés depuis le commencement du XXe siècle. Au début, dans le syndicalisme, on les appelait Directeur ; par la suite, l'on disait : Monsieur l'aumônier ; aujourd'hui, on parle de l'aviseur spirituel ou du conseiller moral.

Les travailleurs du Québec doivent donc une reconnaissance profonde à l'Eglise qui n'a voulu, ne veut et ne voudra toujours que leur bien. A eux de prendre toutes leurs responsabilités dans l'application de la doctrine sociale de l'Eglise.





O. N. F.

CALENDRIER 1957

OCTOBRE

1 M	S. Rémi	11 V	Maternité de la B.V.M.	21 L	Ste Ursule
2 M	SS. Anges Gardiens	12 S	1er Couronnement de N.-D. du Cap	22 M	Ste Marie Salomé
3 J	Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus	13 D	Fatima 18e Dim. ap. la Pentecôte	23 M	S. Jean Capistran
4 V	S. François d'Assise (1er vendredi)	14 L	S. Calixte	24 J	S. Raphaël
5 S	S. Placide (1er samedi)	15 M	Ste Thérèse d'Avila	25 V	SS. Chrysanthe et Darie
6 D	S. Bruno. 17e Dim. ap. la Pentecôte	16 M	Purété de Marie	26 S	S. Evariste
7 L	N.-D. du T. S. Rosaire	17 J	Ste Marguerite-Marie	27 D	Christ-Roi 20e Dim. ap. la Pentecôte
8 M	Ste Brigitte	18 V	S. Luc, évangéliste	28 L	SS. Simon et Jude
9 M	S. Jean Léonard	19 S	S. Pierre d'Alcantara	29 M	S. Narcisse
10 J	S. François de Borgia	20 D	Dim. des Missions 19e Dim. ap. la Pentecôte	30 M	S. Pontien
				31 J	S. Alphonse Rodriguez.

Les idées suivent les blindés — avec une complaisance, avec une rapidité qui consternent. — Mais elles ne sont pas nées des blindés. Et lorsque, sous la protection des blindés, elles s'installent à tous les carrefours et se déversent du haut de toutes les estrades, c'est alors que, dans l'obscurité d'une étable qui déjoue sans même le savoir toutes les ruses des possesseurs de blindés, naît l'idée nouvelle à qui la victoire est promise.

R. P. De Lubac.

OCTOBRE

LUNE

Pleine lune.....	8
Dernier quartier.....	16
Nouvelle lune.....	22
Premier quartier.....	30

TEMPÉRATURE

1-2	Menace de pluie
3-6	beau — Un peu plus frais
7-9	Temps frais — Nuits très froides
10-13	Pluies — Un peu plus chaud
14-18	Nuageux — Temps plus frais
19-23	Pluies glaciales
24-28	Incertain — Petites gelées
29-31	Vents violents — Assez froid

NOVEMBRE

1 V	La Toussaint (1er vendredi)	11 L	S. Martin de Tours	20 M	S. Félix de Valois
2 S	Comm. des Morts (1er samedi)	12 M	S. Martin, pape	21 J	Présentation de la B.V.M.
3 D	S. Hubert 21e Dim. ap. la Pentecôte	13 M	S. Stanislas de Kostka	22 V	Ste Cécile
4 L	S. Charles Borromée	14 J	S. Josaphat	23 S	S. Clément de Rome
5 M	Saintes Reliques	15 V	S. Albert le Grand	24 D	S. Jean de la Croix 24e Dim. ap. la Pentecôte
6 M	S. Léonard	16 S	Ste Gertrude	25 L	Ste Catherine
7 J	S. Wilbrod	17 D	S. Grégoire le Thaum. 23e Dim. ap. la Pentecôte	26 M	S. Sylvestre
8 V	S. Godefroy	18 L	Basil. SS. Pierre et Paul	27 M	Médaille Miraculeuse
9 S	Déd. Basil. St-Sauveur	19 M	Ste Elisabeth de Hongrie	28 J	S. Sosthène
10 D	S. André Avellin 22e Dim. ap. la Pentecôte			29 V	Neuvaine S. Saturnin
				30 S	Neuvaine S. André, apôtre

NOVEMBRE

LUNE

Pleine lune.....	7
Dernier quartier.....	14
Nouvelle lune.....	21
Premier quartier.....	29

TEMPÉRATURE

1-4	Très froid — Humide
5-7	Nuageux — Vents légers
8-11	Vents — Neige ou poudrière
12-17	Vents violents — Très froid
18-23	Neige probable
24-27	Plus doux — Pluie ou neige
28-30	Temps clair — Froid

« L'homme ne vit pas seulement de pain. » A côté de ce qui lui donne la vie, à côté de ce qui le préserve de la mort, il sent le besoin de s'épanouir, de monter, de grandir, de se dilater ; et l'Amour, en le libérant de tout ce qui est vil, lui est une source intarissable d'ascension.

(Extrait de « La Joie »
d'Yvonne Estienne).

DÉCEMBRE

1 D	Neuvaine 1er Dim. de l'Avent	10 M	N.-D. de Lorette	21 S	S. Thomas, apôtre Quatre-Temps
2 L	Neuvaine Ste Bibiane	11 M	S. Damase	22 D	Ste Françoise Ca- brini
3 M	Neuvaine S. François-Xavier	12 J	N.-D. de la Guadeloupe		4e Dim. de l'Avent
4 M	Neuvaine S. Pierre Chryso- logue	13 V	Ste Lucie	23 L	S. Gélase
5 J	Neuvaine S. Sabbas	14 S	S. Viateur	24 M	S. Lucien Vigile de Noël
6 V	Neuvaine (1er vendredi)	15 D	Octave de l'Imma- culée Conception 3e Dim. de l'Avent	25 M	Noël
7 S	Neuvaine (1er samedi)	16 L	S. Eusèbe	26 J	S. Etienne
8 D	Immaculée Concep- tion	17 M	S. Lazare	27 V	S. Jean l'Evangeliste
9 L	2e Dim. de l'Avent	18 M	Expectation de la B.V.M.	28 S	SS. Innocents
	S. Gorgon	19 J	Quatre-Temps S. Urbain V	29 D	S. Thomas de Can- torbéry — Dim. dans l'Oct. de Noël
		20 V	S. Libérat Quatre-Temps	30 L	S. Sabin
				31 M	S. Sylvestre

L'amour n'est pas timide ; il est impérieux, il est généreux, il réclame et il donne, il veut tout et il accorde tout. L'amour de Dieu, infiniment généreux, est aussi le plus avide ; il ne supporte pas de limites, n'en posant pas aux prévenances et aux retours. Notre vie entière est réclamée de lui, mais selon un échelonnement et à des degrés que mesure la miséricorde, et en vue seulement de béatifier et de parfaire.

A.-D. Sertillanges, o.p.
(Devoirs)

DÉCEMBRE

LUNE

Pleine lune.....	7
Dernier quartier.....	14
Nouvelle lune.....	21
Premier quartier.....	28

TEMPÉRATURE

1-3	Beau — Beaucoup plus froid
4-7	Nuageux — Vents légers — Hu- mide
8-12	Brume — Très humide
13-14	Incertain
15-18	Temps sec — Plus froid
19-21	Froid avec vent
22-25	Plus froid
26-28	Clair — Modérément froid
29-31	Neige — Moins froid

Le 2 novembre, vraie "fête des morts"

Dom Flicoteaux, o.s.b.



Depuis déjà bien des siècles, l'Eglise a coutume, au lendemain de la glorieuse solennité de la Toussaint, de faire mémoire en sa liturgie de tous les fidèles défunts. Le peuple chrétien appelle très justement cette commémoration du 2 novembre qui n'est, somme toute, que le complément liturgique de la Toussaint, la « Fête des Morts ». Car il n'y a aucun motif de célébrer dans la tristesse et dans les larmes un jour que l'Eglise nous présente elle-même comme devant être pour tous les fidèles défunts un jour de grâce et de rémission. De fait, le 2 novembre, l'Eglise dans sa prière ne vise pas les morts en général, mais tous les fidèles défunts. Elle ne se préoccupe, cela va sans dire, ni des élus qui sont déjà dans la gloire du ciel, ni des créatures qui, par leur propre faute, s'en trouvent à tout jamais exclues. Mais elle veut venir en aide à ces âmes, sans doute très nombreuses, qui achèvent de se purifier dans le Purgatoire en attendant de pouvoir rejoindre la multitude innombrable des anges et

des élus que la liturgie de la Toussaint nous montrait participant à la gloire de l'Agneau. Or, par sa prière, par l'offrande plusieurs fois répétée en un même jour du sacrifice de la messe, par les indulgences qu'elle déverse si abondamment sur les âmes des fidèles trépassés, l'Eglise s'efforce d'abrèger leur trop longue attente. Il est certain que, chaque année, en la fête des morts, les pieux suffrages des chrétiens ouvrent à un grand nombre de défunts les portes du ciel et font luire sur tous les autres la joie radieuse de l'espérance.

★

Malgré l'emploi de la couleur noire, qui ne s'impose guère en la circonstance, et à exception de quelques particularités dont l'origine semble plus ou moins tardive, l'office des morts est aussi lumineux que consolant. La liturgie du 2 novembre n'a rien de sombre ni de terrifiant. Les prières et les chants dont se compose chacune des trois messes, y compris le *Dies iræ* qui fut vraisemblablement composé pour les semaines de l'Avent, respirent la plus absolue confiance en la miséricorde divine. L'Eglise n'y demande pas autre chose pour ses enfants défunts que l'entrée dans le repos éternel et la jouissance de la lumière qui jamais ne s'éteindra. *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis*, est-il redit avec insistance au cours des trois messes et de l'office. Dans celui-ci il n'est question que de lumière et de paix, de miséricorde et de béatitude.

Les lectures de la première messe nous font entrevoir l'imminence de la résurrection de la chair. Dans l'épître, saint Paul constate avec enthousiasme qu'en

ressuscitant dans la nuit de Pâques, le Christ a, par avance, détruit l'empire de la mort. Dans l'évangile, le Sauveur annonce que l'heure est proche où ceux qui auront fait le bien sur la terre ressusciteront à la vie du ciel. Quant à la préface des défunts elle proclame que, pour les fidèles, la mort selon la chair n'enlève pas la vie, mais la transforme: *Vita mutatur, non tollitur*.

★

Le psaume par excellence de l'office des défunts est le *De profundis*, que nous avons fort souvent l'occasion de chanter ou de réciter. Or ce psaume n'exprime ni la désolation ni l'angoisse du chrétien devant la mort, comme on l'imagine communément. Sans doute, le psalmiste reconnaît d'abord très humblement l'abîme de misère dans lequel l'homme est plongé ici-bas depuis la chute originelle, mais ce n'est que pour affirmer son espérance en la miséricorde du Seigneur et pour faire ressortir davantage le bienfait de notre rédemption: *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio*. C'est pourquoi l'Eglise ne craint pas de faire usage de ce psaume aux vêpres de la joyeuse fête de Noël. Nous savons par saint Jérôme que, de son temps, on entendait retentir aux funérailles le chant de l'*Alleluia*. Ce qui ne doit pas nous surprendre, car nos ancêtres dans la foi avaient une conception de la mort profondément chrétienne. Bien loin de l'envisager comme une catastrophe, un désastre irréparable, ils la considéraient au contraire comme le passage de cette vallée de larmes dans la vraie Patrie, c'est-à-dire dans la demeure céleste de Celui que nous appelons « Notre Père ».



O. N. F.

Gerry Gosselin

Athlétisme
et
Civisme

Le monde moderne a créé un nouveau mot qui exprime un besoin des temps. La civilisation romaine et la grecque avaient leurs « athlètes ». Nous avons nos « sportifs ». Et il y a la différence de deux conceptions entre ces deux termes.

Dans l'antiquité et même plus tard, avec Néron, le peuple demandait « du pain et des jeux ». La lutte, ce sport si discuté de nos jours, prend sa source à cette époque éloignée où les gladiateurs, doués d'une grande adresse, passionnaient les foules par leurs rencontres enfiévrées. Plus tard, les populations ont subi l'influence de la barbarie et se sont pressées autour des arènes sanglantes : la boxe, en vantant la force brutale et herculéenne, ne reculait pas devant la mort du vaincu ;

les combats de taureaux, transplantés des siècles primitifs, ont eu beaucoup de vogue en Europe où ils existent encore en maints endroits.

Avec le raffinement de l'homme, par la conquête de la science, avec l'orientation de l'esprit humain vers les cogitations de la pensée reculant les frontières de l'ignorance, les peuples modernes ont cherché et trouvé des loisirs plus policés et plus élégants.

L'homme des bois qui fait grande dépense d'énergie physique n'a pas besoin, le soir venu, des distractions de la génération moderne. Le sommeil et le repos suffisent à l'économie de sa vie. Ses préoccupations intellectuelles n'en demandent pas plus.

Mais la vie a changé. Avec la machinerie aux muscles d'acier, avec l'agglomération des gens dans les villes, avec le modernisme dans sa force grandissante, il est rare qu'un homme n'ait pas sept ou huit heures par jour à confier aux loisirs. Alors qu'autrefois l'athlétisme, cette forme d'activité physique qui équilibre la santé physique et partant morale de l'individu, invitait les travailleurs de leurs facultés dans un oubli du labeur quotidien et la préparation au sommeil réparateur, il a fallu trouver une autre formule au 20^{ième} siècle. C'est celle du sport.

On appelle aujourd'hui sportif, aussi bien celui qui se livre aux compétitions sportives que celui qui y assiste en spectateur et celui qui en suit les activités dans les journaux, à la radio ou à la télévision.

Pris dans ce sens, le sport fait partie de l'économie de nos vies et c'est heureux pour la santé mentale de nos gens, pris dans l'effervescence de notre siècle de vitesse. Les problèmes de l'individu ne font que s'aggraver avec le temps : ceux de sa famille qui se désagrège parfois aux invitations faciles de l'indépendance ; ceux du travail, se mécanisant souvent trop rapidement ; ceux

de la politique qui nous donne souvent des représentants inaptes. Problèmes d'argent ; problèmes de conscience. Partout et toujours, des problèmes. Et plus il y en a, plus il faut des distractions et de la détente, sans négliger naturellement une organisation intelligente et profitable des temps libres.

Le sport, qu'il soit de participation ou d'assistance, comble donc en partie le vide qui s'empare de l'homme entre ses devoirs religieux et ses obligations personnelles.

Sa Sainteté le Pape Pie XII, recevant récemment un groupe de 80,000 jeunes gens, a bien compris la valeur morale, formatrice du sport. Il a surtout insisté sur les vertus qu'il enseigne : loyauté, docilité, renonciation, sérénité dans la défaite, patience, justice, ambition, respect de l'autorité et discipline rigoureuse.

La famille est la cellule de la société, mais elle est devenue incapable de faire seule l'œuvre d'éducation des familles d'autrefois. A un moment donné, elle perd graduellement son influence sur les jeunes sollicités de part et d'autre.

C'est là que la collectivité, la municipalité, a fait preuve de beaucoup de prévoyance en attirant tous ses adolescents vers ses terrains de jeux, ses loisirs, ses parcs, ses centres, en un mot vers ses œuvres d'éducation post-scolaire. A l'âge où l'enfant quitte la maison pour la rue ou pour organiser ses loisirs personnels, son éducation est loin d'être complète. Sa volonté est à peine formée ; il ne comprend pas encore la portée de ses actes et de son imprévoyance traduite par un grand besoin de liberté.

En canalisant ces jeunes énergies vers des distractions honnêtes, la société ne perd pas complètement son emprise bienfaisante sur des individus appelés à devenir les maî-

Les repas de nos petits

Angéline Sylvain.

Une maman s'efforçait de faire avaler une certaine « popotte » à son bambin et l'importunait en lui répétant sans cesse : « Mange ! Mange ! le petit Jésus mangeait tout ce que sa mère lui présentait ! » Et l'enfant de répliquer : « Oui, mais le petit Jésus, lui, c'était la sainte Vierge qui faisait sa cuisine ! »...

Les enfants en santé semblent toujours prêts à se mettre à table. S'il en est autrement cherchons la cause.

L'appétit est conditionné par le système nerveux. Ne vous est-il jamais arrivé d'être mal disposé par une mauvaise présentation des mets ? Et pourtant, vous ne regardez pas la table avec des yeux neufs d'enfants. Il faut parfois si peu de chose pour couper l'appétit... et aussi pour l'ouvrir, heureusement, comme la soupe assaisonnée à point, ni trop froide, ni trop chaude ; du gruau et des blancs-mangers très lisses, onctueux sans jamais de grumeaux (mottons), etc.

Une maman se plaignait de sa fillette qui ne voulait manger aucun aliment préparé au lait. Pourtant, quand la petite rendait visite à sa cousine, sa tante

lui présentait les mêmes desserts, mais servis dans un bol exprès pour elle, et teintés de quelques gouttes de colorant végétal, qui lui présentait le mets sous des couleurs attrayantes. Alors, la petite Marie mangeait sans se faire prier et même en redemandait en disant : « ah ! si maman savait faire des desserts pareils !

A deux ans ! Bien sûr, l'enfant peut manger comme vous, mais en plus petites portions. Quatre repas au lieu de trois si son poids laisse à désirer ! Ou si son avidité est vite à son terme...

Il veut bien essayer des aliments nouveaux pour lui, mais laissez-lui le temps de s'y habituer. Faites-lui des surprises agréables, des fantaisies, mais pas d'aliments riches qui ruineront son appétit. Surtout ne laissez personne lui donner de mauvaises habitudes alimentaires dont il lui sera difficile de se débarrasser ensuite.

Les règles d'une bonne alimentation au Canada comprennent 5 groupes d'aliments :
4 à 5 verres de lait ou l'équivalent.

1 légume vert et jaune.

Deux fruits dont un agrume

(orange, citron, pamplemousse, tomates).

1 céréale entière ou pain vitaminé.

1 portion de viande (3 œufs par semaine).

En plus de ces aliments conseillés : de l'huile de foie de morue ou son équivalence. Et voilà ! Ces éléments sont utiles à tous... les aliments nécessaires d'abord !

Vouloir qu'un enfant accepte

des épinards quand son père vient de leur faire la grimace... se montrer inquiète s'il ne mange pas à notre gré... Autant de problèmes de psychologie plutôt que de cuisine.

Somme toute : régularité dans les repas, calme, qualité des denrées alimentaires et présentations alléchantes suffisent très souvent à nous tirer d'embarras et à remettre du soleil autour de la table de famille.

Athlétisme

et

civisme

suite de la page 151

tres de demain. Si c'est le devoir des autorités de se pencher sur le sort de la jeunesse pour organiser la transition de son adolescence à son rôle d'homme mûr, par contre tous ceux qui ont fréquenté ses institutions y ont trouvé un avantage marqué dans leurs vies.

Les millions dépensés, pour occuper l'âge ingrat où, au sortir de l'école, l'enfant cherche à secouer tous les jugs, ne sont pas un gaspillage. La honte qui rejaillit sur une ville où la jeunesse croupit dans la délinquance juvénile, n'est pas un fleuron glorieux pour les administrateurs modernes. Heureusement, chez nous, on a compris l'importance du problème, car on sait que par delà le comportement actuel des jeunes, on peut se faire une idée de ce que sera la génération suivante quand elle aura pris sa place au timon de notre vie ethnique.

Vu dans ce sens, le sport, qu'il occupe les jeunes ou leur fournisse des distractions indispensables, est une nécessité civique.

*Le monde est large aux arbres
morts,*

*lambeaux de vie arrachés à la
terre.*

Le monde est mort,

et ses doigts mutilés

montrent implacablement

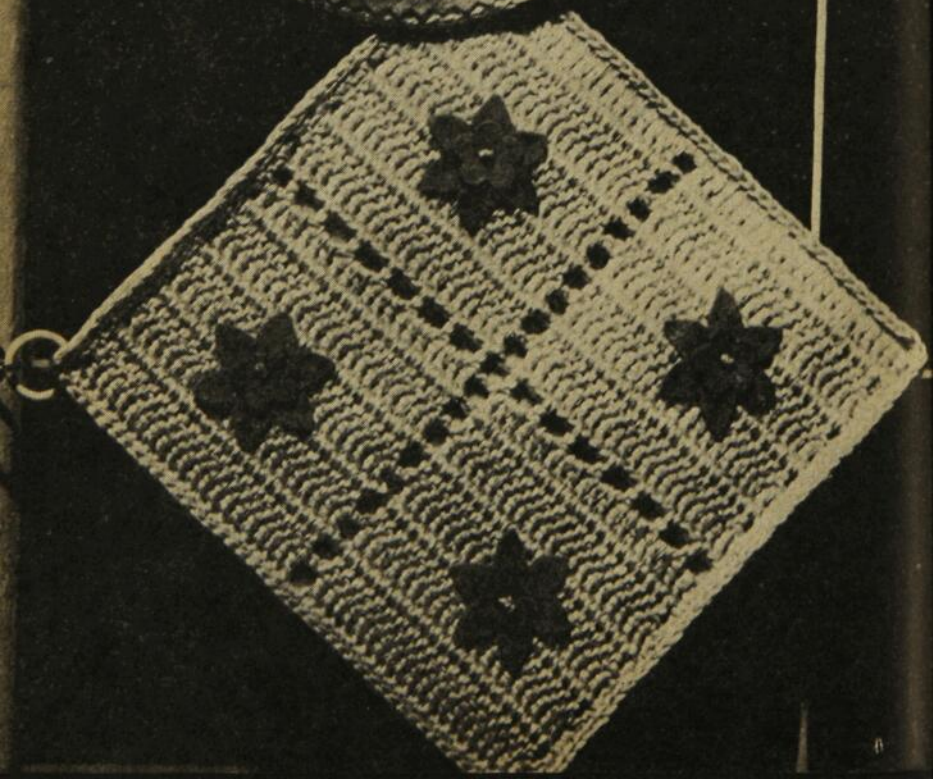
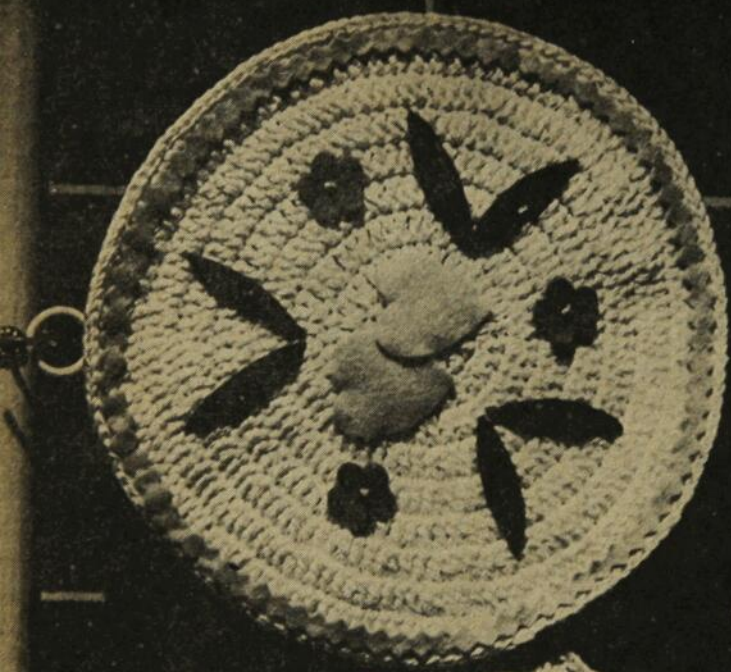
l'horreur du ciel,

pointant au cœur de Dieu

le désespoir des hommes.

Louis Rocher

*(Poèmes pour les ouvriers
et pour les autres).*



POIGNÉES CROCHETÉES

Garnies d'appliqués de feutre

Modèle No PC. 5370 — F (A et B)

Fournitures requises : 2 pelotes (250 vgs) ou 3 pelotes (200 vgs) de Coton à crocheter Clark's — Cronita — Art. 4092 — blanc pour chaque poignée. 1/4 de verge de feutre rouge et des restes de feutre jaune et vert (on peut faire une autre combinaison de couleurs si on le désire.) 1 crochet en acier Milward No 2. 2 anneaux en os ou en plastique.

Echantillon. Employer 2 fils pour tout le travail. 7 md = 1 pouce; 4 rangs = 1 po. 1/2.

Exécution de la poignée « A ». — Commencer au bas, exécuter 48 m. en l'air. 1er rang : Md dans la 4e m. en l'air à partir du crochet et dans les 20 m. en l'air suivantes, 2 m. en l'air, sauter 2 m. en l'air, md aux 22 m. en l'air suivantes; 3 m. en l'air, tourner. 2e rang : Sauter la première md, md dans les 21 md suivantes, 2 m. en l'air, sauter les 2 m. en l'air suivantes, md à chacune des md qui restent, puis finir par 1 md à la tête de la ch. du retour; 3 m. en l'air, tourner. Répéter le 2e rang encore 7 fois, puis finir par 5 m. en l'air, tourner. Rang suivant : Sauter 3 md, md dans la md suivante, (2 m. en l'air, sauter les 2 md suivantes, md dans la md suivante) 6 fois; 2 m. en l'air, sauter 2 m. en l'air, md dans la md suivante, (2 m. en l'air, sauter les 2 md suivantes, md dans la md suivante) 6 fois; 2 m. en l'air, sauter 2 md, md à la tête de la ch. du retour; 3 m. en l'air, tourner. Rang suivant : * 2 md dans le tour suivant, md dans la md suivante. Reprendre de *, puis finir par 1 md à la tête de la ch. du retour; 3 m. en l'air, tourner. Répéter le 2e rang encore 8 fois. Omettre les 3 m. en l'air du retour à la fin du dernier rang. Exécuter 1 rang de pms très rapprochées tout le long des 4 côtés de la poignée, puis couper le fil.

Repasser la pièce sous un linge humide. Découper dans le feutre rouge 4 fleurs de 1 po. 1/2 de diamètre, chaque fleur ayant 6 pétales. Découper 4 petites fleurs dans le feutre jaune (voir l'illustration.)

Coudre une petite fleur au centre de chaque grande fleur, puis appliquer

une fleur complète au centre de chaque carré. Au milieu de chaque fleur, exécuter un point d'armes noué (nœud français). Doubler la poignée avec le feutre rouge, puis coudre l'anneau sur l'envers de l'un des coins.

Exécution de la poignée « B ». — Commencer au centre, exécuter 4 m. en l'air, 1er rang : 11 md dans la 4e m. en l'air à partir du crochet, les réunir par 1 pms à la 4e des 4 m. en l'air. 2e rang : 3 m. en l'air, md au même endroit, 2 md dans la md suivante et à chaque md du tour, joindre. 3e rang : 3 m. en l'air, md au même endroit, * md dans la md suivante, 2 md dans la md suivante (il y a une aug.). Reprendre de *. 4e rang : 3 m. en l'air comptant comme la première md, md dans chaque md du tour, avec aug. de 12 md réparties également tout le tour, mais éviter de disposer les aug. directement au-dessus des aug. précédentes. Répéter le 4e rang jusqu'à ce qu'il y ait 8 rangs complets. Rang suivant : Pms à chaque md, puis 1 pms à la tête des 3 m. en l'air; joindre et couper le fil.

Repasser la poignée sous un linge humide. Découper dans le feutre rouge, avec des ciseaux à denteler, une bande d'un quart de pouce de largeur et de 19 pouces de longueur, puis coudre cette bande tout autour du bord de la poignée. Découper aussi 2 petits cœurs rouges. Dans le feutre jaune, couper 3 petites fleurs comme celles de la poignée « A ». Les 6 feuilles sont découpées dans le feutre vert. Disposer les appliqués de feutre sur la poignée de la façon indiquée par la vignette et les fixer à l'aide de points invisibles. Poser l'anneau sur l'envers de la tête de la poignée et doubler celle-ci avec le feutre rouge.

ABREVIATIONS :

M. en l'air — maille en l'air. Md — maille double (double crochet). Pms — petite maille serrée (maille glissée). Ch. — chaîne. Aug. — augmentation.

L'astérisque (*), indique la répétition de la même série de points. Les points entre parenthèses seront répétés autant de fois qu'il est indiqué. Ex : « (2 m. en l'air, sauter les 2 md suivantes, md dans la md suivante) 6 fois » signifie qu'on doit exécuter 6 fois en tout la série de points mise entre parenthèses.

LE TRACTEUR

Par Michel Quoist

La machine est un progrès si, décuplant les forces de l'homme, elle le sert. Malheureusement nous le savons, trop souvent elle le domine de sa puissance et de son rythme. Elle sert le profit mais l'homme est son esclave. Il faut lutter pour rétablir l'ordre. Au fur et à mesure que l'homme se prolonge, se grandit par la machine, il lui faudrait grandir son âme pour assumer le travail mécanique, le dominer et l'offrir.

« Quoi que vous puissiez dire ou faire, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, rendant par lui grâces au Dieu Père ».

(Col. III, 17)

Je n'aime pas les tracteurs, Seigneur.
J'en ai vu un, tantôt, dans un champ ;
Il me révoltait.

Le tracteur est orgueilleux.
Il écrase l'homme de toute sa force,
Il ne le regarde pas, il avance,
Mais il avance en rampant, Seigneur, et j'en suis content.

Il est laid,
Il marche péniblement en secouant sa lourde carapace,
Le nez bêtement en l'air, essoufflé,
Ét toussant en mesure, de sa grosse toux de poitrinaire mécanique.
Mais il est plus fort que l'homme, Seigneur.
Imperturbable, régulier, il tire sa charge.
Il tire ce que mille bras humains ne sauraient faire bouger.
Il porte ce que mille mains humaines ne pourraient soulever.
C'est laid un tracteur, mais c'est fort et j'ai besoin de lui.
Mais il a besoin de moi, il a besoin de l'homme ;
Il en a besoin pour exister, c'est lui qui le fait ;
Il en a besoin pour marcher, c'est lui qui le met en route ;
Il en a besoin pour avancer, c'est lui qui le dirige ;
Il en a besoin surtout, pour être offert,
Car le tracteur n'a pas d'âme, Seigneur, et c'est l'homme qui lui prête
la sienne.

Je T'offre ce soir, Seigneur, le travail de tous les tracteurs du pays,
de tous les tracteurs du Monde ;
Je T'offre l'effort de toutes les machines qui n'ont pas d'âme pour
s'offrir ;
Je Te prie pour qu'elles n'écrasent pas l'homme de leur puissance
orgueilleuse, mais qu'elles le servent ;
Je Te prie pour que l'homme, debout, les domine de toute son âme
libre,
Et qu'ainsi elles Te louent par leur travail,
Elles Te glorifient,
Et participent à cette grand-messe solennelle du monde, qui se dit
chaque jour, par le labeur humain, et se dira ainsi jusqu'à la
fin des temps.

(Extrait de « Prières » de Michel Quoist
Les Editions Ouvrières).

**QUEL EST LEUR
NOM VÉRITABLE ?**

•

- | | |
|------------------------------|------------------------|
| 1. — Molière ? | 10. — Robert Laroque. |
| 2. — La Rochefoucauld ? | 9. — Pierre Louill. |
| 3. — Fridolin ? | 8. — Alice Bernier. |
| 4. — Le vieux Doc ? | 7. — Emile Coderre. |
| 5. — George Sand ? | 6. — Felicie Angers. |
| 6. — Laure Conan ? | 5. — Aurore Dupin. |
| 7. — Jean Narrache ? | 4. — Docteur Grignon. |
| 8. — Jovette ? | 3. — Gratien Gélmas. |
| 9. — Pierre L'Ermite ? | 2. — Frs de Marillac. |
| 10. — Hertel de Roquebrune ? | 1. — Jean-Bte Poquehn. |

RÉPONSES

Êtes-vous dynamique ?

Répondez par « OUI » ou par « NON »

1. — Employez-vous une grande partie de vos loisirs à la lecture ?
2. — Aimez-vous faire « la grasse matinée » ?
3. — Êtes-vous capable d'écouter un ami pendant plusieurs minutes sans l'interrompre ?
4. — Si vous êtes surchargé de travail, commencez-vous de préférence par les choses les plus faciles ?
5. — Faites-vous partie de ceux qui ne s'attaquent qu'à une seule chose à la fois ?
6. — Vous est-il agréable de trouver dans un roman de jolis mais longues descriptions d'un paysage, de meubles, de couchers de soleil ?
7. — Mettez-vous toujours longtemps à vous laver, à vous habiller ?
8. — Pouvez-vous rester parfaitement immobile pendant un quart d'heure ?
9. — Au restaurant, vous êtes-vous déjà plaint de la lenteur du service ?
10. — Vous arrive-t-il de prendre le train ou l'autobus en marche ?
11. — Préférez-vous les valse langoureuses (plain) au jazz ?
12. — Supportez-vous facilement de faire la queue à une salle de spectacle ou à une épicerie quelconque ?
13. — Vos parents et amis vous ont-ils souvent reproché de ne leur écrire que des lettres trop brèves ?
14. — Aimez-vous flâner sur les trottoirs, vous arrêter devant les vitrines, contempler l'eau du fleuve ou des rivières ?
15. — Considérez-vous comme un supplice de devoir vous essuyer les pieds avant de monter un escalier ?

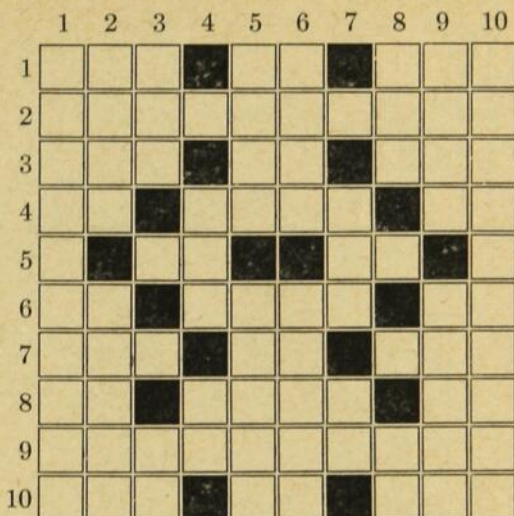
Marquez un point à chaque fois que vous aurez répondu « oui » aux questions suivantes : 9, 10, 13, 15.

Marquez un point à chaque fois que vous aurez répondu « non » aux autres questions : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 11, 12, 14.

Si vous obtenez plus de dix points vous êtes un monsieur (ou une dame) très pressé, plein de fougue, d'ardeur. Vous auriez malgré tout intérêt à vous ralentir un peu ! — De cinq à dix points, vous êtes impulsif, ardent, dans la juste mesure. Vous savez économiser votre énergie pour la dépenser quand il le faut. — En-dessous de cinq points, vous êtes d'une lenteur désespérante. Allons donc, réveillez-vous !...

MOTS CROISÉS

Problème no 4



Horizontalement :

Verticalement :

- | | |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Adjectif possessif — Note de la gamme — Pain de qualité inférieure. 2. Littérateur espagnol (1810-1842). 3. Du verbe tuer — Nom du Bouddha en Chine — Dieu en latin. 4. Croupion de volaille (fam.) — Couvert de râpures de pain — Indique le lieu. 5. Coups de baguettes sur le tambour — Pronom personnel. 6. Interjection marquant l'étonnement — Délayé — Pronom personnel. 7. Filou qui dévalise les hôtels — Note de la gamme — Rivière de Sibérie. 8. Face du dé — Imagination sans fondement (fig.) — Préfixe marquant la réciprocité. 9. Influence attribuée à un astre sur la vie ou la santé. 10. Une des divisions de la « rose des vents » — Conjonction copulative — Du verbe avoir. | <ol style="list-style-type: none"> 1. Traduction faite pour exprimer le sens d'un ouvrage. 2. Dieu de la guerre chez les Gaulois — Chose exceptionnellement agréable dans un milieu qui ne l'est pas (fig.). 3. Ville de Belgique — Petit cube. 4. Pièce au milieu de l'écu — Note de la gamme. 5. Gouverna au plus près du vent — Triste. 6. Petit de l'âne — Acclamation. 7. Du verbe être — Conjonction copulative. 8. Lit en anglais — Fille d'Inachos. 9. Imagination — Réunion de plusieurs fils de caret. 10. D'une manière sainte. |
|--|--|

(Solution à la page 187)

Déplorer



Un club d'admirateurs de Claude Provost !

O.N.F.



OU **A G I R**

Jean rencontre Paul. Ils se mettent à discuter de la cherté du coût de la vie. Pendant une bonne heure, ils déplorent l'incurie des chefs politiques.

— Si le gouvernement agissait, déclare Jean, il arrêterait cette course aux profits exagérés. Les pommes de terre sont maintenant à un prix fou. Le beurre, « gelé par en bas », menace de s'élever à une hauteur qui fera fondre nos bourses. La construction n'est pas abordable. Et voilà que pendant ce temps, les chefs d'Etat, tout intéressés à fabriquer des bombes atomiques, déclarent que la situation économique du pays est à son apogée !

— On accuse toujours le gouvernement, répartit Paul, mais au fond le vice est plutôt chez les grands patrons d'industrie. Après avoir acheté les faveurs de l'Etat, ils gouvernent toute la vie économique. Et nous autres, pauvres ouvriers, nous sommes toujours les perdants. Si au moins, nos syndicats étaient efficaces ! Mais non, ils ne font rien. Pour ma part, je n'assiste plus aux réunions depuis la fin de la grève. J'en avais assez

d'aller me faire enfumer dans des réunions « de placotages » qui n'avancent à rien.

Après s'être « essouffés » ainsi à déplorer des situations, chacun rentre chez soi pour dormir d'un sommeil agité par la ferveur de la discussion.

Alors que la nuit couvrait de son manteau de paix les problèmes innombrables de notre pauvre terre, l'esprit de Jean se mit à errer en songe à travers les rues de la ville. Il faisait grand jour et Jean pouvait apercevoir d'un seul coup tous les quartiers d'habitation.

La circulation était intense. Et la foule qui se pressait sur les trottoirs semblait suivre un courant irrésistible qui ne la menait nulle part.

Jean se mit à flâner à travers cette foule. A chacun des carrefours qu'il traversât, il aperçut un petit groupe de personnes qui discutait de la situation économique. Des amis, sans doute, qui revenaient de leur travail et qui repassaient les événements du jour. Chacun paraissait bien convaincu de son opinion. Au bout de quelque

temps cependant, ils rentraient chez eux après s'être mis d'accord sur les points fondamentaux.

Cette vision laissa Jean songeur. Il compara ces discussions isolées aux conversations religieuses des ivrognes dans les tavernes. Tous ces gens qui prétendent si bien connaître les problèmes sociaux, qu'est-ce qu'ils font vraiment pour apporter des solutions...?

* * *

— Jean ! Jean !

C'est l'épouse de Jean qui lui crie de se lever pour retourner au travail.

— Qu'est-ce que tu as, tu n'es pas « parlant » ce matin, lui dit Jeanne pendant le déjeuner.

— Je pense, répondit Jean, qu'on parle toujours trop et qu'on n'agit pas assez.

Son épouse le regarde, étonnée ; elle pense intérieurement : « Décidément, il est encore endormi. Je l'ai peut-être brusqué en lui posant cette question ».

* * *

Sur le chemin du travail, Jean rencontre une bande d'enfants qui s'en vont à l'école. Ils vont en groupe, très animés. Ils parlent de la joute de hockey de la veille. Chacun des enfants porte, bien en évidence, sur le revers de son veston, une rose un peu défraîchie. Tous parlent de leur joueur favori, Claude Provost, et se communiquent les derniers exploits des Canadiens.

Intrigué, Jean aborde un de ces gaillards et lui demande brusquement :

— Quel club a gagné hier ?

Un chœur unanime de voix retentit :

— Les Canadiens ! ! ! ! !

Le présumé chef de la bande s'avance alors et déclare :

— Monsieur, nous avons fondé hier un club d'admirateurs de Claude Provost. Il vient de notre paroisse. Nous voulons l'encourager pour qu'il devienne une étoile. Le club se réunit à la Salle paroissiale durant toute la saison de hockey. Voulez-vous faire partie de notre club...?

* * *

Après s'être dégagé de ce groupe enthousiaste, Jean continue ses réflexions. Il revoit cette foule que la nuit a mise dans sa conscience. Il revoit ces hommes et ces femmes bousculés par la vie contemporaine. Une masse inconsciente qui se replie souvent dans la médiocrité. Une masse qui souffre cependant.

Tel homme qui revient de son travail de nuit. Les rides de son visage portent de multiples préoccupations. Son fils aîné qui ne réussit pas dans ses études ; sa fille qui fréquente un ivrogne ; son épouse qui est toujours exténuée ; les impôts qu'il doit payer en même temps que ses assurances. Souvent cet homme est emporté par la vie, il ne la porte pas.

Telle maman qui court toute la journée pour rejoindre les deux bouts ; qui attend à la maison un mari qui s'éloigne de plus en plus d'elle ; telle autre qui se pavane dans un luxe déteint de médiocrité blasée ; telle jeune fille qui attend dans un travail exténuant le mari qui la rendra heureuse.

Tous ces gens qui vivent dans le monde d'aujourd'hui, qui souffrent, qui s'agitent, qui espèrent tout de même. Trop souvent leur conscience est absorbée par la préoccupation de réussir matériellement et doit se contenter d'une faible dose de vie spirituelle et morale.

Un mot entendu quelque part vient soudain à l'esprit de Jean. « Dans une société démocratique, la valeur des gouvernants est conditionnée par la valeur des gouvernés. »

Et il se met à penser : quel gouvernement peut vraiment gouverner lorsqu'il n'a comme sujets que des individus isolés, prêts à se laisser prendre au moindre appât matériel...? Comment les gouvernés peuvent-ils exercer vraiment la responsabilité que leur confère une société démocratique...?

Et Jean continue sa route vers son travail. Il admire intérieurement la spontanéité et la fraîcheur du groupe d'enfants rencontrés à la sortie de sa

maison. « Comme ils sont heureux, se dit-il, ils n'ont pas à se préoccuper des grands problèmes du monde ! C'est tout de même ingénieux leur idée de fonder un club pour donner plus de force à leur admiration pour une étoile ! »

Comment cela est-il arrivé... ? Il l'ignore lui-même. En une seconde, il s'est fait un lien dans son esprit. La solution lui apparut, claire, simple, limpide comme un rayon de soleil qui perce une éclaircie de nuages. Ces clubs d'admirateurs... ces enfants... qui s'unissent pour donner plus de force à leur admiration. Voilà un moyen merveilleux pour donner plus de cohésion à un groupe d'individus !

« Dans un pays démocratique, la valeur des gouvernants est conditionnée par la valeur des gouvernés. » Les citoyens cependant ne peuvent exercer leurs devoirs civiques d'une façon isolée. C'est ce qui explique la formation relativement récente de nombreuses sociétés intermédiaires dans toutes les sphères de la vie sociale : unions d'artistes, unions politiques, unions de professions libérales, unions ouvrières.

Ces sociétés particulières, même si elles reçoivent une reconnaissance officielle de l'Etat, ne sont pas des sociétés d'Etat. Elles doivent, pour être vraiment efficaces, avoir une autonomie vis-à-vis des pouvoirs publics qui n'agiront sur elles que lorsque le *Bien Commun* sera en cause.

En assurant la cohésion d'un groupe social particulier, elles contribuent à l'éducation civique des membres de ce groupe. D'autre part, en revendiquant les droits légitimes du groupe, elles aident l'Etat à réaliser sa mission d'ordre et de défense sur le plan du *bien commun temporel*.

Intermédiaires entre l'individu isolé et l'Etat, ces sociétés sont essentielles à une démocratie qui se veut telle. Tout citoyen a le devoir de donner à son action civique une portée sociale en participant aux sociétés intermédiaires de son groupe social.

* * *

C'est ainsi que Jean a compris la nécessité des sociétés intermédiaires dans notre milieu démocratique. Il a compris la faiblesse d'une revendication isolée qui se contente de déplorer isolément sans consistance et sans organisation. Il a compris que la société présente a besoin que des groupes intermédiaires assurent la cohésion des milieux sociaux pour la protection des individus et pour une poursuite plus adéquate du *bien commun*.

Le temps n'est plus aux conversations de « coins de rues ». Les Jean et les Paul se doivent à des solutions positives dans le respect du *bien commun*.

J. REGARDE

« A qui fais-je tort, dis-tu, en retenant ce

qui est à moi, mon argent, mes vêtements, ma chambre ?... Mais, dis-moi, qu'appelles-tu « tien » ? qui nommes-tu voleur ? Celui qui dépouille les autres ? Et toi, tu ne serais pas voleur, toi qui t'appropries ce que tu n'as reçu que pour le distribuer. Tu appelles voleur celui qui enlève à un autre son habit, son argent, sa chambre... Mais celui qui n'en donne pas à ceux qui en manquent, mérite-t-il un autre nom ? »

« Tu prétends accomplir la religion et être en règle avec la loi, alors que beaucoup de tes frères, fils d'Abraham et frères de Jésus-Christ, sont vêtus misérablement, meurent de faim, que ta maison est grande et pleine de biens... menteur ! »

Ces deux citations — la première est due à Grégoire le Grand, pape en 590, et la seconde à Origène, professeur à Alexandrie, aux premiers siècles du Christianisme.



Des remparts du château royal, le petit prince Aimé a souvent aperçu les toits de chaume parmi les arbres au pied du mont. Jamais encore, il n'était descendu vers le hameau blotti sous les branches. Ce matin, accompagné seulement d'Emeric, son page fa-

— Nous ! s'étonne une femme, jetant un regard honteux vers les loques qui lui servent de vêtements ; on se moquerait de nous !

Aimé regarde longuement tout ce pauvre monde ; pas même un petit enfant qui ait une tenue présentable.

BÉATRICE CLÉMENT

vori, il s'aventure dans les sentiers étroits qui zigzaguent à flanc de roc.

De leurs misérables cabanes, sortent de pauvres gens, tout surpris de voir chez eux le fils du roi.

— Quelle pitié ! murmure Aimé. Pourquoi sont-ils si pauvres ?

— Vois comme le sol est caillouteux, rien n'y pousse assurément, répond Emeric. J'ai ouï-dire que le gibier est rare dans la forêt...

— Pourquoi restent-ils ici, les malheureux ? Hé ! braves gens !

A l'appel du petit prince, les villageois approchent timidement.

— Pourquoi demeurez-vous ici ? Ne savez-vous pas que de l'autre côté du château se trouve une plaine fertile ? Là, on cultive le sol sans effort ; plusieurs sources donnent en toute saison leur eau claire, les rivières sont pleines de poissons, le gibier abonde dans la forêt.

— J'ai entendu parler des beaux villages de la plaine, dit un vieillard, en hochant la tête.

— Pourquoi ne pas quitter ce triste endroit pour aller vivre là-bas ? insiste le jeune prince.

— Ne craignez pas... le roi, mon père, ne me refuse rien. Pas plus tard que demain, je vous fais envoyer du lin, de la laine... vous filerez, vous tisserez, vous vous ferez de beaux habits...

Des cris de joie interrompent le jeune prince.

— Vive notre petit prince ! Vive le roi !

Le lendemain, une sonnerie de clairon rassemble tous les habitants du hameau.

— Oyez ! Oyez ! clame le héraut. Notre bon roi, accédant au désir du prince Aimé, vous octroie du lin, du chanvre, de la laine... de quoi faire un solide et beau vêtement pour chacun.

— Vive le roi !

— Qu'on s'y mette sans retard, continue le héraut. Je reviendrai dans quelque temps pour vous conduire au roi, qui désire vous voir et vous montrer lui-même l'endroit où vous vivrez dans l'avenir.

— Dans combien de jours reviendras-tu, seigneur héraut ? demande Collin, le berger.

— Je ne le sais. Quand sa majesté l'ordonnera. Hâtez-vous donc. En retour de sa bonté, le

roi ne demande qu'une chose : que chacun travaille de son mieux.

— Aurons-nous le temps... ? commence Sabine, inquiète.

— Le roi est juste, il n'exige pas l'impossible ; vous aurez le temps.

Les serviteurs qui suivent le héraut distribuent, alors, les dons du roi. Dans le hameau on n'entend plus que rires et chansons ; l'espoir fait oublier la faim.

Chez Collin, le berger, on se met à l'oeuvre sans perdre un instant.

— Faisons vite, mais faisons bien, dit la mère.

Basile, le colporteur entre chez lui et ferme soigneusement la porte. Il tâte longuement la laine et le lin, cadeau du roi.

— Tu ne dis rien ; à quoi penses-tu ? demande sa femme.

— J'aurais beaucoup d'argent pour ce beau lin, cette laine douce, à la ville voisine, murmure l'homme.

— Vendre le présent du roi ! Tu n'as pas honte ?... D'ailleurs, ne veux-tu pas vivre dans la plaine ?

— O...ui ; mais là, il faudrait travailler. Tandis qu'avec le produit de cette vente, nous pourrions vivre longtemps à ne rien faire.

— Ah ! c'est vrai...

— Femme, dit Gervais le braconnier en entrant dans sa chaumière, ne sors pas ton fuseau maintenant. Aujourd'hui la joie, demain le labeur.

Sabine, la méfiante, se dépêche.

— A l'ouvrage, tous ! Qui sait ? le héraut reviendra peut-être demain...

— Mais, maman, proteste sa fille Marthe ; il a assuré que le roi ne demandait pas l'impossible.

— Tu as raison ; nous ne le verrons pas de sitôt. Dieu ! pourvu qu'il n'oublie pas de revenir !

Les jours suivants, rouets et métiers sont actifs ; même les petits enfants font leur part. On ne parle que d'une chose dans le hameau...

— Nous avons fini de filer.

— Jamais nous n'avons vu de si belle laine !

— Chez nous, le tissage est commencé.

— Maman nous presse, dit Marthe ; il s'agit d'être prêt pour le retour du héraut... s'il n'oublie pas de revenir !

— Nous travaillons sans hâte, mais... sans perdre de temps, dit Collinette, la fille du berger. Pour prouver notre reconnaissance, nous voulons des vêtements parfaits.

— Nous n'avons pas encore commencé, fait Gervaise, la fille du braconnier, avec un petit rire insouciant. Le héraut a promis que le temps ne nous manquerait pas ; inutile de se fatiguer.

— Le bonheur que nous offrent le roi et le petit prince, vaut bien quelques fatigues, riposte Collinette.

Les jours passent, le héraut ne se montre pas. Alors, les uns en profitent pour embellir leurs vêtements, les autres... n'y pensent plus.

Ta ra ta ta ! Ta ra ta ta ! Un beau matin, précédé du héraut, le prince Aimé paraît dans la clairière. A leur vue, jaillissent des cris de joie mêlés aux cris de désespoir.

— Messire héraut, dit Gervais, donnez-nous encore quelques jours ! Nous remettons toujours au lendemain... nous n'avons pas commencé... Le temps...

— Trop tard ! dit tristement Aimé. Le temps, vous l'avez gaspillé ; vous ne nous suivrez pas.

— Accordez-moi encore une chance ! supplie Basile. Je... j'ai vendu...

— Vendu le cadeau du roi ! Trop tard, vous ne nous suivrez pas !

— Patientez quelque peu, bon héraut ; gentil prince, soyez indulgent, prie Sabine. Nous avons terminé, mais... Je craignais un prompt retour, nous avons travaillé à la hâte. Puis, ne voyant pas venir l'envoyé du roi, nous avons laissé là l'ouvrage bâclé... Un peu de temps permettrait de réparer...

Comme la robe de Sabine est étriquée ! longue la tunique de son mari ! Les vêtements de Marthe et de ses frères sont si mal assemblés que les coutures ne tiennent pas...

— Trop tard ! Ayant manqué de confiance, vous ne nous suivrez pas jusqu'au château. Collin et les siens, ont-ils reçu plus que les autres ? Nenni ! mais ils ont profité de chaque minute, de chaque brin de laine... voyez le résultat !

C'est vrai, chez Collin on n'a ni flâné, ni bâclé l'ouvrage. On a filé, tissé, taillé, assemblé avec soin. Les tuniques, les vestes finies, la femme du berger a dit :

— Il reste de menus morceaux, qui pourraient embellir nos robes.

Les enfants ont rapporté de la forêt des plantes avec lesquelles leur mère a fait de la teinture. Les restes teints ont servi de gar-

niture, appliquée au cou, aux manches ou au bas des vêtements. Une réussite ! Les villageois admirent ; Collin et sa famille rayonnent de bonheur.

— Gervais, Basile et tous ceux dont les habits ne sont pas faits resteront ici dans la misère, déclare le prince Aimé ; ils n'ont pas apprécié la bonté du roi, ils ne méritent pas de récompense. Sabine et les autres qui ont manqué de confiance et de persévérance nous suivront jusqu'à mi-côte, là où se trouve une vaste caverne. Ils y resteront jusqu'à ce que leur travail soit achevé et parfait. On n'entre pas au château du roi en tenue négligée. Collin et sa famille, ainsi que tous ceux qui, comme eux, ont oeuvré de leur mieux verront aujourd'hui même le roi. Dans la plaine un joli village les attend. En route vers le bonheur !

Ta ra ta ta ! Ta ra ta ta ! lance le clairon.

— Vive le prince Aimé ! Vive notre bon roi ! s'écrient les villageois.

* * *

N.B. — Ami lecteur, as-tu vu, dans ce texte, autre chose qu'un gentil conte ? Cherche un peu, cela ne te fait penser à rien ? Dans ta vie à toi, dans la vie de tout le monde ?

A la page 178 tu trouveras une explication ; réfléchis d'abord, ensuite tourne les feuillets et va voir si tu as bien compris.

Un conseil, madame

COMMENT FAIRE UN OURLET ET QUEL OURLET FAUT-IL FAIRE ?

Il existe différentes façons de faire un ourlet, selon le tissu et le genre de vêtement à ourler.

Travaux préliminaires :

Ceux-ci restent les mêmes pour tous les ourlets à faire : **Largeur de l'ourlet et faufilage.** Afin d'avoir partout la même largeur d'ourlet nous vous conseillons de vous servir d'une règle ou d'un carton à angle coupé à la largeur désirée. Prenez ce carton ou la règle comme point de repère, placez des épingles et faufilez directement à grands points. (Croquis 1).

Si une amie peut vous aider à marquer votre ourlet, vous le ferez avec plus de facilité en mettant le vêtement. Il vous suffit alors de marquer, à la longueur voulue et avec l'aide d'une règle, la place de l'ourlet, soit avec des épingles ou des traits de craie.

A. — Le point d'ourlet simple.

Ce point se fait en prenant l'étoffe du dessous à la distance d'un fil de l'ourlet, puis en introduisant l'aiguille légèrement en biais dans l'étoffe supérieure et en la laissant sortir deux fils au-dessus du rempli.

Ces points doivent être faits sans serrer le fil et très régulièrement en ligne droite.

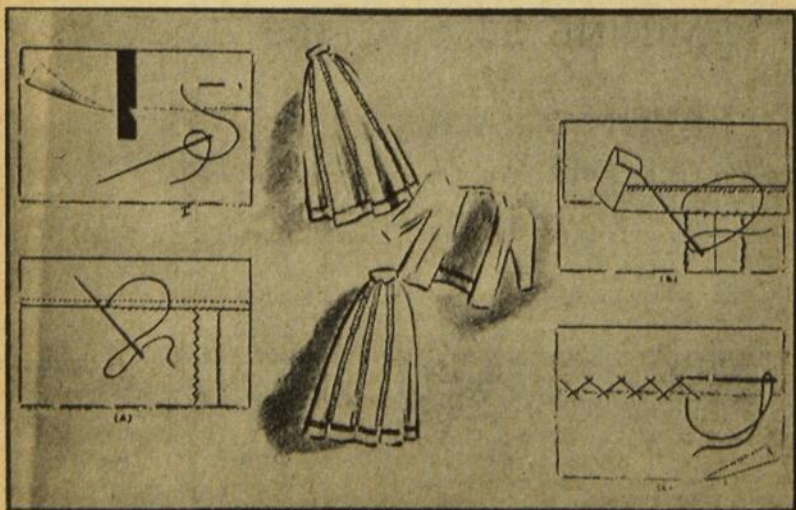
Le point d'ourlet simple est le plus souvent employé.

B. — L'ourlet renforcé.

Cet ourlet se fait en piquant dans le bas du vêtement à ourler un ruban de même teinte.

On plie l'ourlet, puis on fait à l'autre extrémité du ruban une couture d'ourlet simple telle qu'expliquée plus haut.

(suite à la page 169)

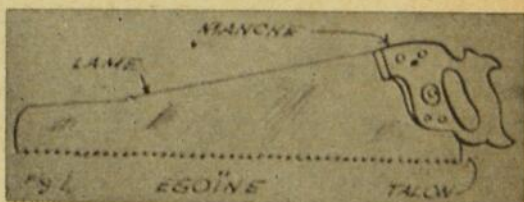


L'Égoïne

L'existence fournit à toute personne l'occasion de se servir d'une égoïne. A plus forte raison au menuisier et au charpentier. Pour ceux-ci, l'égoïne ne devient-elle pas, en fait, l'aide indispensable qui les suit partout ?

QUALITÉ :

L'égoïne de bonne qualité possède une lame dont l'arrière est plus large que le devant et le côté dentelé plus épais que celui d'en haut.



SORTES :

Vous avez tous vu une égoïne et vous vous êtes peut-être demandé, chers amis, pourquoi le menuisier traîne toujours deux égoïnes dans son coffre à

Un conseil, madame.

(suite de la page 168)

C. — Ourlet à point croisé.

Pour empêcher certains tissus de s'effiloche et pour rendre plus nettes les coutures qui ont un bord coupé, on les recouvre d'un surjet très espacé ou de points croisés appelés aussi « points russes » ou « points de chausson ».

Ces points se font de gauche à droite. L'aiguille entre de droite à gauche dans la partie repliée, relève quelques fils de tissu, puis descend en biais sur la partie à laquelle le bord doit être fixé. On laisse $3/8$ de pouce au moins entre chaque point.

Lorsque ce point se fait dans la doubleure, le fil ne doit jamais paraître sur l'endroit de l'ouvrage.

outils. Ce n'est pas au cas où l'une d'elles ferait défaut ; non, mais bien plutôt parce que le débitage du bois en requiert plusieurs sortes dont les deux principales se nomment l'égoïne de travers et l'égoïne à refendre.

I. — L'ÉGOÏNE DE TRAVERS,

voir figures 2 et 4.

a) **Description :** L'égoïne de travers se distingue par ses dents pointues et avoyées, i.e. penchées du côté de la lame alternant de droite à gauche.

Ainsi le trait devient plus large que l'épaisseur de la lame qui y glisse avec facilité.

b) **Usage :** L'égoïne de travers, son nom le dit, sert à couper le bois perpendiculairement à sa longueur. Il est bon de noter que plus les dents sont rapprochées, mieux fini est le trait qu'elles laissent.

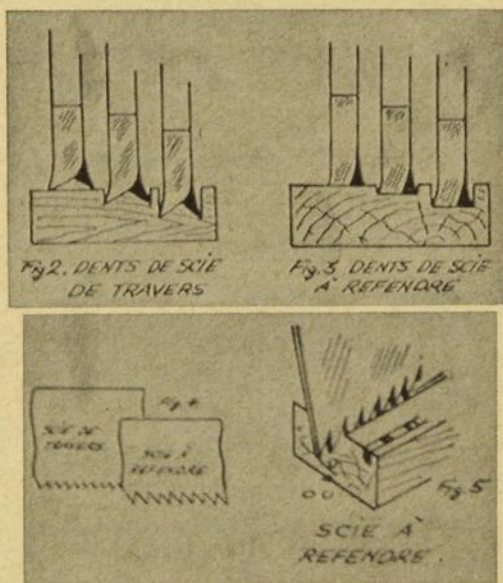
II. — L'ÉGOÏNE À REFENDRE,

voir figures 3, 4 et 5.

a) **Description :** D'un aspect général quasi semblable à l'égoïne de travers, l'égoïne à refendre s'en distingue toutefois par ses dents plus longues et plus larges. Voir figure 4.

b) **Usage :** Par l'arrangement de ses dents, l'égoïne à refendre fournit un travail analogue à celui du ciseau à bois ; ce qui la destine au débitage parallèle au fil du bois — voir figure 5.

3. Tenir solidement la planche de la main gauche, le pouce appuyé sur la lame afin de la guider.
4. Placer le talon de l'égoïne sur la ligne tracée et tirer vers soi pour engager l'égoïne dans le bois.
5. Donner plusieurs petits coups de va-et-vient rapides pour débiter, puis agrandir les mouvements jusqu'à ce qu'ils englobent la longueur de la lame.



III. — CONSEILS SUR LA MANIÈRE DE SE SERVIR DE L'ÉGOÏNE.

1. Bien choisir l'égoïne qu'il faut, à savoir : l'égoïne de travers pour le débitage de travers et l'égoïne à refendre pour scier le long du fil du bois.
2. Placer le morceau de bois sur des tréteaux (chevalets), sur un banc de scie ou dans un étau (pour les petites pièces) et tenir l'égoïne de la main droite, l'index allongé le long du manche pour en assurer la direction.
3. Ne jamais forcer ni jamais employer les deux mains.
4. Voir à ce que le bras droit et le manche de l'égoïne opèrent à côté du corps plutôt qu'en avant.
5. Surveiller la ligne tracée, non l'égoïne et scier toujours dans le faux bois.
6. Donner les derniers coups plus lents et tenir le côté du faux bois de l'autre main afin d'éviter le bois de se briser.

10. Pour le débitage de travers, manier l'égoïne de façon qu'elle forme avec la planche un angle de 45° , cependant que pour le débitage sur le long, l'angle doit être de 60° .

RAOUL BENOÎT.

RÉFÉRENCES :

« Cours de Menuiserie », E. Morgentales.

« General Shop Wood Working », v.c. Fryklund et A.-J. Laberge.

« Suggested Unit Course » par Bureau of Industrial and Technical Education, de l'Université de l'état de New-York.

(Publié dans SAIS-TU?, volume no 7, octobre 1945.)

Le posage des clous

L'emploi des clous dans l'assemblage du bois constitue sans contredit le moyen le plus simple et par suite, le plus fréquent. De là l'importance de posséder certaines notions sûres de nature à nous épargner quantité de petits déboires.

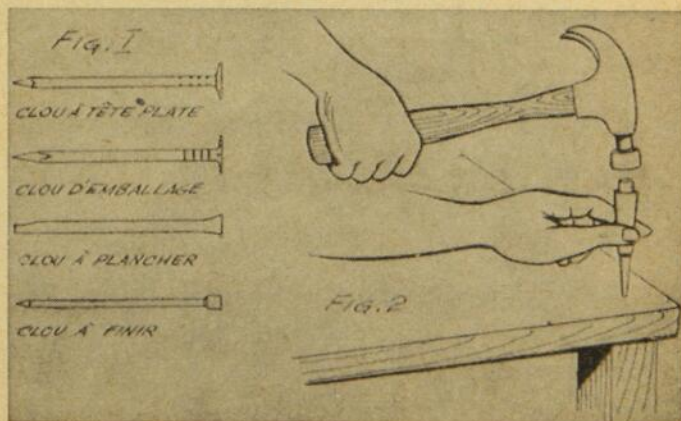
I. — SORTES DE CLOUS :

(v. fig. 1)

Chaque genre d'assemblage exige sa sorte de clous, d'où le nombre considérable de clous différents. Aussi, nous

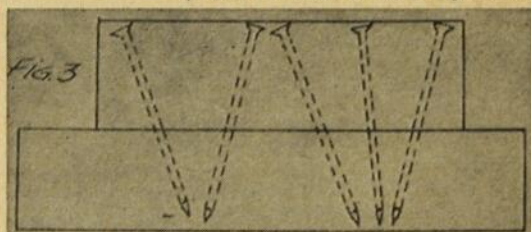
bornerons-nous aux quatre principales sortes, à savoir :

1. Les clous à tête plate (ordinaires), utilisés pour ouvrage général et en charpente.
2. Les clous d'emballage, d'un diamètre plus petit que les premiers et à tête assez large, employés surtout pour la construction des boîtes.
3. Les clous à plancher, à tête conique et à petit diamètre.
4. Les clous à finir que l'on utilise dans les travaux délicats.

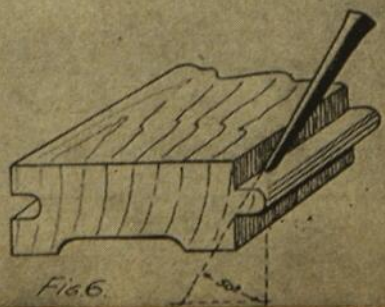
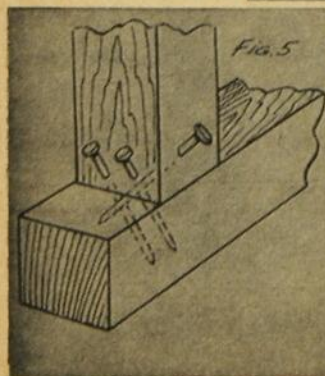
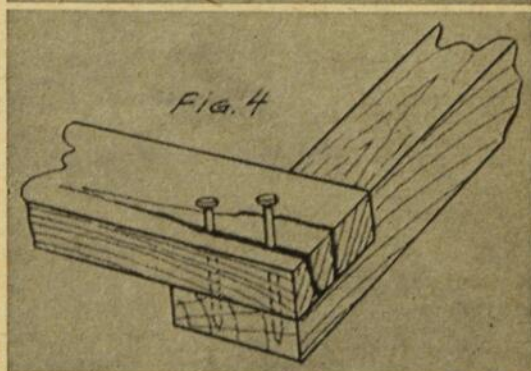


II. — PROCÉDURE À SUIVRE :**A) Conseils généraux :**

1. Choisir la sorte de clous en rapport avec le genre de travail à accomplir.
2. Tenir le marteau solidement près du bout du manche et donner de légers coups sur la tête du clou pour le fixer, puis, retirer la main gauche qui le tenait et y aller de la droite, jouant de l'avant-bras et du poignet.
3. Surveiller le clou plutôt que le marteau afin de toujours frapper d'aplomb.
4. Dans le cas d'un travail soigné, arrêter de frapper avant que la tête n'affleure la surface du bois et terminer à l'aide d'un chasse-clou. (V. fig. 2).
5. L'enfonçage des clous en biais produit le maximum de résistance puisque les clous retiennent comme des queues d'aronde. (V. fig. 3).
6. S'il s'agit de bois franc, la prudence commande de graisser les clous afin d'éviter l'éclatement du bois ou le pliage des clous. L'habitude de percer au foret un trou légèrement



RAOUL BENOIT



plus petit que le clou, compense toujours la perte de temps apparente qu'elle occasionne.

B) Conseils particuliers :

1. **Clouage de surface** (v. fig. 4). Le clouage de surface (le plus commun), exige que les clous pénètrent à peu près à angle droit avec la surface du bois. Il faut éviter de fixer les clous trop près du bord ou du bout de la planche, de même que de les poser trop près les uns des autres, ce qui vous épargnera l'inconvénient de la fig. 4.
2. **Clouage en échiquette** (v. fig. 5). Ce genre de clouage sert surtout en charpente, où l'apparence compte peu, les clous se posent de biais pour plus de résistance.
3. **Clouage de côté** (v. fig. 6). Ce genre de clouage, en usage surtout pour les planchers, assure un double avantage : celui de serrer fortement les planches les unes contre les autres et celui de dissimuler la tête des clous. Ce travail nécessite une certaine expérience à laquelle peuvent suppléer toutefois l'application au travail et l'observance des directives suivantes :
 - a) Enfoncer les clous dans le côté des planches à une inclinaison telle qu'ils forment avec le champ un angle d'environ 50°. (V. fig. 6).
 - b) Avant que la tête n'atteigne le niveau de la surface des planches, changer la direction du marteau de façon à former presque un angle droit avec la face des planches. Ainsi, les languettes recevront les coups du marteau, les planches s'ajusteront exactement les unes dans les autres et la surface du plancher demeurera intacte.
 - c) La position debout, même si l'on est porté à croire le contraire, occasionne, à la longue, moins de fatigue que celle à genoux.

RAOUL BENOIT.

(Publié dans SAIS-TU — volume 14
— mai 1946.)

Devant toute humaine souffrance, selon que tu le peux, emploie-toi non seulement à la soulager sans retard, mais encore à détruire ses causes.

Emploie-toi non seulement à détruire ses causes, mais encore à la soulager sans retard.

Nul n'est, sérieusement, ni bon, ni juste, ni vrai, tant qu'il n'est résolu, selon ses moyens, à se consacrer, d'un cœur égal, de tout son être, à l'une comme à l'autre de ces deux tâches.

Elles ne peuvent se séparer sans se renier.

(Extrait de la règle de vie des Compagnons d'Emmaüs)

CONNAISSEZ-VOUS LA BIBLE ?

Depuis quelques années un travail magnifique est accompli pour développer le goût et le désir de lire l'Écriture sainte. Voici une série de questions qui mettra votre science biblique à profit. Essayez d'y répondre...

- 1.—Quelles sont les deux grandes divisions de la Bible ?
- 2.—De combien de livres se compose la Bible ?
- 3.—Quel nom donne-t-on à l'ensemble des livres de Moïse ?
- 4.—Sur quelle montagne Dieu donna-t-il sa loi à Moïse ?
- 5.—De quelle arme David se servit-il pour tuer le géant Goliath ?
- 6.—Nommez un grand modèle de patience de l'Ancien Testament ?
- 7.—Quel fut le 1er roi d'Israël ?
- 8.—Sous quel nom désigne-t-on les prophètes Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel ?
- 9.—Quel nom Jacob reçut-il de Dieu ?
- 10.—Quel fils de Jacob fut vendu par ses frères ?
- 11.—Qui Moïse nomma-t-il pour lui succéder ?
- 12.—Donnez les noms des 3 fils de Noé ?
- 13.—A qui attribue-t-on les cent cinquante psaumes ? — Quel est le sens du mot « psaume » ?
- 14.—Combien de personnes en tout y avait-il dans l'arche ?
- 15.—Pendant combien de temps les Hébreux restèrent-ils dans le désert ?
- 16.—De qui l'agneau pascal était-il la figure ?
- 17.—Quel archange conduisit Tobie au pays des Mèdes ?
- 18.—Quelle fut la vertu distinctive d'Abraham ?
- 19.—Que figurait le sacrifice de Melchisédech ?
- 20.—Quel est le seul homme qui vécut plus longtemps qu'Adam ?

Voir les réponses à la page 179

DIALOGUE

Sa compagne lui dit : « Je rêve de vengeance.
S'il revenait vers vous un jour, mourant de faim,
Vous passeriez sans voir devant son indigence. »
— « *Je lui dirais : J'allais manger, mange mon pain* ».

— S'il revenait aveugle et pleurant l'infidèle
Qui l'a laissé sans guide au milieu du chemin,
Vous lui diriez : va-t'en ! Va t'abriter près d'elle. »
— « *Je lui dirais : cherchons-la, viens, donne-moi la main* ».

— « S'il revenait lépreux, lui qui dans son bel âge
Se détourna de vous avec un air moqueur,
Ah ! comme vous ririez ! »

— « *Ne crois pas ton visage,
Dirais-je, pour te voir, mire-toi dans mon cœur.* »

— « Quel cœur lâche et servile est-ce donc que le vôtre !
Mais si faute de mieux, son cœur usé demain
Retourne à votre amour quand il n'en a plus d'autre ? »
— « *Enfin ! murmurais-je entre ses bras, enfin !* »

Marie Noël.



O.N.F.

« Curés ! restez dans vos sacristies !
Et laissez aux hommes la terre des
hommes ! »

Voilà, comment certains esprits forts
comprennent le rôle social du prêtre !

Ils voudraient l'enfermer dans son
église, et ne lui permettre aucune inter-
vention, aucun droit de parole sur la
menée des affaires temporelles ou la
vie sociale et politique d'un pays !

Le prêtre deviendrait alors le seul
citoyen auquel on refuserait le droit
d'exprimer son point de vue sur les
affaires de l'Etat et des particuliers.
En somme, ils le jugent inférieur socia-
lement, déchu de ses droits...

Pourtant, le Christ a lancé ses apô-
tres à la conquête des âmes, sans
oublier toutefois qu'elles étaient liées
à un corps ; Il leur a imposé la lourde

tâche de porter la lumière de l'Évan-
gile partout, sans en limiter le rayonne-
ment à quelque sphère de vie, ni à
quelque frontière de pays ou de classe.
Aucune nation, aucun domaine de la
pensée ou de l'activité humaine ne
peut se soustraire au royaume de Dieu,
ni s'émanciper de ses lois.

Voilà pourquoi le représentant du
Créateur a droit de regard, de parole
et d'action partout et auprès de tous,
en autant que la gloire de Dieu et le
salut des âmes sont concernés.

D'ailleurs, l'histoire des peuples
chrétiens chante les bienfaits sans
nombre de ses prêtres. Consacrés au
service des autels, détachés des inté-
rêts terrestres et animés d'une charité
toujours en alerte, ils se sont penchés
sur les besoins de leur époque et de

leur milieu et se sont employés à y trouver des solutions adéquates.

Notre Canada français, pour sa part, a grandi sous leur tutelle bienfaitrice de sorte que maintenant il peut se lancer dans sa vie de nation adulte, avec optimisme et fierté.

Aux siècles passés où l'instruction était l'apanage des nobles et des riches, des prêtres suscitèrent la fondation des communautés religieuses dévouées à l'enseignement auprès des classes pauvres. Tour à tour en France parurent Jean-Baptiste de la Salle, Robert de

En dehors de la sacristie

La Mennais, André Coindre, Claude Champagnat, etc. Au dernier siècle, il fallut l'âme sacerdotale de Jean Bosco pour renouveler les principes de l'éducation.

En notre pays, le presbytère se transforma souvent en école; surtout à l'époque de la conquête. Plus d'une ville ancienne de la région de Québec nous montre avec orgueil l'école « officielle » et ses dépendances qui devaient assurer la rééducation des vaincus; elle nous fait voir également la réponse généreuse que le clergé paroissial y opposa, avec plein succès... Chaque contrée nouvelle ouverte à la colonisation nous rappellera les jours héroïques où M. le Curé avait transformé sa sacristie en classe...

Plusieurs de nos collègues classiques naquirent du dévouement d'un curé soucieux de l'éducation de son peuple; le nombre croissant des élèves forma une « école presbytérale », embryon de nos vastes collèges actuels: le célèbre Séminaire de Ste-Thérèse en constitue un exemple parfait; le curé Ducharme mérite bien le monument qu'on a élevé à sa mémoire. A l'Assomption, le curé Labelle accueillit dans son presbytère les premières classes du collège actuel, suscitées et dirigées par deux laïcs, MM. Caze-neuve et Meilleur.

Au coeur même de la métropole, il y a à peine 20 ans, l'abbé Bolduc reprenait un chemin semblable pour jeter les bases du Séminaire Marie-Médiatrice.

Puis des milliers de prêtres dépensèrent leur vie dans nos collèges classiques à des salaires ridicules afin d'assurer à des prix modiques une instruction nécessaire à la formation de nos chefs spirituels, politiques, financiers et intellectuels.

L'Université elle-même bénéficia et bénéficia encore du dévouement des prêtres. Faudrait-il rappeler que les Messieurs de St-Sulpice firent don à l'Université de Montréal de son premier édifice?... et combien de vies sacerdotales, précieuses par leurs talents naturels, se sont usées à l'ombre de ces murs... par charité envers l'intelligence de la jeunesse!

Sans le clergé, certes le Canada français n'aurait jamais réussi à devenir ce qu'il est aujourd'hui!

Il en va de même pour les institutions de charité. Là, c'est un curé Richard qui fonde un hôpital à Verdun et s'emploie à son épanouissement. Ici, c'est un Père Roger, c.s.c. qui maintient Boscoville pour aider les délinquants. Là, c'est un curé Auclair qui fonde un hospice pour les vieillards.

Montréal honore encore aujourd'hui la charité inlassable de Mgr Ignace Bourget et maintenant la province admire le Foyer de Charité et l'Hôpital St-Charles, oeuvres de prédilection de notre Cardinal, son successeur bien-aimé.

Bref, les misères du peuple ont toujours trouvé auprès du prêtre un coeur débordant d'initiatives et un caractère de chef compréhensif et désintéressé.

En notre 20^e siècle, où le Capital et le Travail s'affrontent durement, le prêtre accourt pour porter la lumière des principes justes et la chaleur d'une entraide charitable entre les patrons et les employés. Qui peut évaluer le bien-être social réalisé grâce au zèle éclairé de ces aumôniers de syndicat ouvrier et d'association patronale?

Faudrait-il oublier ceux-là qui s'emploient à la solution du logement ouvrier? Si l'abbé Pierre a su panser une plaie vive de la France, combien de prêtres, comme l'abbé Voghel, ont déployé le même zèle chez nous? Depuis le début de la colonisation, le curé a été l'âme infatigable des développements de nos villages et de nos rangs et des améliorations de nos faubourgs.

Le curé Labelle comme Mgr Lan-gevin, o.m.i., ont su ouvrir des terres aux bras oisifs de nos campagnards... tandis que de nos jours, d'autres ont lancé ces coopératives d'habitation, de production ou de consommation afin d'assurer à nos familles des jours meilleurs.

Vraiment, l'histoire de notre magnifique et pacifique pays, se traça à l'ombre bienfaisante de la Croix. Comme aux carrefours de nos routes de la campagne québécoise, ainsi aux carrefours de notre vie sociale et nationale nous rencontrons la Croix, inspiratrice de dévouement et d'initiative charitable.

Chez nous, le prêtre partage toutes nos occupations, tous nos soucis, tous nos loisirs, car il est le père et de tous et de chacun. Auprès de lui, le peuple canadien-français vient avec confiance puiser un encouragement, chercher des conseils et parfois obtenir un secours matériel.

C'est cela comprendre la charité rayonnante du prêtre, son rôle dans la société civile.

« Non! Curés, ne restez pas dans vos sacristies! »

Les hommes ont besoin de Dieu et de vous partout! Comme Jésus, entrez dans le champ du travail et apportez-y la lumière et la paix, la justice et la charité.

. . .

EXPLICATION :

(de la page 167)

On n'entre pas au ciel sans une « toilette d'âme » appropriée. Dieu, notre Roi, donne à chacun les grâces nécessaires pour se faire beau. Ceux qui dédaignent son cadeau vont en enfer; ceux qui ne travaillent que mollement à se faire une âme bien belle attendent au purgatoire que les souffrances achèvent ce qu'ils n'ont pas voulu entreprendre de bon coeur; ceux qui s'y mettent courageusement, vont bien vite au paradis.

Connaissez-vous la Bible ?

Réponses de la page 174

- 1.—L'Ancien et le Nouveau Testament.
- 2.—De 73 livres.
- 3.—Le Pentateuque.
- 4.—Sur le Mont Sinai.
- 5.—D'une fronde.
- 6.—Le saint homme Job.
- 7.—Saül.
- 8.—Les « Grands Prophètes ».
- 9.—Israël.
- 10.—Joseph.
- 11.—Josué.
- 12.—Sem — Cham — Japhet.
- 13.—14 sont attribués à David (officiellement).
— Le mot « Psaume » est la traduction grecque d'un mot hébreu qui veut dire louange.
- 14.—Huit personnes.
- 15.—40 ans.
- 16.—De Jésus-Christ.
- 17.—L'Archange Raphaël.
- 18.—La foi.
- 19.—Le Sacrifice de la Croix.
- 20.—Mathusalem.

Un texte à méditer



« Vous devez, de plus en plus, mes chers collaborateurs, faire appel au dévouement de vos fidèles. Quelle serait notre influence dans les usines, les bureaux, les lieux de loisirs, si nous n'avions pas des équipes de laïcs bien formés qui deviennent, dans ces milieux, si souvent déchristianisés, des témoins de l'Évangile. Et nous devons nous hâter de découvrir des chrétiens convaincus, qui apprendront, à notre contact, à mieux connaître l'Église et à la défendre lorsqu'elle est attaquée. C'est partout, aujourd'hui, que la présence de ces apôtres laïcs doit être rayonnante : dans le domaine social où les conflits de classes sont si néfastes à cette union des cœurs qui est cependant l'une des notes de la religion du Christ Jésus (cf. Actes des Apôtres II, 43-48) ; dans le domaine économique où l'épargne et la sobriété sont toujours menacées par l'intempérance et le luxe ; dans tous les secteurs de la vie publique où un fléchissement de la conscience apparaît comme un signe de la baisse de la foi. »

Son Eminence le Cardinal
Paul-Émile Léger,
Archevêque de Montréal.

(Lettre circulaire au Clergé et aux Communautés religieuses, le 13-1-56).

Tranche d'histoire

Voici un bref résumé du premier cours de l'Histoire du mouvement ouvrier. Le cours est donné par le Service d'Education de la C.T.C.C. Ces quelques paragraphes méritent d'être lus, ils nous éclairent un peu sur la situation présente.

LA MÉMOIRE DES GROUPES

— L'histoire est la *mémoire des groupes*. Chacun de nous réalise l'importance de la mémoire dans sa vie. La mémoire nous permet de progresser en tirant profit de nos « expériences ». Ainsi, l'histoire du mouvement ouvrier est la somme des « expériences » vécues au cours des siècles par la classe ouvrière.

— Il est important pour un militant syndical de connaître l'histoire du mouvement ouvrier.

— cette connaissance est nécessaire pour comprendre parfaitement la situation actuelle de la classe ouvrière.

— les ennemis du syndicalisme utilisent parfois l'histoire pour en tirer des arguments contre les positions syndicales, nous devons être en mesure de répondre.

— l'étude de l'histoire ouvrière n'est pas une corvée, c'est, bien au contraire, une tâche des plus captivantes, c'est l'histoire des masses, l'histoire du labeur humain, de la misère et des vertus héroïques manifestées par nos confrères et nos compagnes des premières heures du syndicalisme.

I - En France, 1800 à 1850

« Le XIX^e siècle fut un siècle de grandes découvertes scientifiques. Dans tous les domaines, la science connaît un prodigieux essor.

Les inventions de toutes sortes (métier à tisser la soie, machine à vapeur, chaudière tubulaire), se multiplient et permettent un développement croissant et considérable du machinisme.

Si, jusqu'aux environs de 1830, le type normal d'organisation du travail était l'atelier, et l'emploi des machines peu répandu, voici que se créent de grands ateliers, et il devient impossible à une seule personne de posséder d'énormes moyens de production.

La concentration industrielle est née

Avec elle, parallèlement, nous assistons à un perfectionnement de la technique bancaire (naissance des sociétés par actions).

Les répercussions économiques sont grandes.

En 1830, on produisait 6,000,000 de kg. de sucre de betterave. En 1847, on en produit 52,000,000 de kg.

En 1833, on extrayait 741,000 tonnes de minerai de fer. En 1847, on extrait 1,658,000 tonnes.

Cet accroissement formidable de la production entraîne :

- 1—Un accroissement de la consommation.
- 2—Une extension des échanges.
- 3—Une spécialisation croissante dans le travail pour augmenter sans cesse le taux de production.

Les répercussions sociales ne sont pas moins importantes :

- 1—La concentration industrielle amène un développement de la population urbaine.
- 2—L'ancienne forme de travail à domicile disparaît ; comment travailler artisanalement quand une machine produit en une heure, le travail de dix ouvriers en une semaine ?
- 3—Pour vivre, les ouvriers des campagnes et des villes sont obligés d'aller travailler dans les grands ateliers.
- 4—Ainsi la différence devient nette entre le producteur, qui ne possède rien et n'a pour vivre que son travail, et le détenteur du capital et des moyens de production.
Le prolétariat est né.

Misère du prolétariat

Juridiquement et matériellement, les conditions de vie de cette nouvelle classe sont dures.

Conditions juridiques. — La Révolution Française (1789) avait institué un régime d'individualisme libéral.

La liberté politique conduit, après le développement du machinisme, à l'oppression économique.

Persuadée que toute organisation collective interposée entre l'Etat et l'individu doit disparaître, la Constituante supprime, par la loi du 11 mars 1791, les corporations.

Effrayée par l'agitation qui réclame des augmentations de salaires, l'Assemblée Constituante vote, le 7 juin 1791, la loi le Chapelier, qui interdit rigoureusement toute association ouvrière

ou patronale. C'était pratiquement, laisser le soin de la fixation du taux des journées de travail d'individu à individu.

Comment les travailleurs pouvaient-ils refuser un salaire proposé par un patron, puisqu'il leur était interdit de se grouper afin de faire valoir leurs droits ?...

Le patron pouvait ainsi payer sa main-d'œuvre au prix qui lui convenait, et l'ouvrier ne pouvait qu'accepter ou être en chômage.

Sous l'Empire, en 1810, le code Napoléon aggrave la condition juridique des travailleurs en prévoyant des peines différentes, selon que les coalitions sont d'origine patronale ou ouvrière.

Deux poids, deux mesures

Les Patrons qui tenteraient de s'associer pour baisser les salaires seront punis de *six jours à un mois* de prison et d'une amende de 200 à 300 francs.

Les chefs ouvriers de toute coalition tendant à la cessation du travail, seront punis de *2 à 5 ans de prison*.

La route est donc barrée à toute organisation collective sous quelque forme qu'elle soit.

L'exploitation, à cette époque, n'a pas de limite.

Une phrase du Docteur Guépin résume la situation : « Vivre, pour l'ouvrier, c'est ne pas mourir ».

De cette concentration industrielle, De ce développement de la population urbaine,

De cette misère profonde,
— se dégage peu à peu une conscience commune.

En moins de 100 ans, le prolétariat est passé, après bien des tâtonnements, de la conscience de la classe à l'organisation de la classe.

Nous voyons peu à peu, par différentes voies, la classe ouvrière essayer de sortir de sa condition.

La révolte des Canuts (1830) en sera un des premiers signes extérieurs.

Référence : Regards sur le Mouvement Ouvrier, Edition du Seuil, p. 11-12-13.

N.B.—L'ensemble de la situation décrite dans le texte qui précède s'applique également à la plupart des pays d'Europe continentale ainsi qu'à l'Angleterre.

II - En Angleterre

Plaidoyer d'un gréviste, Richard Pillings, devant le jury du Comté de Lancaster, en mars 1843. Ce texte montre la misère des ouvriers employés dans les manufactures.

« Supposez, Messieurs, que vous avez une femme et six enfants sans ressources, dépendant pour vivre de votre travail et supposez que, réduction de salaire après réduction, il ne vous reste plus qu'à peine la portion suffisante pour vous assurer les premières nécessités de la vie, et que le samedi soir votre triste épouse n'ait rien pour sa famille; qu'elle voit ses chers enfants presque mourant de faim faute du nécessaire, et que vous ayez un fils comme j'en avais un, sur son lit de mort, sans assistance médicale et rien pour le soutenir, quels seraient vos sentiments? J'ai été 20 ans tisserand à la main et 10 ans dans une fabrique et je dis sans hésitation que pendant ce temps j'ai travaillé 12 heures par jour, à l'exception des 12 mois pendant lesquels les maîtres de Stockport n'ont pas voulu m'employer; et plus longtemps, plus durement j'ai travaillé, plus pauvre et plus pauvre je suis devenu chaque année. Tant et si bien que je suis à la fin presque épuisé. Si les maîtres avaient fait une autre réduction de 25% j'aurais mis fin à mon existence plutôt que de travailler 12 heures par jour dans une fabrique de coton pour manger des pommes de terre et du sel.

« Messieurs les Jurés, je remets maintenant mon sort entre vos mains. Quelqu'il ait été pour d'autres la cause de la grève, elle a été pour moi une question de salaire. Et je dis que si Monsieur O'Connor en a fait une question de Chartisme, il a fait des merveilles pour l'étendre à travers l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse. Mais pour moi cette grève a toujours été une question de salaire et de Ten hours' bill. J'ai combattu pour maintenir les salaires et j'agirai ainsi jusqu'à la fin de mes

jours et, même enfermé dans les murs d'un cachot, sachant que comme individu, j'ai fait mon devoir, sachant que j'ai été un des principaux bâtons mis dans les rayons de la roue qui ont empêché la dernière réduction de salaires, sachant que grâce à cette grève des milliers et des dizaines de milliers d'hommes ont mangé le pain qu'ils n'auraient pas mangé si la grève n'avait pas eu lieu, je suis satisfait, quel que soit le résultat. Sur ces observations, je vais vous laisser remplir votre devoir. Je ne doute pas que vous ne me laissez, par votre verdict, retourner à ma femme, à mes enfants, à mon travail. »

Ce plaidoyer emporta l'acquiescement.

Référence: Regards sur le Mouvement Ouvrier, pp. 81-82.

III - Aux Etats-Unis

Aux Etats-Unis et au Canada, l'industrialisation s'est opérée plusieurs décades après la naissance du machinisme en Europe. Le syndicalisme, en conséquence, est apparu plus tard, du moins comme mouvement organisé à l'échelle nationale.

Maman Jones

Le texte qui suit est tiré du livre: « Maman Jones » et se rapporte à une situation qui était générale dans les usines de textiles aux environs de 1900:

« Quand la grève des cheminots fut terminée, je descendis vers Cottondale chercher du travail dans les filatures de coton. Je voulais voir de mes propres yeux si les sinistres histoires sur le travail des petits enfants étaient vraies.

Je sollicitai du travail, mais le directeur me dit qu'on ne pouvait pas m'en donner si je n'avais pas de famille qui travaillerait avec moi. Je dis au directeur que j'avais l'intention d'installer ma famille à Cottondale, mais que j'étais venue voir d'abord s'il y avait des possibilités de travail.

— Avez-vous des enfants?

— Oui, nous sommes six en tout.

— Parfait, dit-il.

Le travail des enfants

« On me donna du travail à l'usine et là je vis les enfants, les petits en-

fants au travail. De toute ma vie, je n'ai rien vu de plus déchirant. Parfois, il me semblait que je ne supporterais pas un instant de plus le spectacle de ces petits visages silencieux ; j'avais envie de retourner dans le Nord, dans les affreuses mines de charbon, dans les camps des Montagnes Rocheuses, où ce sont des hommes au moins qui peinent pour le pain.

Petites filles et petits garçons, pieds nus, allaient et venaient entre les rangées de broches interminables, ils approchaient des machines leurs petites mains décharnées pour renouer les fils cassés. Ils rampaient sous les machines pour les huiler. Jour et nuit, nuit et jour, ils changeaient les broches. Des petits enfants de six ans, aux visages vieux de 60 ans, faisaient leurs huit heures par jour pour dix cents. Quand ils s'endormaient, on leur lançait de l'eau froide à la figure et la voix du directeur tonnait par-dessus le fracas incessant des machines.

Des bébés de 4 ans, qui tenaient à peine debout, étaient amenés à la filature pour « aider » la sœur aînée ou le frère de dix ans ; mais on ne les payait pas.

Les machines fabriquées dans le Nord étaient construites à hauteur des petits enfants.

Heures de travail et salaire

« Souvent, les enfants avaient peur de rentrer seuls la nuit. Alors, ils se couchaient par terre et dormaient jusqu'au lever du soleil. C'était le cas lorsque les filatures marchaient au ralenti et que l'équipe de nuit travaillait moins longtemps. Souvent, je ramenaï les tout petits, quand la journée était terminée, ou quand l'équipe de nuit n'était pas de service. Ils étaient trop fatigués pour pouvoir manger. Tout habillés, ils s'écroulaient sur le lit pour dormir, dormir, leur unique bonheur.

* * *

Un père et ses deux petites filles travaillaient à un métier à côté de moi.

— Quel âge ont vos petites filles ? demandai-je.

— Celle-ci six ans et dix jours, dit-il en désignant une petite fille voûtée, au cou maigre, en train d'enfiler la touée, et celle-là (et il montra une paire de jambes minces comme des baguettes, qui sortaient de dessous un cheval) celle-là 7 ans et 3 mois.

— Combien d'heures travaillent-elles ?

— De six heures du soir à six heures du matin.

— Combien gagnent-elles ?

— Dix cent par nuit.

— Et vous ?

— Quarante cents.

Référence : Maman Jones — pp. 95 à 98, Les Editions ouvrières.

IV - Dans la province de Québec

Beaucoup de gens sont sous l'impression que la « misère imméritée » de la classe ouvrière est une réalité européenne. Nous venons de citer quelques exemples de la dureté du capitalisme industriel aux Etats-Unis. A quelques années d'intervalle, les travailleurs canadiens ont connus les mêmes misères que leurs confrères d'outre frontière. Parmi les documents qui nous révèlent la situation de la classe ouvrière au début du siècle actuel, il faut citer, en tout premier lieu, le Rapport de la Commission Royale d'Enquête sur les Relations entre le Capital et le Travail (1890). Plus récemment, l'enquête Turgeon (1936) a mis à jour des situations vraiment révoltantes dans l'industrie des textiles.

Pour l'instant, nous nous bornerons à citer, ou résumer, quelques extraits du rapport de la Commission d'Enquête de 1890 :

a) Dans la chaussure

Dans une usine de chaussures de St-Hyacinthe, les appareilleuses gagnaient de \$1.50 à \$2.50 par semaine, les opérateurs de machines de \$6. à \$10. par semaine et les opératrices de \$4. à \$7.

(Commission Royale : Capital et Travail, 1890 ; p. 1479).

b) Chez les cigariers

Chez Nutter et Webster, fabricants de cigares, de Sherbrooke.

- les apprentis étaient payés \$1. par semaine la première année, \$1.50 la deuxième et \$3. la troisième. Plusieurs jeunes apprentis ont témoigné devant la Commission à l'effet qu'on leur imposait des « amendes » pour les erreurs commises au travail, les pertes ou supposées pertes de matériel... etc., si bien qu'Alphonse Fournier (cigarier, 14 ans) a déclaré avoir reçu 40 cents en retour de 4 jours et demi de travail. L'ensemble des témoignages démontre clairement qu'on ne se gênait pas pour frapper les enfants à coup de pieds, ni pour les voler sur la rémunération des heures supplémentaires.
- les salaires des femmes étaient de \$1. à \$2. par semaine.
- la semaine de travail était de 60 heures, le salaire maximum des hommes de \$8. ou \$9. par semaine (pour 6 jours) mais l'un des propriétaires de l'usine a témoigné lui-même que les ouvriers chômaient souvent une journée, deux jours et jusqu'à trois jours par semaine.

c) Les châtimens corporels

Le témoignage de Joseph Fournier mérite d'être cité au texte :

« JOSEPH FOURNIER », cigarier de Montréal, assermenté.

Par M. Helbronner :

Q. — Vous avez été employé chez M. Fortier ?

R. — Oui, Monsieur.

Q. — Pourriez-vous nous dire ce que vous avez vu, à propos du cachot et traitement des apprentis ?

R. — A propos du cachot, j'ai peu de chose à dire : j'ai été employé dans la manufacture de M. Fortier seulement deux ans ; je n'ai jamais été mis au cachot moi-même, mais je sais qu'il y a des apprentis qui ont été mis dans le cachot. Ce que j'ai à dire, c'est qu'un soir M. Fortier a battu une jeune fille.

Q. — M. J.M. Fortier lui-même ?

R. — Oui, M. J.M. Fortier ; il l'a battue brutalement.

Q. — Comment l'a-t-il battue, avec ses pieds ou ses poings ?

R. — Non. Premièrement, il lui a demandé pour balayer et elle ne voulait pas balayer. Alors, il l'a empoignée et l'a terrassée ; il la tenait par terre avec une main et son genou, de l'autre main il a pris un couvert de moule et il l'a frappée à plusieurs reprises sur le corps. La jeune fille pleurait. Quand il l'a abandonnée, elle était tellement faible qu'elle a eu de la misère à se relever elle-même.

Q. — Vous avez vu cela, vous-même ?

R. — J'avais vingt ans dans le temps.

Q. — Vous n'avez pas crié à la police ?

R. — Quand même j'aurais appelé la police, ç'aurait été le constable spécial qui serait venu et il aurait plutôt pris la part de M. Fortier que la part de la jeune fille ; seulement si je m'étais senti assez fort pour prendre la part de la jeune fille, je l'aurais fait ; mais je ne l'étais pas.

Q. — A propos des amendes, connaissez-vous quelque chose ?

R. — Je sais qu'il y a plusieurs apprentis qui ont eu des amendes de chargées, mais je ne pourrais pas en parler personnellement.

Q. — Etait-ce pour de bonnes et valables raisons ?

R. — Plus ou moins ; cela est arrivé dans deux boutiques.

Référence : Rapport de la Commission Royale : Capital et Travail, 1890 — p. 89 et 90.

d) L'opinion d'un juge

« BENJAMIN ANTOINE TESTARD DE MONTIGNY, Recorder de la Cité de Montréal, assermenté.

Par le président :

Q. — La Commission désirerait savoir les raisons que vous avez à donner

pour avoir permis aux maîtres et patrons de corriger les enfants. La Commission désirerait entendre vos explications là-dessus.

R. — ... J'ai eu occasion, plusieurs fois, de condamner des contremaîtres pour avoir exercé des sévices que je ne pensais pas être raisonnables ; mais j'en ai libéré aussi lorsque je considérais que la correction était raisonnable. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'exprimer sur ce point en présence des maîtres et des apprentis qui étaient devant moi, et j'ai consacré comme principe que le maître a le droit de correction sur son serviteur, et plus particulièrement sur son apprenti, pourvu, bien entendu, que ce soit une correction raisonnable. J'ai même, pour mieux faire comprendre ma pensée, donné des exemples en disant : « Eh bien ! vous avez le droit de secouer un apprenti, vous avez le droit de lui tirer légèrement l'oreille, vous avez le droit de lui frapper dans les mains, ou sur les fesses ou à quelque endroit où vous êtes sûrs que cela n'endommagera ni ne préjudiciera aucunement à la santé de l'enfant. »

Par M. Heakes :

Q. — Considérez-vous que c'est une correction raisonnable que de renverser par terre une jeune fille de dix-huit ans et de la frapper ensuite avec un morceau de bois ?

R. — Quant à cela, je ne pourrais décider sur une simple question comme celle-ci, parce que comme juge je suis habitué à entendre les deux parties et à voir les circonstances d'une cause, et c'est toujours mon habitude après avoir entendu une partie d'entendre l'autre. Tout dépend de la preuve qui serait faite. Tout ce que je puis dire c'est que, dans le cas d'apprentissage, je considère, surtout quand le père a confié son enfant à un patron, que le droit de correction va aussi loin que celui du père.

Q. — Si un défendeur dans une cause devant le Recorder admettait qu'un individu aurait renversé une jeune fille de 18 ans, et ensuite l'aurait frappée,

croyez-vous que cet individu serait coupable d'assaut ?

R. — Tout dépend des circonstances, de la manière de la frapper, de la manière dont il l'aurait jetée à terre, et de la manière dont il l'aurait traitée généralement.

Q. — Existe-t-il une loi qui autorise un patron à renfermer ses employés dans une chambre noire ou « black hole », ou aucun autre appartement ?

R. — La loi à laquelle j'ai fait allusion donne simplement, dans un sens laconique, comme toutes les bonnes lois, le droit de correction ; et en quoi consiste cette correction, je l'ai dit tout à l'heure : tout dépend des circonstances. Si vous voulez avoir mon opinion sur la question si le fait d'enfermer un enfant dans une cellule est une correction raisonnable, je suis bien d'opinion qu'il peut le faire et que même, il y a moins de danger à pratiquer cette correction qu'à les frapper, pourvu, bien entendu, que ce ne soit pas un lieu qui affecte leur santé et qu'ils ne soient pas privés de nourriture saine.

Q. — Considérez-vous que la permission donnée à un patron de corriger son apprenti lui permet de l'enfermer dans une chambre noire et de le priver de la nourriture, d'air, de lumière et des autres nécessités de la vie ?

R. — Quand j'ai dit que la correction ne doit pas affecter la santé de l'enfant j'ai répondu à cette question, puisque la lumière, la nourriture sont nécessaires à la santé ».

Référence : R.C.R.E. — C.T. 1890, page 435.

e) Les amendes

Demoiselle PHILOMENE DESGRANGES, employée dans la fabrique de tricots de St-Hyacinthe, assermentée.

Par M. Boivin :

Q. — Voulez-vous nous dire où vous travaillez ?

R. — Oui, monsieur, je travaille à la chambre à carder depuis 4 mois.

Q. — Combien d'heures travaillez-vous par jour ?

R. — 11 heures. On commence à 7 heures le matin et on finit à 7 heures le soir.

Q. — Travaillez-vous à la pièce ou à la journée ?

R. — A la journée.

Q. — Combien gagnez-vous par jour ?

R. — 50 cents.

Q. — Quand vous vous êtes engagée là, avez-vous signé quelque contrat ?

R. — Non, monsieur.

Q. — Y a-t-il des règlements imprimés dans la manufacture ?

R. — Je ne m'en suis pas aperçue, toujours. Je ne pense pas.

Q. — Vous a-t-on dit quels étaient les règlements de la manufacture en vous engageant ?

R. — Oui, monsieur.

Q. — Avez-vous en votre possession des règlements comme ceux-ci, des livres comme ceux-ci ? (le livre produit)

R. — Oui, monsieur, on en a eu.

Q. — Savez-vous lire ?

R. — Non, monsieur.

Q. — Mais vous savez que c'est à peu près un livre comme celui-là que vous avez eu ?

R. — Oui, c'est pareil, je le connais.

Q. — Y a-t-il des amendes qui se paient dans cette manufacture ?

R. — Oui, monsieur, il y en a.

Q. — Vous, en avez-vous payé ?

R. — Oui, j'en ai payé une.

Q. — Combien avez-vous payé, et pourquoi ?

R. — 10 cents parce que je suis arrivée en retard le matin.

Q. — Combien de temps en retard ?

R. — Deux minutes.

Référence : R.C.R.E. — C.T. 1890, page 1441.

f) Les règlements des fabriques

FABRIQUE DE LAINE « GRANITE » DE ST-HYACINTHE

Règles et règlements principaux concernant les employés de cette fabrique.

- 1.—Les heures de travail sont de 6.30 heures du matin à midi et de 12.45 p.m. à 6.30 de l'après-midi. Le samedi la fabrique sera fermée à 4 heures p.m. (68 heures par semaine)
- 3.—Tout employé arrivant en retard à l'ouvrage paiera une amende de 1 cent par chaque minute de retard.
- 9.—Les salaires pour chaque mois de calendrier seront payés dans le cours de la troisième semaine du mois courant.
- 10.—Tout employé ordinaire désirant laisser le service de la fabrique devra donner quinze jours d'avis ; les contremaîtres devront donner un mois d'avis.
- 11.—Tout employé ne se conduisant pas d'une manière convenable, ou se rendant coupable d'insubordination ou de grossièreté pourra être mis à l'amende par le contremaître de son département, ou renvoyé immédiatement du service et dans tous les cas tel employé ne pourra recevoir son salaire qu'au jour régulier fixé pour le paiement des salaires des autres ouvriers.
- 12.—Toute personne laissant le service de la fabrique sans avoir donné l'avis requis par ces règlements n'aura pas droit aux arrrages de salaire lui revenant lors de son départ sans avis, pour compenser le tort et les dommages que tel départ subit de sa part pourrait faire subir à la fabrique.
- 15.—Il est défendu aux ouvriers de se tenir à la porte d'entrée sous une pénalité de 25 centins pour chaque contravention.
- 16.—Tout employé qui entrera dans la fabrique par une autre porte que celle qui est à leur usage sera passible d'une amende d'une piastre pour chaque offense. »

Référence : R.C.R.E. — C.T. 1890, pages 1470 à 1472.

SOLUTIONS DES MOTS CROISÉS

Problème no 1

Horizontalement :

1. NS — Aves — Ut.
2. Et — Pale — Re.
3. —
4. Mi — Urne — Ac.
5. Is — Rout — Ma.
6. Sa — Il.
7. Si — Etal — Ci.
8. EE — Lire — TC.
9. Ce.
10. Ite — Ora.

Verticalement :

1. Ne — Missel.
2. St — Isaïe.
3. Et.
4. Ap — Uriel.
5. Va — Ro — Tic.
6. El — Nu — Are.
7. Se — Etole.
8. Ir
9. Ur — Amict.
10. Te — Calice.

Problème no 2

1. Eté — AE — Gad.
2. Caraccioli.
3. Are — Ur — Goa.
4. Va — Glui — Ic.
5. Re — Li.
6. Ca — Opes — Va
7. Ali — Am — Sai.
8. Di — Doit — NN.
9. Eburnéenne.
10. Sis — Sr — Ses.

1. Ecavecades.
2. Tara — Alibi.
3. Ere — Us.
4. Geo — Dr.
5. Acul — Paons.
6. Ecrû — Emier.
7. Ils — Te.
8. Gog — NS.
9. Aloï — Vanne.
10. Diachains.

Problème no 3

1. Ergoterics.
2. Su — Patin.
3. Lamas — En.
4. Roulat — Apt.
5. Orner — Pari.
6. Pies — Marin.
7. Iol — Morose.
8. En — Sédan.
9. Renan — Il.
10. Aviculture.

1. Estropiera.
2. Ru — Orion.
3. Lunel — Ri.
4. Opales — Sec.
5. Tamar — Menu.
6. Etat — Modal.
7. Ris — Parant.
8. In — Aaron.
9. Epris — Ir.
10. Sentinelle.

Problème no 4

1. Mes — La — Bis.
2. Espronceda.
3. Tua — Fo — Dei.
4. As — Pané — En.
5. Ra — Tu.
6. Ho — Lavé — Te.
7. Rat — Mi — Tom.
8. As — Rêve — Re.
9. Sidération.
10. Ese — Et — Ont.

1. Métaphore.
2. Esus — Oasis.
3. Spa — De.
4. Pal — Re.
5. Lofa — Amère.
6. Anon — Vivat.
7. Eté — Et.
8. Bed — Io.
9. Idée — Toron.
10. Saintement.

Nos Collaborateurs

Nous voulons présenter ici un tribut d'hommages reconnaissants à tous ceux qui de près ou de loin ont aidé à la préparation du magazine 1957.

Soulignons en particulier l'aide efficace des personnes suivantes :

S.E. Mgr Percival Caza,
Mgr P.-E. Charbonneau, P.D.,
Rév. Père Lionel Montour, o.m.i.,
Dom Flicoteaux, o.s.b.,
M. Roland Doris, p.s.s.,
M. l'Abbé Gaston Hains,
M. l'Abbé Arthur Delorme,
M. l'Abbé Maurice Ouellette,
M. l'Abbé Emile Lemire,
Rév. Père Jacques Champagne,
o.m.i.,

Mme Laudya Gélinas,
Mme Suzanne Malo,
Mme A. Payette,
Mlle Angéline Sylvain,
Mlle Emilia Lacroix,
Mlle Béatrice Clément,
M. Jacques Belleau,
M. Maurice Leroux,
M. Gérard Dupuis,
M. Vincent Prince,

M. Georges Dufresne,
M. Paul Lethiecq,
M. Michel Pierre,
Dr Adélarde Groulx, m.d.,
Dr Jacques Noiseux, m.d.,
M. Marcel Montour,
M. Jean-Claude La Haye,
M. Pierre Laporte,
M. Jean Dupire,
M. Jos. Buisson,
M. Nick Kebedgy,
M. Gerry Gosselin,
M. Jean-Marie Massé,
M. E.-C. Piédalve,
M. Roland Parenteau,
M. Amédée Gaudreau,
M. Gérard Lemieux,
Canadian Needle Craft,
M. J.-P. Lefebvre, (S.E. de la
C.T.C.C.).

Les photos nous ont été gracieusement fournies par :

Office National du Film, pages 5, 46, 49, 60, 68, 71, 76, 78, 79,
87, 97, 112 A & B, 120, 130, 135, 136, 140, 142, 145, 150,
160, 176.

Radio-Canada, pages 16, 17, 18, 125, 126.

La revue « L'Oratoire », 21, 125.

Canadian Needlecraft, 36, 58, 110, 154.

France-Film, pages 92, 93, 126, 127.

La Presse, pages 128, 129.

Que tous trouvent ici un merci chaleureux!

Table des Matières

Bricolage :

	Pages
Camion à benne basculante	35
De jolies mules	90
L'égoïne	169
Le passage des clous	171

Calendrier :

Saison hiver	6-7
Saison printemps	50-51
Saison été	98-99
Saison automne	146-147

Conseils pratiques :

Un conseil madame	134-168
-------------------------	---------

Contes :

Poisson d'Avril	par <i>Béatrice Clément</i> 54
Conte d'hier et de toujours	par <i>Béatrice Clément</i> 164

Divers :

Editorial	3
1957	10
Se résigner... ..	<i>Yvonne Estienne</i> 15
Entrevue avec Louis Armstrong	19
J'veais m'bâtir une maison	20
Le problème de l'ouvre-boîte	24
Notre écriture nous trahit ?	25
La faim	par <i>Michel Quoist</i> 32
L'âne portant des reliques	par <i>La Fontaine</i> 57
Pour les gros	par <i>Frère Genièvre</i> 64
La couleur	par <i>Paul Lethiecq</i> 65
Pas de promiscuité, de la fraternité	par <i>Michel Pierre</i> 116
J'ai vu un homme	par <i>Louis Rocher</i> 119
Maurice Richard et Marilyn Monroe	par <i>Georges Dufresne</i> 124

	Pages
Signification des prénoms	138
Le monde	par <i>Louis Rocher</i> 153
Le tracteur	par <i>Michel Quoist</i> 156
Dialogue	par <i>Marie Noël</i> 175
Nos collaborateurs	188
 Civisme :	
La ville	par <i>Jean-Claude La Haye</i> 68
Du droit de vote à la démocratie	par <i>Pierre Laporte</i> 108
Serviteur du bien commun	par <i>Jean Dupire</i> 130
Notre famille et celle des amis de nos enfants	par <i>Mme Laudya Gêlinas</i> 136
Déplorer ou agir	par <i>J. Regarde</i> 160
 Fêtes religieuses :	
La royale Épiphanie... ..	par <i>Dom Flicoteaux, o.s.b.</i> 8
La Quasimodo... ..	par <i>Dom Flicoteaux, o.s.b.</i> 52
L'Assomption de Marie	par <i>Dom Flicoteaux, o.s.b.</i> 100
Vraie « Fête des Morts »	par <i>Dom Flicoteaux, o.s.b.</i> 148
 Le Prêtre :	
L'Évêque, père de la famille diocésaine	par <i>S.E. Mgr P. Caza</i> 12
Jardin des vocations	par <i>M. l'Abbé Arthur Delorme</i> 60
Le curé converti par son prône ..	par <i>Mgr P.E. Charbonneau, P.D.</i> 92
Le Prêtre ne s'appartient pas	par <i>M. l'Abbé Maurice Ouellette</i> 120
En dehors de la sacristie	par <i>M. l'Abbé E. Lemire</i> 176
 Mots croisés :	
Problème no 1	27
Problème no 2	75
Problème no 3	115
Problème no 4	159
Solutions	187
 Quiz :	
Voyez-vous la vie en rose ?	11
Êtes-vous sociable ?	83
Êtes-vous bon en chiffres ?	96
Connaissez-vous la devise ?	129
Quelles sont vos connaissances en liturgie ?	132

	Pages
Prenez-vous le temps de vivre ?	133
Quel est leur nom véritable ?	157
Êtes-vous dynamique ?	158
Connaissez-vous la bible ?	174
 Recettes :	
C'est maigre	par <i>Angéline Sylvain</i> 28
Rien que pour deux !	par <i>Angéline Sylvain</i> 84
La boîte à lunch	par <i>Angéline Sylvain</i> 106
Les repas de nos petits	par <i>Angéline Sylvain</i> 152
 Santé :	
La poliomyélite et le vaccin Salk ..	par <i>Dr Adélarde Groulx, m.d.</i> 80
La T.V. et vos yeux	par <i>Dr Jacques Noiseux, m.d.</i> 102
 Sports :	
Pie XII et le sport	par <i>Roland Doris, p.s.s.</i> 21
Du sport passif au sport actif... ..	par <i>Nick. Kebedgy</i> 112
Conseil d'un pêcheur par <i>Jos Buisson</i> 139
Athlétisme et civisme	par <i>Gerry Gosselin</i> 150
 Travail :	
Stand by ! 2 minutes !	par <i>Maurice Leroux</i> 16
Jean Louis, père de famille	par <i>Jacques Belleau, psychologue</i> 29
Les enfants doivent-ils aider à la maison ? ..	par <i>Jean-Marie Massé</i> 40
De l'instruction pour nos filles	par <i>Émilie Lacroix</i> 46
Le salaire annuel garanti	par <i>Roland Parenteau</i> 72
Journalisme et journaliste	par <i>Amédée Gaudreau</i> 76
Comme une montagne à franchir	par <i>Mme Suzanne Malo</i> 88
Les jeunes devant l'avenir	par <i>E.C. Piédalue</i> 104
L'Église et les travailleurs	par <i>Gérard Lemieux</i> 142
Tranche d'Histoire	180
 Tricot et couture :	
Nappe à motif d'ananas	36-37
Collet garni de dentelle à la fourche	58-59
Écharpe et jupe estivales	110-111
Poignées crochetées	154-155